L'HOMMAGE À DIOUF

PAPE RACONTÉ PAR LES SIENS
p. 48

LA LETTRE DE BOLI À SON « ANGE GARDIEN »
p. 53

PORTRAIT D'UN AFFRANCHI
p. 56

SEPM TOP ventes

france football

TOP 50

Nos maillots mythiques

LA RÉDACTION DE « FF » A FOUILLÉ DANS SES SOUVENIRS POUR ÉTABLIR LA LISTE DE CES MAILLOTS DE LÉGENDE QUI PEUPLENT NOS RÊVES LES PLUS CHERS

p. 6

3,50 € | mardi 7 avril 2020 | n° 3 854 | 75e année | francefootball.fr | ALL 3,80 € • ANT 4 € • BEL/LUX 3,80 € • CAN 7,50 $C • CH 4,50 FS • ESP/AND 3,80 € • GB 3,50 £ • GR 4,90 € • ITA 3,80 € • MAR 39 MAD • PORT CONT 4,90 € • REU 4 € • TUN 8 DIN | ISSN 0015-9557 | Illustration Stanley Chow/Central Illustration Agency - Photo Mao/L'Équipe

M 04155 - 3854S - F: 3,50 €

du lundi au vendredi

sur la chaine L'Équipe

horaire spécial

18h30-20h00

L'ÉQUIPE DU SOIR

l'actualité du sport
en confinement avec Messaoud Benterki
et ses chroniqueurs

la chaine L'ÉQUIPE

photo L'Équipe

disponible gratuitement canal 21 (TNT, Free, Bouygues, Orange, Fransat, Numéricable, SFR), canal 79 (Canalsat)

Sommaire

zone mixte
4 Les 10 pionniers des bancs d'Afrique

top 50
6 L'étoffe des héros
14 Et le maillot devint tendance…
20 Christian Pelatan, le gardien des trésors de Loulou
24 Les pros, des fans comme les autres

enquête
30 Rennes, les coulisses du pouvoir

entretien
34 Reine-Adelaïde : « Le ballon, je lui fais presque des bisous »

éclairage
36 Leçons de confinement chez les Parisiennes

bilan
38 Les cadors d'avant… la coupure

récit
42 Vues d'Europe

hommage
48 Ainsi était Pape…
53 Boli : « Lettre à mon ange gardien »
56 L'affranchi

gros plan
60 « Mercato », transferts en série

fun zone
65 Conso, Faro
66 Le tacle à retardement de Julien Cazarre

À nos lecteurs
En raison de la crise sanitaire, France Football *ne paraîtra désormais, et jusqu'au retour des compétitions, que toutes les deux semaines. Rendez-vous donc le 21 avril pour le prochain* FF. *Merci de votre compréhension et de votre fidélité.*

Édito

Dieredief* Pape

Il aura donc fallu attendre que ce sacripant de sort et cet enfoiré de destin s'emmêlent piteusement autour de toi pour que nous trouvâmes le prétexte de reprendre le fil de nos « échanges ». Sauf que maintenant je resterai coi avec mes questions puisque tu t'es fait la belle comme un chenapan. Dussé-je disposer d'une d'imagination fertile, comme beaucoup je vais désormais faire sans toi, incomparable imparfait du subjectif, inestimable sage érudit, impayable ennemi de la modernité, imbattable faux infatué, insatiable pourfendeur des idiots, des lâches et des profiteurs (qui parfois réussissent l'exploit d'un épatant combiné). Toi qui n'étais pas du genre à n'avoir que son cul et ses dents, tu resteras à jamais le premier, à l'image de ce club que tu chérissais tant.

Le premier à avoir inventé cette drôle de fonction d'intermédiaire. Et le dernier à en accepter ses délitements.

Le premier Africain à avoir fait sa loi dans un milieu si conservateur. Et le dernier à se protéger derrière un communautarisme de pacotille.

Le premier à avoir choisi de gagner beaucoup moins d'argent en rejoignant l'OM. Et le dernier à l'avoir regretté en dépit d'un traitement pas toujours glorieux.

Le premier à s'exprimer comme un livre dans un univers pas très académique. Et le dernier à s'autoriser quelque exception.

Le premier à nous faire regretter aussi amèrement tous ces actes de procrastination qui, à l'arrivée, nous ont privés à jamais de ces discussions que l'on s'était promis d'achever sous les baobabs de la Teranga.

Faire sans cet inestimable sage érudit, sans cet insatiable pourfendeur des idiots, des lâches et des profiteurs.

Pascal Ferré

**Merci, en wolof.*

À la famille de Pape Diouf, *France Football* présente ses condoléances les plus sincères.

Direction, administration, rédaction, ventes
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax : 01-40-93-24-05. CCP Paris 9.427.90C.

Société par Actions Simplifiée
Siège social
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt.
Présidente
Aurore Amaury.
Principal associé
Les Éditions P. Amaury.

Directeur de la publication et directeur général,
Jean-Louis Pelé.

Éditeurs
Éric Matton, Sami Belhadj.

Directeur de la rédaction
Jérôme Cazadieu.

Rédacteur en chef
Pascal Ferré.

Rédaction en chef
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier.

Rédaction
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher, Éric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini.

Assistante
Armelle Enkirche.

Responsables d'édition
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy.

Direction artistique
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst.

Responsables iconographie
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau.

Directeur prépresse et fabrication
Bruno Jeanjean, Alexandre Matzneff.

Partenariats
Xavier Audebert, Julien Lizé.

Distribution
Presstalis.

Impression
Rotocolor & Newsprint.
Origine du papier
Italie.

Eutrophisation
PTot 0,018 kg/tonne de papier.

Commission paritaire
N° 0623 K 83518.

Abonnements
4 rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Mail : abo@francefootball.fr. France métropolitaine : 132 € (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre numéro d'abonné et/ou adresse.

Publicité commerciale
Amaury Media (01-40-93-20-20).

Présidente
Aurore Amaury.

Directeur général
Kevin Benharrats.

Directrice générale adjointe
Christèle Campillo.

Directeur de publicité
Pierre-Henri Paradas.

Le n° 3853 de France Football, daté du 31 mars 2020, a été tiré à 72 388 exemplaires.

Ballon d'Or et *France Football* sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright *France Football* et *Presse Sports*. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

PEFC 10-31-3364

Stanley Chow/Central Illustration Agency - Vincent Michel/L'Équipe - Alex Martin/L'Équipe - Frédéric Porcu/Presse Sports

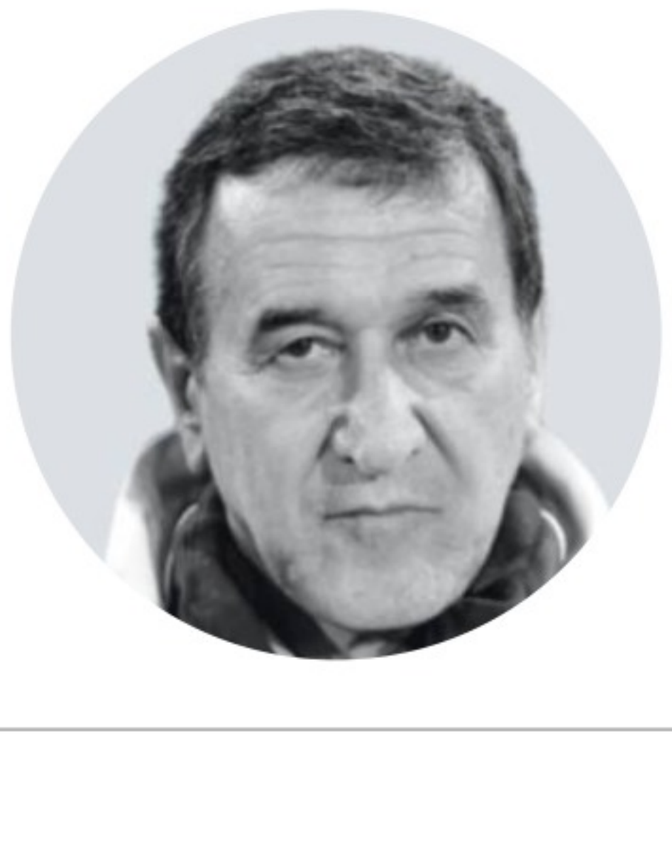
Les 10… **pionniers des bancs d'Afrique**

À partir des années 1950, ces entraîneurs ont été parmi les premiers étrangers à s'impliquer dans le football africain.

Texte **Frank Simon**

1 Carlos Alberto Parreira (Brésil)

Quand il arrive à Accra, au Ghana, en 1967, le Brésilien n'a que vingt-trois ans à l'époque. Envoyé par le ministère des Affaires étrangères de son pays, le diplômé en sport de l'Université de Rio parle anglais. Il accepte un très modeste contrat pour diriger les Black Stars, vainqueurs des Coupes d'Afrique 1963 et 1965. Sous la direction du Carioca, les « Brésiliens d'Afrique » atteignent la finale de la CAN 1968, perdue contre la RD Congo (1-0). Affecté au club de Kotoko de Kumasi quelques mois plus tôt, il perd la finale de la Coupe des champions 1967 contre le TP Englebert (futur Mazembe). Champion du monde avec le Brésil en 1970 en tant que préparateur physique puis en 1994 comme sélectionneur, Parreira attendra quarante ans pour revenir sur le continent, en Afrique du Sud, en 2007. Il y passe un an et demi avant de rentrer pour raisons familiales mais revient fin 2009 pour y diriger les Bafana Bafana en phase finale de Coupe du monde, chez eux. Sa sixième en tant que sélectionneur !



2 Claude Le Roy (France)

On a l'impression de l'avoir toujours connu en Afrique. Et pour cause : après avoir porté entre autres les couleurs de Rouen, Ajaccio, Laval et Amiens, le milieu de terrain part en 1985, à trente-sept ans seulement, direction Yaoundé et le Cameroun pour prendre en main les Lions Indomptables. À l'époque, il est l'un des premiers Français à s'installer sur le continent, au même moment qu'Alain de Martigny au Gabon. Claude Le Roy arrive au lendemain de l'élimination des champions d'Afrique 1984 de la course à la Coupe du monde 1986. Finaliste de la CAN 1986, vainqueur de la compétition deux ans plus tard, il passe ensuite cinq ans au Sénégal (1988-92), avant de revenir sur le banc camerounais en 1998 pour le Mondial en France, sans réussite. Depuis, il a enchaîné les missions de sélectionneur au Ghana, en République démocratique du Congo (à deux reprises), au Congo et, finalement, au Togo depuis 2016. Le Roy est recordman des phases finales de CAN avec neuf disputées.

3 Nandor Hidegkuti (Hongrie)

Attaquant de la mythique Hongrie des années 1950 – vainqueur des JO en 1952 et finaliste de la Coupe du monde 1954 –, le Magyar entre tôt dans la carrière d'entraîneur. Mais c'est seulement à cinquante ans passés qu'il franchit la Méditerranée pour s'établir en Égypte. Entre 1973 et 1980, dans la foulée de compatriotes (Titkos, Budai, Csanadi) qui ont opté pour l'Afrique, il s'installe à la tête du Ahly, au Caire. Son passage coïncide avec un renouveau du club, qui remporte cinq titres de champion et une Coupe nationale. Il révolutionna le foot égyptien en introduisant un libéro dans une défense à cinq.

4 Guy Fabre (France)

Originaire de Sète, cet employé d'une société de la filière café-cacao, installé en Côte d'Ivoire, devient en 1954 entraîneur-joueur de l'ASEC, où il débarque en provenance de l'Olympique Club Abidjan. Il contribue à façonner sur le plan du jeu l'ASEC, qui n'a que six ans d'âge. Premier coach véritable du club ivoirien, son passage va aussi générer une devise : « Les enfants s'amusent ». Fabre atteint – mais perd – trois finales de Coupe de l'AOF (1955, 1956 et 1958). Rigoureux et réputé autoritaire, « Guy la science » quitte le pays après l'indépendance pour dispenser son savoir au Burkina Faso, au Bénin et au Cameroun en particulier. Il revient vingt ans plus tard, en 1979, sur le banc de l'ASEC d'Abidjan mais malade, et décède en cours de saison, là où tout avait commencé pour lui.

Stéphane Mantey/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe

5 Peter Schnittger (Allemagne)

Avec Karl-Heinz Weigang et Otto Pfister, il se met très tôt au service du football africain via le GTZ (Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit), la coopération allemande. Il n'a que vingt-sept ans quand il rejoint la Côte d'Ivoire (1968), où il succède au Français Paul Gévaudan. Formateur, ce passionné apprécié partout où il a entraîné enchaînera avec le Cameroun (1970-1973), où il aide aussi le Canon de Yaoundé, l'Éthiopie (1974-1976), Madagascar (1978-1985). DTN au Maroc (1986-1990) puis au Bénin (1990-1994), il exercera encore au Sénégal (DTN et sélectionneur) et en Algérie. Schnittger a disputé quatre CAN et planté les graines de l'équipe du Sénégal 2002. Il a reçu l'Ordre du Mérite de la CAF mais aussi dans tous les pays où il a enseigné.

6 Ted Dumitru (Roumanie)

De son vrai nom Dumitru Teodorescu, il a d'abord écumé le foot européen et nord-américain dans les années 1960-1970 avant de s'installer en Afrique. Ce sera d'abord la Zambie (1980-1982). Mais c'est réellement à partir de 1985 qu'il se pose en Afrique australe de façon quasi définitive. Il devient vite une référence en Afrique du Sud après ses passages dans les clubs majeurs, à commencer par les Kaizer Chiefs de Soweto, puis les Mamelodi Sundowns et les Orlando Pirates. Naturalisé sud-africain, Dumitru travaillera notamment à la détection puis à la formation des techniciens mais aussi de jeunes talents, à l'instar de Keagan Dolly, le joueur montpelliérain. Quatre fois champion du pays, « The Professor » s'est constitué un joli palmarès. Mais, nommé à la tête des Bafana Bafana fin 2005, il est viré après la piètre prestation (zéro but inscrit) de l'Afsud lors de la CAN 2006.

7 Blagoje Vidinic (Serbie)

Deuxième Européen sur le banc du Maroc après le Français Guy Cluseau, l'ancien gardien yougoslave qualifie les Lions de l'Atlas pour le Mundial 1970 avant de diriger les FAR de Rabat en 1971-72. Très exigeant, il rejoint ensuite l'équipe nationale du Zaïre (RDC actuelle), qu'il aide à remporter la CAN 1974, avant de participer à la Coupe du monde la même année. Il dirigera aussi le TP Mazembe durant son court séjour congolais.

8 Otto Pfister (Allemagne)

Le natif de Cologne a débuté sa carrière de coach à trente-cinq ans au Rwanda en 1972 et l'a poursuivie jusqu'en 2018 ! Au total, ce formateur a écumé douze pays africains : Rwanda, Burkina Faso, Sénégal, Côte d'Ivoire, Zaïre, Ghana, Cameroun, Togo pour les sélections ; CS Sfax (TUN), Zamalek et El-Masry (EGY), El-Merreikh (SDN), USMA (ALG) en club. Il a disputé quatre CAN dont deux finales perdues (1992, 2008). Il était sur le banc du Togo en 2006 contre les Bleus.

9 Dominique Colonna (France)

À peine a-t-il raccroché les gants que le gardien de but et ancien international du Stade de Reims décide de rejoindre le Cameroun, dont il devient le sélectionneur en 1963 pendant deux ans. Conseiller technique en Afrique centrale (1965-74), Colonna parcourt ensuite les États de la sous-région pour prodiguer sa grande expérience (quatre titres de champion de France et une finale perdue de C1 avec Reims). Lors de la CAN 1970, il codirigera le Cameroun avec Raymond Fobete. Il restera par la suite très attaché au football africain et reviendra suivre plusieurs CAN.

10 René Taelman (Belgique)

Décédé l'an passé, l'ancien entraîneur du FC Seraing et du Cercle Bruges a toujours été atypique dans son mode de fonctionnement. Ancien journaliste, auteur d'ouvrages didactiques sur le football, il est l'un des premiers Belges à coacher en Afrique, dans la période post-indépendances. En 1985, il entraîne le FC Kalamu, en République démocratique du Congo. Il passera ensuite près de vingt ans aux quatre coins du continent : Maroc (Olympique de Casa), Côte d'Ivoire (Africa Sports d'Abidjan), Guinée (CI Kamsar), Égypte (Ittihad Alexandrie), Algérie (JSK), plus deux courtes expériences de sélectionneur (au Bénin et au Burkina Faso). Sa fin de carrière, il la passera principalement en Libye où il dirigera trois clubs : Olympic Azzaweya, Al-Tahaddi Benghazi et Al-Akhdar Derna. Le sympathique technicien belge a livré la somme de ses expériences d'expatrié dans un ouvrage de souvenirs qu'il a titré *les Aventures exotiques d'un entraîneur de foot.* Tout un programme !

Jean-Marc Pochat/L'Équipe - Wilfried Witters - Stéphane Mantey/L'Équipe

Top 50

L'étoffe des héros

Comme Superman ou Zorro, Messi, Mbappé et compagnie portent un costume pour réaliser leurs exploits, à l'image de Pelé, Maradona ou Cruyff avant eux. Leurs tuniques sont entrées dans la légende en même temps qu'eux, d'où cette sélection des maillots mythiques établie par la rédaction de *FF*. Passionnée et passionnante.

Textes **Olivier Bossard**, **Antoine Bourlon**, **Jean-Marie Lanoë**, **Thierry Marchand** et **Patrick Sowden**
Illustrations **Stanley Chow**/Central Illustration Agency

L'habit ne fait pas le moine, à ce qu'il paraît, mais il permet d'entrer en religion, dans la cathédrale d'un stade de football plus sûrement qu'ailleurs. Combien de nuits, avec ou sans sommeil, ont été rythmées par ces habits de lumière portés par des joueurs entrés dans nos cœurs ou qui nous sortent par les yeux ? Combien de récrés passées à scruter des vignettes colorées où ces visages familiers ont enfilé leur tenue d'apparat ? Combien de fois s'est-on retournés, dans la rue, le vestiaire ou le magasin, sur le fruit de nos tentations du dernier « third » ou du prochain « vintage » ? Sorti depuis quelques années des sacs de sport et des vestiaires pour s'en aller coloniser la rue et la mode, le maillot de football est devenu tendance sans jamais perdre la pulsion première, presque animale, sans doute enfantine, qui le relie à chacun d'entre nous : c'est un doudou, un plaid réconfortant où se lovent plus que l'amour d'un club ou d'un joueur, une vibration, une impression, une émotion. Ce sont ces ondes autant passionnelles qu'esthétiques qu'ont écoutées les journalistes de *France Football* pour établir en toute partialité – c'était le but de l'opération, et même son intérêt – un classement des 50 maillots les plus mythiques du football, club et sélection confondus. Chacun y a mis ses souvenirs et ses convictions, ses héros et ses obsessions, Cruyff, Platoche, Diego ou Rocheteau, Ariston, Manufrance, CCCP, DDR, votant en son âme et inconscience pour aboutir à un classement où les âges et les origines géographiques se sont neutralisés, offrant un panorama enamouré de l'histoire du football à travers ce qu'il a de plus familier, ces maillots qu'on porte autant sur la peau que sur le cœur. **A. T.**

Notre classement

1. Ajax 1971-73
2. Saint-Étienne 1975-77
3. Pays-Bas 1974
4. Brésil 1970
5. Boca Juniors 1981-82
6. Pérou 1970-78
7. Argentine 1986
8. Juventus 1983-85
9. France 1984
10. PSG 1982-83
11. France 1998
12. Celtic Glasgow 1966-67
13. Marseille 1992-93
14. Milan AC 1989-90
15. Liverpool 1977-78
16. Real Madrid 1956-64
17. Bastia 1977-78
18. URSS 1960
19. Cosmos New York
20. Naples 1988-89
21. FC Barcelone 1974-76
22. Arsenal 1970-71
23. Real Madrid 2001-02
24. Corinthians 1982-83
25. River Plate 1949-50
26. Angleterre 1966
27. Sampdoria 1991-92
28. Brésil 1986
29. Zaïre 1974
30. Croatie 1998
31. France 1982
32. Nottingham 1978-79
33. France (vs Hongrie) 1978
34. West Ham 1974-75
35. Reims 1958-60
36. Inter Milan 1963-64
37. FC Barcelone 1998-99
38. RDA 1974
39. Argentine 1978
40. Pays-Bas 1988
41. Cameroun 2002
42. Leeds 1974-75
43. Flamengo 1970-80
44. Naples 1985-87
45. RFA 1974
46. Dino Zoff (Italie) 1982
47. Ajax 2018-19
48. RFA 1988-91
49. Brésil 1958
50. Lens 1998-99

1—Ajax Amsterdam 1971-73

Un symbole d'éternité

Ajax, arrière-petit-fils de Zeus dans la mythologie grecque, ne pouvait être que le Dieu des maillots. Homérique, comme le club qu'il représente, la tunique blanche (jusqu'à ce col bien arrondi pour mieux surligner l'autre couleur) et rouge (en plein centre) l'est à plus d'un titre. Elle valide une odyssée, celle du début des années 1970, qui vit le club amstellodamois régir l'Europe du football avec à sa tête celui que l'on surnommait Dieu, justement : Johan Cruyff. Mais pas seulement.

Car le maillot de l'Ajax n'est pas qu'un simple bout de tissu qui s'identifierait à quelques trophées et un génie hors du temps. Par son design original autant que sa simplicité, il frappe les esprits car il est visuellement distinctif.

Flash-back. En ce début des seventies, beaucoup de téléspectateurs n'ont encore qu'une évocation bicolore du football sur petit écran : noir et blanc. Comment, dès lors, distinguer le jaune du vert ou le bleu du rouge ? Avec l'Ajax, on sait à quelle équipe on a affaire, dès le coup d'envoi. Pas besoin des « l'Ajax évolue à droite de votre écran, le Real Madrid à gauche » du commentateur, ou des « les Néerlandais en sombre, les Espagnols en clair ». Il y a aussi, dans le dos, ces numéros pas comme les autres : effilés, comme étirés sur toute la longueur de cette large bande verticale rouge (ou sombre en version noir et blanc) qui part de chaque côté du cou pour descendre à la ceinture et cintre la poitrine devant, autant que les trapèzes derrière. Plastiquement, le maillot est aussi beau qu'épuré, vierge de toute inscription, même si le logo du club (le guerrier Ajax) viendra s'ajouter au niveau du thorax en 1972-73, dernière année de ce règne triennal qui va marquer l'histoire du sport.

CRUYFF, MAIS AUSSI NEESKENS, KROL, REP, MÜHREN...

Car le mythe du maillot résulte aussi de la réussite d'une équipe qui va subjuguer la planète par son mouvement, sa fluidité, sa vitesse, sa hardiesse et ses cheveux longs. L'Ajax, c'est un peu les Beatles du football, ces Cruyff, Neeskens, Keizer, Krol, Suurbier, Haan, Swart, Hulshoff, Mühren, Blankenburg, Rep qui vont révolutionner le jeu comme les quatre de Liverpool la musique.

Ce maillot, fabriqué par le Coq Sportif, c'est l'équivalent de l'uniforme de parade très coloré du Fab Four sur la pochette de l'album *Sgt Pepper*. Il est aussi inoubliable que la partition de ceux qui le portent, et qui les identifie à jamais. Bien plus que celui de l'ennemi juré, Feyenoord, pourtant rouge et blanc lui aussi. Aucun maillot ne ressemble à celui de l'Ajax. Et aucune équipe ne ressemblera à l'Ajax de ce début de décennie, la seule où un joueur de champ titulaire porte le numéro 14.

La seule aussi qui, en quatre saisons (de 1969-70 à 1972-73), raflera trois titres nationaux, trois Coupes nationales et autant de Coupes d'Europe des clubs champions. Jamais l'Europe n'avait vu le spectacle unique de ce « football total » sur une pelouse. Jamais il ne le reverra. Reste un maillot, vestige d'une époque et symbole d'éternité... ⓕⓕ

2—Saint-Étienne 1975-77
Impossible n'est plus français !

Il y a un paradoxe dans la mythologie du maillot de l'AS Saint-Étienne des années de gloire. C'est qu'il n'y a pas un, mais deux maillots. Celui de la Première Division, d'un vert émeraude éblouissant, imprimé du nom d'un manufacturier local (Manufrance) qui gravera à jamais son empreinte dans les mémoires collectives. Et puis il y a le vert bouteille, plus terne, plus morne, plus moulant, avec le liseré bleu-blanc-rouge mais sans publicité, qui symbolise à jamais l'épopée des Verts en Coupe d'Europe, et cette finale de Glasgow perdue en mai 1976 face au Bayern (0-1). Parce qu'elle a redonné vie à un football français qui n'existait plus que pour s'en moquer ; parce qu'elle a donné un sens aux soirées des adolescents de cette époque, cloqués au transistor planqué sous l'oreiller ; parce qu'elle a incarné le succès international comme aucune autre équipe française avant elle, Stade de Reims mis à part ; parce qu'avec elle, on voyageait, on découvrait une Europe emmurée (Split, Kiev, Chorzow), on découvrait l'ivresse, on découvrait la liesse ; parce qu'il y avait Piazza, « Curko », Bathenay, Larqué, Revelli et Rocheteau, cette ASSE sera à jamais à part dans le cœur de tous les Français de cinquante ans ou plus. Aucune équipe hexagonale ne gagnait comme elle, en renversant des situations aussi désespérées. Et aucune en France, et même ailleurs en Europe (OK, le Werder Brême, mais qui regardait le Werder Brême ?), ne portait cette couleur verte symbole d'espoir, dont le maillot est un miroir. Merci Sainté. ff

3—Pays-Bas 1974
Oranje de feu

Vous prenez ceux de l'Ajax, énoncés précédemment, champions d'Europe de 1971 à 1973, vous ajoutez Rensenbrink et surtout les gars de Feyenoord, Van Hanegem, Israël, Jansen, Rijsbergen, vainqueurs de la C1 en 1970 et de la Coupe de l'UEFA en 1974, et vous avez l'équipe parfaite. Ou presque. Pour réunir les deux rivaux locaux, il fallait un maillot unique. Et unique, ce maillot orange de la sélection des Pays-Bas l'est pour plusieurs raisons. Quand on le découvre sur les écrans durant la Coupe du monde 1974, il nous explose à la figure. Aucune sélection ne porte cette couleur-là. Aucune, surtout, ne la porte avec autant de panache et de classe. Les joueurs, on les connaissait. En club. Voici qu'on les découvre sous une tunique éblouissante aux couleurs de la famille royale (Orange-Nassau), floquée d'un lion rugissant, l'emblème de tout un pays depuis Charles Quint, et des rayures noires sur le côté des manches. D'un seul coup, la déferlante sur le terrain prend un autre ton, plus lumineux. Cet orange-là sublime Cruyff et les siens. Il leur donne une allure plus chaude, plus intense. L'orange est la couleur du feu, et le feu des Pays-Bas ravage tout à l'été 1974. Durant ce Mondial, les Oranje arrivent en finale après avoir marqué quatorze buts et encaissé un seul (c.s.c. de Krol contre la Bulgarie). La RFA l'emportera sur la pelouse (2-1), les Pays-Bas dans les cœurs. Et le Ballon d'Or *FF* échouera à Cruyff, pas à un Allemand. ff

4—Brésil 1970
En pleine lumière

Cette tunique-là a un nom. Pelé. Elle a même un numéro. Le 10. Jamais, au cours d'une phase finale, le maillot de la sélection championne du monde n'aura été aussi identifiable, même si les noms des joueurs, à l'époque, n'étaient pas floqués au dos. Pelé, en 1970, tout le monde le connaissait, mais personne ne l'avait vu jouer. Ou presque. C'était donc la découverte du plus grand joueur de l'histoire. Un mythe qui devenait une réalité. Car cette Coupe du monde au Mexique était la première retransmise en direct en mondovision. Et en couleur. Cette couleur qui a tout changé. Autant que de maillot, c'est de tenue qu'il faut parler. Le jaune du maillot brésilien n'existe que parce qu'il se marie à la perfection avec le bleu du short et le blanc des chaussettes. Il n'existe que parce que l'éblouissante lumière du jour (la plupart des matches ont lieu à midi) lui donne un reflet encore plus abrasif. Il n'existe que parce qu'il y a un spectacle autour du ballon, offert par Pelé, mais aussi Rivelino, Jairzinho, Tostao, Gerson. Il existe parce que cette Coupe du monde sera la plus belle de l'histoire et que le Brésil va la gagner au rythme de la samba, marquant onze buts en trois matches, des quarts (contre le Pérou) à la finale (face à l'Italie). Et parce que la Seleçao jouera tous ses matches avec ce même ensemble, une chose quasi impossible aujourd'hui.

5—Boca Juniors 1981
Au commencement était El Pibe

Comme le maillot du Brésil 1970 est celui de Pelé, celui du Boca Juniors de la saison 1981 est à jamais celui de Diego Maradona. Et celle du Championnat Metropolitano, conquis à l'été quelques mois après l'arrivée du phénomène argentin, alors âgé de vingt-et-un ans. Le seul titre jamais raflé par le Pibe dans son pays natal. Le seul, aussi, de Boca, au cœur d'un désert de seize ans (entre 1976 et 1992) où il faillit mettre les clés sous la porte (en 1984). Dans une équipe qui réunit également les anciennes gloires de la sélection que sont Hugo Gatti et Miguel Brindisi, Maradona performera (28 buts en 40 matches) comme plus jamais après ça. Si le maillot (en coton) du Boca de cette saison-là peut se résumer à Maradona, le mythe surpasse pourtant la love story avec un joueur qui partira l'année suivante à Barcelone, avant de revenir en 1995. La légende du club le plus populaire d'Argentine, c'est aussi ce bleu roi et cette bande horizontale jaune (couleurs empruntées à un navire suédois qui mouillait dans le port de la Boca), un design unique agrémenté d'un logo où les quatre étoiles dorées qui recouvrent la poitrine accueillent les lettres CABJ, pour Club Atlético Boca Juniors. Ce maillot est la définition d'un certain football argentin, généreux et rugueux, où Maradona est un extraterrestre venu apporter sa touche technique.

6—Pérou 1970-82
Splendeur sans grandeur

Quelques-uns se sont risqués à cette bande diagonale rouge qui descend de l'épaule gauche vers la hanche droite en barrant un maillot blanc : River Plate, le Rayo Vallecano, et même Crystal Palace ou Manchester City. Personne n'a fait mieux que le Pérou. Le maillot des Incas fut une des découvertes de la Coupe du monde 1970, et le bonheur est qu'il nous accompagna jusqu'à celle de 1982, en passant par 1978. Avec lui, on vit vieillir ces deux légendes que furent Hector Chumpitaz, le capitaine, et Teofilo Cubillas, ce dernier présent lors des trois éditions précitées. Contrairement aux maillots précédents, celui-ci n'a pourtant pas habillé une équipe triomphante. En 1970, la sélection managée par Didi n'alla pas plus loin que les quarts de finale. En 1978, celle de Marcos Calderon fut plus célèbre pour ce 6-0 vendu à l'Argentine pour lui permettre d'atteindre la finale que pour son jeu, malgré un bon match contre l'Écosse au premier tour (3-1). Et en 1982, les Incas ne survécurent pas au premier tour. Et il faut bien reconnaître que, dans le cas du Pérou, le maillot fait tout. Le maillot et l'énorme écusson en forme de drapeau rouge-blanc-rouge (celui du pays andin), brodé sur le cœur. Visuellement, tout est parfait. Seuls l'équipementier et la longueur des manches changent d'un Mundial à un autre, sans altérer le mythe.

7—Argentine 1986
Le choix de Diego

Pas un, ni deux, mais trois maillots. Le classique, avec les bandes verticales bleu ciel et blanc, que tout le monde connaît, avec lequel les Argentins disputeront cinq de leurs rencontres du Mundial 86. Et les deux autres, bleu marine, que l'Albiceleste inaugure lors du huitième de finale contre l'Uruguay (1-0). Pas satisfait d'une tunique en coton qu'il trouve trop chaude et lourde, Carlos Bilardo, le sélectionneur, envoie dès le lendemain un de ses adjoints dans une boutique de Mexico afin de dénicher une tenue plus légère. Ce dernier revient avec deux jeux de maillots. C'est Maradona qui fera le choix. C'est donc avec un deuxième maillot bleu marine, plus léger, moins pesant, et des numéros floqués à la hâte au fer à repasser, que l'Argentine affronte l'Angleterre en quarts de finale. On connaît la suite. Ce maillot restera à jamais celui de la main de Dieu qui élimine les Anglais, sur la route d'une deuxième Coupe du monde (2-1). Là encore, c'est le joueur qui fait le maillot. Et là encore, revient le nom de Maradona. Même si Valdano et Burruchaga seront décisifs dans la conquête du titre, rarement une équipe nationale aura été sous l'influence d'un seul joueur. Maradona a eu la peau de Passarella, relégué sur le banc, et hérité de son brassard. Bilardo, en instaurant une défense à cinq, met tout à son service. Il ne le regrettera pas. ff

8—Juventus Turin 1983-85
La joie puis le deuil

Qui savait qu'Ariston était une marque (italienne) d'électroménager avant que son nom ne soit popularisé, dix années durant (1979-89), par le maillot de la Juve, dont il fut le premier sponsor ? Et qui connaissait Kappa, l'équipementier turinois qui habilla la Vieille Dame jusqu'en 2000 ? La publicité sur les maillots, alors interdites lors des finales de Coupe d'Europe (mais autorisée jusqu'en demies), n'en était encore qu'à ses débuts. Mais il est des marques qui vous marquent comme il est des buts qui vous butent. Ceux de Platini, de Boniek ou Rossi colporteront à jamais l'image d'une Juventus triomphante durant ces trois saisons (de 1982 à 1985) où l'équipe de Giovanni Trapattoni disputera autant de finales de Coupe d'Europe : deux en Coupe des champions (perdue en 1983 contre Hambourg 0-1 ; gagnée en 1985 face à Liverpool 1-0) et une de Coupe des coupes, remportée aux dépens de Porto en 1984 (2-1). Trois saisons historiques aussi pour le football français, au cours desquelles Michel Platini remportera le Ballon d'Or *FF*. Ce mythique maillot rayé blanc et noir (avec le col en V et le drapeau italien sur le cœur, surmonté de deux étoiles dorées), mais aussi le jaune (porté lors de la finale de C2 à Bâle), sera aussi, hélas, associé à un drame : celui du Heysel, où trente-neuf supporters juventini trouveront la mort en 1985. ff

9—France 1984
Platoche for ever

Un maillot bleu, cintré d'une large bande rouge horizontale, avec trois fins liserés blancs au niveau du ventre, et le coq jaune en forme de plastron, dont les lettres FFF forment le socle. Cette tunique-là restera évidemment associée pour toujours au premier titre du football français, clubs et sélection confondus, à la victoire des Bleus à l'Euro 84, à domicile qui plus est. Pour la première fois, elle agrège vraiment les trois couleurs du drapeau français, autrement que sur les manches. Pour la première fois aussi depuis le début des années 1960, le rouge, celui du sang, de la honte et de la révolte, mis au placard pour des raisons télévisuelles (c'était alors la couleur du deuxième maillot), occupe une place légitime dans le graphisme. Il fait ressortir ce bleu trop uniforme et impersonnel, qui sied si bien à l'Italie. L'Euro 84 sera surtout la confirmation de l'éveil de la France dans le gotha, déjà entrevu deux ans plus tôt lors du Mundial espagnol. Ce tournoi valide surtout le talent d'une génération exceptionnelle, l'influence du carré magique et la prédominance d'un grand Monsieur, Michel Platini, auteur de neuf buts lors des cinq rencontres de phase finale. Ce maillot-là, c'est celui de Platoche soulevant le trophée Henri-Delaunay dans les tribunes du Parc, pour le montrer à toute la France devant les yeux embués du regretté Michel Hidalgo. ff

10—Paris-SG 1982-83
La Coupe à cœur

Mythique, le maillot du PSG des années 1982-83 l'est davantage pour ce qu'il incarne au niveau du palmarès du club que pour son design. Il est celui des premiers titres, des deux Coupes de France remportées par le club parisien face à Saint-Étienne en 1982 et Nantes en 1983. Deux finales aux dénouements dramatiques (tirs aux but pour la première, but de Toko à huit minutes de la fin pour la seconde) qui vont fixer dans les mémoires des téléspectateurs, les images d'un président (Francis Borelli) qui embrasse la pelouse du Parc des Princes et celles d'un maillot que peu encore connaissent, à part ceux qui vont au stade. Les autres n'ont pas encore pris le pouls d'un club créé en 1970 qui n'a rejoint l'élite qu'en 1974. Canal + n'existe pas. Des rencontres de clubs français, la télé ne diffuse que ceux qui fréquentent l'Europe (et encore) et la finale de la Coupe. C'est donc avec ce maillot blanc floqué de l'énorme logo RTL, le sponsor des primes années, et cette bretelle bleue et rouge(les couleurs de la ville de Paris) sur le côté gauche que beaucoup vont apprendre à connaître le PSG. Une tunique simple, qui a relégué au second plan depuis l'année précédente le maillot historique, communément appelé « Hechter », référence à l'ancien président et couturier qui dessinait les maillots. Sans le remplacer dans le cœur des fans... ff

11—France 1998
La victoire en enchantant

Globalement, le visuel ne change pas beaucoup par rapport à celui de 1984. Comme si les deux titres remportés sur son sol par l'équipe de France devaient être liés à jamais au fil et au look de son maillot. À part le mince liseré tricolore qui enceint les épaules, le nom des joueurs floqués dans le dos, leur numéro des deux côtés du maillot, et le logo de l'équipementier (Adidas) situé sous le menton plutôt que dans la bande rouge (pour être plus visible), autant dire des détails, tout paraît semblable, y compris le numéro de maillot (10) du nouveau héros de service. Michel Platini, coprésident du comité d'organisation, est désormais dans les tribunes à regarder Zinédine Zidane, auteur d'un doublé en finale de la Coupe du monde contre le Brésil (3-0), lui succéder en sauveur de la patrie. Championne du monde pour la première fois de son histoire, la France immortalise ce maillot bleu (elle n'a joué qu'une fois en blanc, contre l'Italie en quarts de finale) et donne naissance au mythe black-blanc-beur et à un élan national pour le football qui ne s'éteindra plus. Rien ne sera pareil après ça. Ni le statut des Bleus, ni les attentes du public, ni l'engouement des médias et des gamins pour le football. Adidas vendra 800 000 exemplaires de la relique – devenue collector –, qui s'arrachera à prix d'or au marché noir. ff

12—Celtic Glasgow 1966-67
Un quadruplé pour l'éternité

Celui-là est unique pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il est totalement épuré, vierge de tout : pas d'écusson, de logo, de liseré, et même aucun numéro dans le dos (ces derniers sont inscrits en noir sur les shorts blancs). Robert Kelly, le président du Celtic, ne voulait aucune impureté sur son maillot. La tradition du non-numérotage perdurera jusqu'en 1994 en Écosse (1975 en Coupe d'Europe). Deux couleurs seulement, soit le vert et le blanc de ses racines irlandaises, dispensées en rayures horizontales, qui portent le mythe du Celtic depuis toujours. Mais le maillot de cette saison-là est aussi celui d'une razzia. Car en 1966-67, le Celtic a tout gagné : Championnat et Coupe d'Écosse, Coupe de la League et la Coupe d'Europe des clubs champions, inscrivant un total de 196 buts. Ce quadruplé, personne en Europe ne l'a jamais fait, ni avant, ni après. Le Celtic de Jock Stein, l'homme qui inspirera tous les techniciens écossais, entre dans l'histoire, devenant le premier club britannique à remporter la plus prestigieuse des Coupes d'Europe, conquise de haute lutte face à l'Inter d'Helenio Herrera en finale (2-1). Ce 25 mai 1967, au stade Nacional de Lisbonne, les McNeill, Gemmell, Wallace, Chalmers, Auld, Johnstone, Lennox deviennent pour l'éternité les « Lions de Lisbonne ». Et le maillot vert et blanc, un classique. ff

13—Marseille 1992-93
À jamais le premier...

Ce maillot, blanc avec les trois bandes bleues d'Adidas en diagonale sur l'épaule droite, c'est bien sûr et avant tout celui de la C1 et de la victoire sur le Milan AC à Munich en finale (1-0). Mais c'est aussi celui de l'affaire VA-OM, qui sonnera le glas de Bernard Tapie et de ses volontés hégémoniques pour le club marseillais, destitué du titre de champion de France 1993. Le maillot de cette saison-là est donc celui d'une histoire ambivalente, faite de joie et de larmes. Il est celui de la tête victorieuse – sur corner – de Basile Boli au stade Olympique, celui du capitaine Didier Deschamps soulevant la coupe aux grandes oreilles, celui d'Alen Boksic meilleur buteur du Championnat, celui d'Abedi Pelé, Ballon d'Or africain, mais aussi celui de Jean-Jacques Eydelie, un des joueurs au cœur du scandale de corruption. Ce maillot blanc et bleu, c'est celui d'un destin avorté et d'une saison ternie qui s'efface pourtant derrière un titre européen qui reste unique dans l'histoire du football français de clubs. Car personne ne retirera au club phocéen cette première Ligue des champions de l'histoire, ni ce parcours européen immaculé (neuf matches sans défaite, dont six victoires) et cette rencontre admirable livrée face aux Van Basten, Rijkaard, Baresi, Donadoni, Albertini, Costacurta ou Maldini en Bavière. ff

14—Milan AC 1989-90
Immortel trio

Avec ce Milan-là, il a déjà fallu se mettre à l'histoire de la Rome antique. Car avant d'être un conglomérat de banques, Mediolanum (le sponsor maillot des Rossoneri de ces années de gloire) était le nom latin de la ville lombarde au VI[e] siècle avant J.-C. Le nom est resté dans les mémoires. L'équipe aussi. Car sous ce maillot aux rayures verticales rouge et noir, déjà mythifié par l'équipe des années 1960, se cache une des plus grandes formations de l'histoire et un trio magique. La fin des années 1980 marque l'apogée du football batave. En 1988, Eindhoven gagne la C1 et les Oranje de Rinus Michels l'Euro. Mais la plus belle équipe néerlandaise n'est ni l'Ajax, ni le PSV, ni la sélection. C'est le Milan de Rijkaard, Gullit (Ballon d'Or *FF* 1987) et Van Basten (BO 1988 et 1989). Ce Milan hollandisé de Sacchi qui fait la nique à l'Inter germanisé de Trapattoni (Matthäus, Klinsmann, Brehme) et à toute la planète en remportant deux C1 consécutives face au Steaua (4-0 en 1989) et à Benfica (1-0 en 1990). Ce Milan sauvé de la faillite par Silvio Berlusconi en 1986 pour devenir celui que la presse italienne surnommera « les Immortels ». L'Europe, bien davantage que la Serie A (un seul titre de champion entre 1979 et 1992), redonnera leurs lettres de noblesse à ces Rossoneri habillés par Kappa, comme la grande Juve de Platini. ff

15—Liverpool 1977-78
Rouge est le paradis

Un énorme col en V blanc qui surplombe un maillot rouge. Un oiseau (le liver bird) et le nom du club (LFC) incrusté en lettres d'or. Le logo d'un équipementier (Umbro) que personne ne connaît mais qui deviendra bientôt une référence du sportswear hooligan. C'est ça, le Liverpool des années 1977-78, que la France vient de découvrir à travers l'élimination des Verts à Anfield, un soir de mars 1977, avant que les Reds ne remportent leur première Coupe d'Europe des clubs champions. Le sponsor (Hitachi, à partir de 1979) n'est pas encore présent. Kevin Keegan va bientôt partir et Kenny Dalglish lui succéder. Mais Liverpool martyrise déjà l'Angleterre et bientôt toute l'Europe. Avec les deux C1 conquises en 1977 et 1978, simples amuse-gueules d'un long festin, c'est un club, une ville et un stade pas comme les autres que l'on découvre. Des joueurs aussi : les Kennedy, Case, Neal, Hughes, Callaghan, Thompson, Heighway, Clemence, Souness, Hansen. Mais surtout, un certain football. Le vrai, l'unique football anglais, celui où l'on chante. Seuls ceux qui ont la chance de voir la finale de la Cup tous les ans sur les chaînes étrangères (merci à jamais la télévision suisse !) savent de quoi il s'agit. Ce maillot intégralement rouge, très peu porté par les clubs de D1 française, est davantage qu'une découverte. C'est la porte d'entrée du paradis. ff

Et le maillot devint tendance...

Jadis réservée au seul terrain, ringardisée, la tunique de foot a colonisé peu à peu la rue, jusqu'au podium des créateurs de mode, gagnant ses lettres de noblesse. Au point d'être aujourd'hui un objet de culte branché.

Texte **Patrick Sowden**

Vous n'avez peut-être pas remarqué mais le monde a changé. On ne parle pas de confinement, non, on parle ballon. Le foot est sorti du stade, s'est insinué dans toutes les couches de la société, a forcé les portes de toutes les citadelles qui ignoraient ce passe-temps, comment dire... intellectuellement vulgaire. Il s'est introduit partout, dans les conversations de bureau, les salles de concerts, la rue, les musées, les podiums de mode... Rien ne lui a résisté, aucun milieu ou presque. « Le foot est devenu cool », explique Jack Whelan, un des créateurs de Nutmeg, une agence marketing qui conseille les marques souhaitant se positionner sur le sport en général et le foot en particulier. « Parce que je suis anglais, mes collègues français me répétaient souvent : "Tu ne peux pas comprendre cette défiance, toi tu viens du pays du football." Mais en Angleterre, dans les années 1980-90, le foot n'avait rien de cool. Tu étais regardé de travers si tu te baladais avec un maillot, tu étais un hooligan, un buveur de bière et les familles n'allaient pas au stade car c'était un endroit dangereux. Nous aussi, on a vécu une révolution culturelle. »

Honteux d'apprécier le ballon rond – parce que l'ovale était smart –, on cachait ce travers dans les dîners en ville et ailleurs sous peine d'être assimilé à un Thierry Roland de comptoir ; aujourd'hui – le Mondial 98 et l'élan populaire qu'il a généré ont tout chamboulé –, on le revendique. Mieux, on l'affiche. Et la meilleure des façons, c'est de revêtir le maillot. « Deux choses distinguent l'amateur de foot : déjà, une bonne connaissance de la géographie, sourit le journaliste de Canal+ Hervé Mathoux. Car pour avoir suivi depuis l'enfance les résultats de Coupes d'Europe, on est tous capables de citer au moins dix villes de chaque pays européen. Et surtout, l'attachement aux maillots, car ce sont eux qui incarnent l'épopée. »

Multifacettes. Le PSG devient une marque de mode qui s'invite régulièrement à la Fashion Week. Ci-dessous une pièce issue de la collaboration entre le club parisien et le designer indien Manish Arora.

« CHACUN CHERCHE SON GRAAL »

Depuis qu'il est en vacances forcées de *CFC*, Hervé Mathoux présente chaque jour un maillot de sa collection sur sa page Facebook. « Chacun d'eux a une histoire, est lié à un reportage, une rencontre, à un joueur qu'on aime. Ça m'occupe, et si ça intéresse quelques personnes... » Ces dernières années, le business du maillot vintage s'est développé. Des sites, des boutiques proposent toute une gamme de tuniques d'hier, le Vert Manufrance, le PSG RTL, le Nantes Europe 1... On peut aussi enchérir sur eBay pour arracher une pièce rare, parfois à prix d'or. Dans l'excès fétichiste, le chasseur de maillots n'est pas différent du traqueur de disques, en quête du vinyle pressé à cinquante exemplaires au Japon ou du philatéliste qui vendrait père et mère pour une semeuse sortie en 1934. On parle là de cas extrêmes, mais l'offre s'est démocratisée ces dernières années et la communauté s'est agrandie. « La nostalgie est un très gros marché de consommation, sourit Jack Whelan. De plus en plus de personnes se procurent des maillots vintage et ce marché s'ajoute à celui, énorme, des maillots actuels, floqués Neymar ou Mbappé, vendus dans les boutiques des clubs. Il faut donc se distinguer, se démarquer. Chacun cherche son Graal. Un des préférés de ma collection, c'est le maillot de l'Angleterre 93, et un de mes amis français est fier de son maillot de l'équipe de France de la même année. Parce que cette année 1993 n'a pas été vraiment fameuse pour nos deux sélections absentes du Mondial, il s'en est peu vendu, il est donc rare et a d'autant plus de valeur à nos yeux qu'il a une histoire. En plus, l'esthétique des années 1990 est très tendance aujourd'hui. »

QUAND JUSTIN BRIDOU EST DANS LE COUP

En plus du sens et des souvenirs personnels que portent ces maillots, cette passion actuelle pour le vintage répond à des critères esthétiques. L'enfiler ne fait pas de vous un homme

Sébastien Boué/L'Équipe

Précieux.
Certaines boutiques surfent sur la tendance vintage en proposant des tuniques d'hier, comme le Vert Manufrance de Saint-Étienne, ici porté en 1976. Certains maillots rares s'arrachent parfois à prix d'or sur eBay.

sandwich pour les nombreux sponsors qui polluent les maillots actuels, et quand il arbore une marque – Manufrance, Justin Bridoux et quelques autres –, tout cela sonne tellement rétro que cela en devient « so smart ». Puis le coton sur la peau, ce n'est pas la même sensation que le synthétique utilisé aujourd'hui dans la confection. On peut aussi lui accorder une signification « politique ». Enfiler un maillot PSG des années 1980, c'est pour certains se démarquer de ceux qui suivent le club depuis l'arrivée de QSI et des stars, de ces « spectateurs consommateurs » de la dernière heure qui soutiennent Paris quand il mène 3-0 à la mi-temps ; c'est une façon de rappeler que eux sont là depuis le début, ont vécu le pire et le meilleur avec leur club. Et seront toujours là le jour où les paillettes auront quitté la porte de Saint-Cloud. Porter ces maillots, c'est revendiquer, c'est afficher ses « valeurs ». C'est aussi une forme de rébellion contre le business des équipementiers en quête de profit permanent. Les grands clubs ont désormais trois ou quatre maillots pour la saison et en sortent de nouveaux chaque année.

« Les maillots mythiques sont ceux qui n'ont pas beaucoup changé au fil des années, estime Mathoux. Heureusement que le marketing n'existait pas dans les années 1960 à 1980 ! Aujourd'hui, les équipementiers se sont emparés de la mode. Certains maillots sont d'ailleurs très beaux même s'ils n'ont rien à voir avec les modèles d'origine. Mais les mythes n'auraient jamais pris si l'Ajax, la Juve, l'Inter, etc. avaient changé de tunique chaque année. Ces mythes sont nés car notre imaginaire s'est développé au fil des saisons, grâce à l'émotion qu'on ressentait devant les exploits de joueurs portant ces couleurs. Un gamin à l'étranger qui ne connaît le PSG que par les retransmissions des matches européens n'a aucune idée de la couleur historique du club. Et c'est valable pour la plupart. Du coup, on assèche les mythes de demain puisque ces couleurs ne seront plus identifiables. Je ne dis pas qu'il faut être radical, mais je ne comprends pas les clubs qui tournent trop systématiquement le dos à leurs couleurs historiques. »

« La nostalgie est un très gros marché de consommation. »

Jack Whelan, expert en marketing

L'Équipe

« Je ne comprends pas les clubs qui tournent le dos à leurs couleurs historiques. »

Hervé Mathoux, journaliste

LES CRÉATEURS NE SE CACHENT PLUS

Parallèlement à l'essor du vintage, ce marché de la nostalgie, une autre niche est née, une autre tribu s'est installée à l'autre bout de la chaîne, là aussi pour se démarquer de la masse des consommateurs communs : les branchés. La plupart ont également leurs maillots fétiches et assument désormais leur amour du ballon, mais ils vont plus loin et concilient les deux courants : le maillot, les couleurs du club deviennent des accessoires de mode, des objets de création ultra branchés. Le phénomène est récent. « On a longtemps joué au foot, chaque semaine, avec des gens qu'on n'avait pas l'habitude de croiser sur un terrain, se souvient Jack Whelan. Il y avait des créateurs, des artistes, des gens du marketing de boîtes de haute couture, tout un milieu qui aime et aimait le foot mais se cachait. » Match puis fête entre membres du cercle, les infos s'échangent, les idées circulent, le réseau se renforce. Et cette passion enfin assumée du ballon circule et se concrétise.

Le PSG version QSI a facilité et accéléré ce phénomène en multipliant les collaborations avec des créateurs de mode très pointus, très branchés comme Koche ou Manish Arora, en invitant ses couleurs sur les podiums de la Fashion Week. « Le PSG qatari est une machine de guerre marketing, considère Jack Whelan. Dans la mode, en général, on démarre en haut de la pyramide avec les créations et la haute couture, puis cela redescend vers le prêt-à-porter pour le grand public, ça se démocratise. Le PSG, lui, a coché toutes les cases, développé tous les niveaux en même temps, de l'ultra-branché au streetwear pour tous, grâce notamment à la collaboration entamée avec Jordan Brand. » Cette approche ne manque pas d'agacer les supporters de la première heure… qui se réfugient dans le vintage. Ou les fans des autres clubs, qui ne manquent pas une occasion de se moquer d'un « ogre » plus à même de décrocher un trophée de la mode qu'une coupe aux grandes oreilles. **P. S.**

Une histoire de gros sous

Dans un contexte de fair-play financier imposé par l'UEFA, où tout est bon pour trouver de nouvelles recettes ou accroître celles existantes, la vente de maillots a pris une autre dimension pour les grands clubs, sous l'impulsion des équipementiers qui investissent d'énormes sommes. Ces grands clubs ont tous revu à la hausse leurs accords avec Adidas, Nike ou Puma. Le Barça mène la danse avec son contrat à 150 M€ par an passé avec Nike, devant le Real (120 M€, Adidas) et MU (94 M€, Adidas). Le PSG dépasse pour sa part les 60 M€ grâce à Nike. En 2018, Manchester United était encore devant (plus de 3,2 millions maillots vendus dans le monde, une énorme part sur le marché asiatique) malgré ses déboires sportifs. Le Real dépassait les trois millions, devant le Bayern, Barcelone et Liverpool. Paris, lui, passait pour la première fois la barre du million, à comparer avec les 80 000 qu'il écoulait lors du rachat du club par QSI en 2011 ! À signaler qu'en signant CR7, la Juve est passée de 500 000 à un million de pièces vendues ! L'essor du merchandising maillot s'est développé alors que parallèlement la mode sportswear puis streetwear s'imposait auprès de tous les publics, dans toutes les couches sociales. « La puissance des marques s'est développée ces dernières années, précise Jack Whelan, spécialiste marketing sportif. Les réseaux sociaux jouent un rôle essentiel pour propager l'image des maillots. Les joueurs, en plus d'être des stars du ballon et des exemples à suivre, sont désormais davantage que des mannequins. Tout le monde les voit partout, tout le temps, ils sont devenus des tendanceurs. » Comme l'est une Beyoncé qui s'est affichée avec le maillot parisien sur son compte Instagram. Car le PSG a bien compris que sa marque ne doit pas être destinée aux seuls habitués du Parc. Si le merchandising représente environ 10 % des recettes du club, le club parisien a opté pour une approche globale avec une gamme qui ne s'adresse pas aux seuls habitués du Parc des Princes et un deal de trois ans passés avec Jordan, roi du streetwear aux USA. **P.S.**

Streetwear. Le merchandising représente environ 10 % des recettes du PSG, qui a passé un accord avec la marque Jordan pour une durée de trois ans.

Alain Mounic/L'Équipe

16—Real Madrid 1956-64

Blanc roi

Le titre dit tout. Le 11 décembre 2000, le Real Madrid est élu meilleur club du XX^e siècle par la FIFA. Sans surprise. Entre 1956 et 1960, la maison blanche remporte cinq Ligue des champions (dont deux finales jouées contre le Stade de Reims) consécutives avec l'une des plus belles équipes de l'histoire: Di Stefano, Gento, Puskas ou Kopa. Le tout, dans une tenue inoubliable. « Je me souviens de ce maillot comme si c'était hier, expliquait l'attaquant français Raymond Kopa dans le livre *À fleur de peau*. Il était vierge, sans la moindre publicité,ça ne se faisait pas à l'époque. Ce blanc avec simplement le sigle du club, c'était remarquable, une superbe tenue. » Preuve de la valeur inestimable du bien, le Portugais Eusebio, autre mythe du ballon rond, avait raconté qu'à l'issue d'une rencontre face au Real Madrid, il n'avait eu qu'une idée en tête : sauver le maillot d'Alfredo Di Stefano qu'il venait juste de récupérer. « J'avais mis le maillot dans mon short, je craignais que quelqu'un ne me l'arrache ! » ff

17—Bastia 1977-78

L'amour à Maure

14 septembre 1977. Bastia entame sa campagne européenne face au Sporting Portugal. Ce soir-là, les hommes de Pierre Cahuzac entrent sur la pelouse avec un maillot bleu, frappé d'une imposante tête de Maure. Simple. Efficace. Et aucun message derrière le symbole. Parole de spécialiste. « Cette tête de Maure n'avait aucune signification politique, a expliqué au journal *L'Équipe* Didier Rey, professeur à l'université de Corte et grand connaisseur de l'histoire du football corse. C'était une affirmation identitaire, régionale, mais ça ne remettait en rien en cause l'appartenance au peuple français. Pour Bastia, cette Coupe d'Europe, c'était aussi la fierté de représenter son pays, la France. » Le club de l'île de Beauté atteindra la finale, défait par le PSV Eindhoven (0-0, 3-0). Grâce à cette tunique ? « Avec la tête de Maure sur le maillot, on était le porte-drapeau de la Corse, on avait l'obligation de ne pas se manquer, expliquait le capitaine bastiais Charles Orlanducci. Ça nous transcendait. ». ff

18—URSS 1960

Quand l'Araignée tissait sa toile

Le maillot est devenu une vraie pièce de mode. Mais connaît-on véritablement le passé de cette tunique ? Le sigle CCCP correspond en russe à « SSSR », qui signifie « Union des républiques socialistes soviétiques ». À l'époque, toutes les républiques de l'Union formaient un seul pays. Des Russes, des Lettons, des Géorgiens… sous le même maillot. Pendant près de soixante-dix ans, la tunique sert surtout à la diffusion de la propagande communiste. Mais c'est avec ce maillot que le football soviétique connaît ses heures de gloire avec une victoire à l'Euro en 1960, et une quatrième place à la Coupe du monde 1966. C'est aussi dans cette équipe que le monde découvre les exploits du portier du Dynamo Moscou Lev Yachine et tombe sous le charme de sa célèbre tenue noire, qui lui vaut les surnoms de « Panthère noire » ou « Araignée noire ». À cette époque, la star c'est lui. Grâce à ses performances… et à sa tenue légendaire. Il reste à ce jour le seul gardien de l'histoire à avoir reçu le Ballon d'Or *FF*, en 1963. ff

19—Cosmos New York

Un cadeau royal

Oubliez les Los Angeles Galaxy ou les Seattle Sounders. Le club le plus mythique des États-Unis a sévi dans les années 1970 du côté de New York. Son nom ? Le Cosmos. Pour la première fois, le soccer est diffusé sur les grandes chaînes nationales, sous les yeux de millions d'Américains curieux de voir évoluer quelques-unes des plus grandes stars de la planète comme Neeskens, Beckenbauer ou le plus célèbre de tous, le roi Pelé, débarqué du côté de la Grosse Pomme à l'été 1975. Pour faire plaisir à sa majesté, les dirigeants américains prennent la décision d'effacer le vert et jaune traditionnel du maillot pour laisser la place au blanc – dessiné par Ralph Lauren en personne –, référence à Santos, le club de Pelé. Pour l'anecdote, les dirigeants du club new-yorkais étaient obligés de prévoir plusieurs dizaines de maillots floqués au nom de Pelé à chaque rencontre, afin de satisfaire tous les adversaires qui se précipitaient sur le Brésilien à chaque fin de match pour lui réclamer sa tunique. ff

20—Naples 1988-89
On dirait le Sud

On peut exhiber un gros « Mars » ou un énorme « Buitoni » floqué sur le torse et avoir une classe folle. Le Naples saison 1989-90 fait partie de la légende. Le genre de maillot susceptible d'être porté dans la rue sans passer pour le beauf de service, mais pour un homme de (bon) goût. Encore plus avec le numéro 10 dans le dos. Celui de Diego Armando Maradona, bien évidemment, légende absolue du club et de la ville, enamourée encore aujourd'hui de la plus électrique des icônes de l'histoire du foot mondial. Avec lui, Naples devient le premier club du sud de la péninsule sacré champion d'Italie, devant le Milan AC. Avec lui encore, le Napoli décroche la Coupe UEFA en mai 1989 aux dépens de Stuttgart (2-1, 3-3), avec ce maillot barré de son sponsor chocolaté. À son départ, son numéro est même officiellement retiré du vestiaire napolitain. Une rareté à l'époque. En 2018, une vente aux enchères a rapporté 6 500 € pour un maillot floqué du numéro dix et porté par la star argentine avec le Napoli. Le prix de la légende.

21—FC Barcelone 1974-76
La révolution Cruyff

On les appelle « Blaugranas », combinaison des couleurs bleu et grenat du maillot. Déjà une particularité et un symbole fort lié à la tunique. Jusqu'en 2006, le Barça est le seul club de l'ère moderne à n'afficher aucun sponsor sur son maillot. Une autre puissante particularité liée au maillot. L'histoire raconte que le choix des couleurs vient de Hans Gamper, l'un des fondateurs du club, en référence au FC Bâle, son ancien club en Suisse. Pendant des décennies, le maillot du club catalan ne bouge pas, ou presque, et traverse le temps et les saisons comme une référence. Parmi les maillots les plus mythiques del'histoire ? Celui de l'année 1974 qui correspond à l'arrivée du « Hollandais volant » Johan Cruyff. Une révolution. Alors que les Barcelonais n'ont plus été sacrés depuis quatorze ans, ils remportent le titre de champion. Les Catalans tombent tout de suite sous le charme du génie batave. Et inversement. Rarement un joueur n'aura aussi bien porté le maillot du Barça.

22—Arsenal 1970-71
Vraiment canon !

Le plus beau maillot de l'histoire d'Arsenal. Sans aucune hésitation possible. Le torse en rouge, les manches et le col en blanc, le célèbre canon, symbole d'un club créé par des ouvriers écossais de la manufacture d'armes « Royal Arsenal », floqué sur la poitrine. Rien d'autre. La simplicité dans tout ce qu'elle offre de meilleure. En 1978, l'équipementier Umbro reprendra le design exact de la tunique pour son arrivée comme sponsor. C'est avec ce maillot que le club de l'est de Londres remporte en 1971 le premier doublé Championnat-Cup de son histoire avec les stars locales Liam Brady, David O'Leary ou Pat Jennings. Coquetterie de l'histoire, les Gunners remportent même le Championnat d'Angleterre avec un petit point d'avance, aux dépens du grand Leeds, lors de la dernière journée, sur la pelouse de l'ennemi juré, les Spurs de Tottenham. Grâce à un but du milieu de terrain Ray Kennedy… à la 87e minute du temps réglementaire. Une tenue de légende jusqu'au bout de l'histoire…

23—Real Madrid 2001-02
Blanc galactique

Tout est là. Tout est réuni. Et même plus encore. Une équipe de dingo avec Iker Casillas, Luis Figo, Roberto Carlos, Raul ou Zinédine Zidane sur la même feuille de match. Un centenaire à fêter. L'arrivée de notre Zizou national pour 75 M€, record absolu à l'époque. Une victoire en Supercoupe d'Espagne. Une autre en Ligue des champions avec un but stratosphérique de Zidane sur une volée du gauche en pivot contre Leverkusen. Et un maillot qui restera dans l'histoire. Pendant la saison, les Galactiques s'affichent avec une tunique blanche, sans publicité, pour rendre hommage au tout premier maillot du club. Sobre et terriblement efficace. Pendant cette période, le meneur de jeu de l'équipe de France hérite du célèbre numéro 5 de la légende du club : Alfredo Di Stefano. À son arrivée sur le banc de touche des Merengue en janvier 2016, les dirigeants madrilènes décident même de remettre en vente ce maillot. Énorme succès marketing. Avec ce blanc immaculé, tout est là. La légende. L'histoire. Et même plus encore.

24—Corinthians 1982-83
Place à la République

Plus qu'un club. Une institution qui occupe une place à part dans l'histoire du Brésil. Le Corinthians a vu passer des légendes comme Garrincha, Socrates ou Ronaldo, revendique près de 40 millions de fans à travers tout le pays mais a surtout marqué l'histoire locale. En 1982, les joueurs du Corinthians, avec le soutien de leur socios, instaurent « La démocratie corinthiane », sorte de mouvement idéologique monté pour lutter contre la dictature militaire en place dans le pays. La même année, le club profite de l'arrivée des publicités sur les maillots pour floquer sur l'arrière de sa célèbre tunique noire et blanche un « Democracia Corinthiana » tacheté de gouttes de sang pour dénoncer le régime du pays. Le 15 novembre 1982, à l'occasion de la finale du Championnat Pauliste, les joueurs entrent même sur la pelouse avec l'inscription « Dia 15 vote » (« Le 15, allez voter »), toujours floqué sur le dos, pour inciter à se déplacer pour élire les gouverneurs des différents États. Plus qu'un club. ff

25—River Plate 1949-50
Terrible Maquina

Quel club peut se vanter d'avoir un maillot reconnaissable au premier coup d'œil ? Très peu. River Plate fait partie de ceux-là. Un rapide regard vers la tunique suffit à deviner le nom de l'institution argentine, née en 1901. À cette époque, les joueurs tapent le ballon avec une chemise blanche et un pantalon noir. L'histoire raconte que la célèbre bande rouge a été pensée après une soirée de carnaval. Cinq joueurs de l'équipe auraient trouvé un long ruban rouge en soie et décidé de customiser les tuniques avec. À moins que ce ne soit un hommage au drapeau de Gênes, d'où viennent beaucoup d'immigrés. Mais ce qui l'a rendu légendaire, c'est cette période à cheval sur les années 1940 -1950 où le club de Buenos Aires s'est imposé comme l'une des meilleures équipes du monde, gagnant le surnom de « Maquina » grâce à une attaque de feu. Après avoir tout gagné en Amsud, la Maquina viendra ravager l'Europe lors d'une tournée avant de repartir soumettre la concurrence au pays. Une légende était née. ff

26—Angleterre 1966
Gloire et déboires

C'était l'époque de la télévision en noir et blanc. Alors, pour ceux qui aperçurent les images à l'époque, le vainqueur dela Coupe du monde 1966 était habillé de sombre. Et le pauvre finaliste, l'Allemagne, trahi par un arbitre à la solde du pays organisateur (le fameux but validé de Geoff Hurst en prolongations qui n'a pas franchi la ligne), en blanc. Sûr que pour l'Angleterre, ce beau maillot rouge, symbole de son premier et unique titre mondial, est mythique, autant que son capitaine Bobby Charlton, rescapé de la catastrophe de Munich huit ans plus tôt. Pour les autres, c'est pourtant une Coupe du monde d'une violence rare, qui laissa le roi Pelé et la sélection du Brésil sur le carreau, un quart de finale Angleterre-Argentine au terme duquel le sectionneur Alf Ramsey demanda à ses joueurs de ne pas échanger leurs… maillots, sans compter tous les privilèges échus au pays organisateur, qui joua toutes ses rencontres à Wembley aux heures les plus confortables. Mythique mais controversé. ff

27—Sampdoria Gênes 1991-92
Vite fait, bien fait

« Nous sommes depuis quatre ans la locomotive du Calcio », s'était exclamé son entraîneur serbe Vujadin Boskov pas bien loin de la finale de C1 à disputer contre le Barça au printemps 1992. De fait, les deux Coupes d'Italie 1988 et 1989, la finale de C2 perdue contre le Barça (déjà) cette même année mais remportée un an plus tard contre Anderlecht, la finale de Supercoupe d'Europe perdue en 1990, la Supercoupe d'Italie remportée en 1991, et surtout cette finale de C1 lâchée in extremis contre le Barça de Cruyff en 1992 (1-0 a.p.) ont fait connaître au monde entier la Samp', Vialli, Mancini, Vierchowod et autre Pagliuca et leur drôle de maillot bleu avec ses drôles de rayures transversales. Né après-guerre de la fusion de deux clubs, la Sampierdarenese (la bande rouge et noire) et de l'Andrea Doria (les bandes Bleues et blanches) sans oublier la croix du protecteur de la ville (Saint-Georges), ce maillot a donc, en quatre ans, pas plus, conquis ses lettres de noblesse pour laisser une trace durable. ff

Christian Pelatan
Le gardien des trésors de Loulou

L'incroyable collection de maillots de Louis Nicollin est célèbre. Moins celui qui s'en occupe depuis des années. Et pourtant…

C'est une histoire d'amitié qui a pris, quelque part, naissance dans une boîte de nuit. Située à Vauvert, à une quarantaine de kilomètres de la capitale héraultaise, *La Churascaïa* drainait jadis le tout Montpellier à la mode. Christian Pelatan y fut DJ pendant vingt ans, de 1966 à 1985. Il n'était plus en poste quand Louis Nicollin la racheta en 1997, et pour cause. Entretemps, le regretté président de La Paillade avait recruté le DJ pour tout autre chose. « Il m'a d'abord téléphoné pour animer une bodega à Béziers et m'a demandé de travailler avec lui. » La collection Nicollin est encore au stade embryonnaire, mais elle vient de trouver celui qui va la chérir et la faire grandir. « À l'époque, il y avait des journaux, des soldats de plomb, des timbres et des maillots dans une malle, poursuit Christian Pelatan. Rien n'était exposé. Un jour, j'ai vu les maillots. Le président m'a dit : "On devrait les montrer." Mais il n'y en avait pas une grande quantité. » Vingt-quatre ans plus tard, le maître des lieux décédé, Christian Pelatan est, seul, gardien d'un temple de près de 9 000 pièces qui a pris plus d'embonpoint encore qu'un Louis post-cure d'amaigrissement…

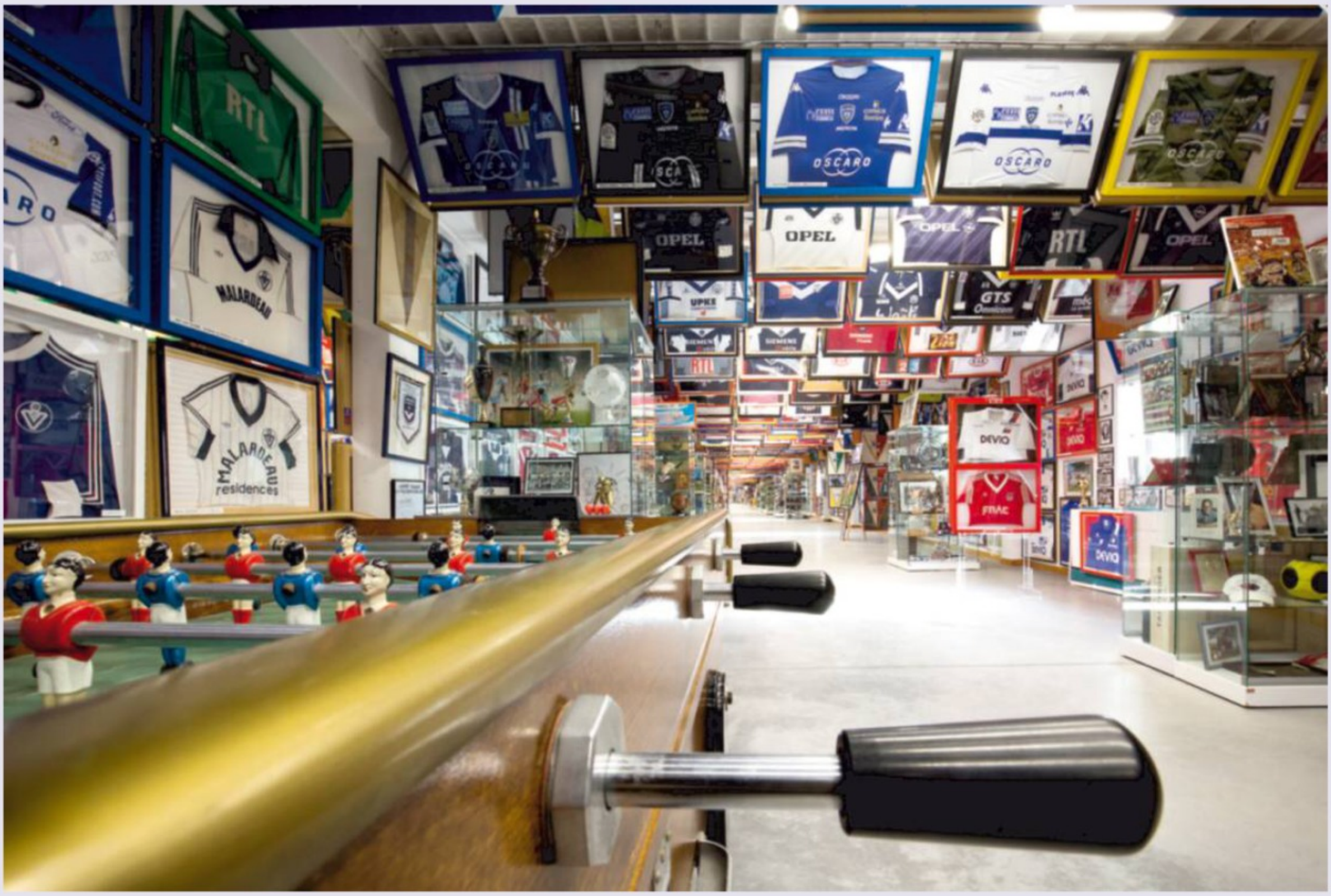
DES PRÊTS À LA FFF ET AU MUSÉE NATIONAL DU SPORT

Si Pelatan a accepté avec joie ce boulot et s'occupe depuis avec dévotion des précieuses reliques, ce n'est pas un hasard. Et si Loulou l'a choisi, c'était en connaissance de cause : le DJ était avant tout un grand sportif et fin connaisseur. « J'ai accepté pour une raison : par rapport à mon métier de la nuit, j'ai toujours fait du sport. Même si je travaillais jusque tard le samedi, le dimanche matin j'allais jouer avec l'équipe réserve du Grau-du-Roi. J'ai fait du foot, du tennis, aujourd'hui un peu de golf. J'aime tous les sports. » Ça tombe bien, sur les près de 9 000 pièces que compte le musée Nicollin, 4 500 sont dédiées au football, l'autre moitié concerne le vélo, l'athlétisme, la boxe… Une immense collection garnie au fil des ans par les dons des adversaires de La Paillade, mais aussi les achats et les recherches diligentées par monsieur le conservateur du musée. Lequel va connaître dans les années à venir une migration d'une partie de la collection, différente des prêts d'objets et de maillots consentis à la FFF ou au Musée national du sport en temps normal. « Un inventaire a été fait après la mort de Louis, explique-t-il. La famille, madame Nicollin et ses fils, Laurent et Olivier, ont demandé à ce que le musée soit intégré au futur stade de Montpellier. » Mais quand le stade Louis-Nicollin sera sorti de terre – sa localisation faisait toujours débat avant la pandémie –, toutes les pièces ne pourront y entrer et être exposées. Une partie restera donc où elles sont aujourd'hui, au mas familial.

Sur les quelque 9 000 pièces du musée, 4 500 sont dédiées au football.

UNE SURPRISE NOMMÉE GRAVIER

S'il continue de prospecter, Christian Pelatan a pourtant cessé d'acheter, ce qui ne veut pas dire que la collection a fini de grandir. Les dons et propositions affluent encore, grâce à l'aura de l'ancien propriétaire. Des pièces rares, parfois. « Il n'y a pas longtemps, j'ai reçu un coup de fil d'un monsieur d'Arles. Il m'a dit qu'en faisant des recherches, il était tombé sur de vieux maillots et voulait savoir si j'étais intéressé. Je lui ai demandé de m'envoyer des photos. Il y en avait deux : une d'un maillot de l'équipe de France aux Jeux Olympiques de 1924, l'autre d'un maillot du Red Star de la même période, rayé bleu et blanc, les couleurs de l'époque. Les deux avaient appartenu à Ernest Gravier. » Un international français (11 sélections) né en 1892, ex-attaquant de Nîmes et du Red Star notamment. Sûr que Loulou aurait aimé vivre ce moment-là, et que, là-haut, il a sûrement demandé qu'on lui passe la fiche d'Ernest Gravier. **Jean-Marie Lanoë**



Richesse.
La famille de Louis Nicollin souhaite que la collection soit intégrée au futur stade de Montpellier. En attendant, les pièces sont conservées au mas familial et Christian Pelatan veille sur elles.

Patrick Gherdoussi/L'Équipe

28—Brésil 1986
La samba s'arrête

Faut avouer que cette cuvée 86 du maillot brésilien avec ses trois étoiles – Coupes du monde 1958, 1962 et 1970 –, son or toujours de rigueur mais avec un col et des parements sombres, comme un deuil annoncé, est plus mythique de ce côté-ci de l'Atlantique, et on devine pourquoi. Ce maillot-là a imprimé les rétines des supporters de l'équipe de France, qui n'oublieront jamais ce quart de finale de légende, les arrêts de Joël Bats (dont le penalty de Zico et lors des tirs au but), ceux, manqués, de Socrates comme de Michel Platini, dans les nuages, le poteau de Julio César et – « allez mon petit bonhomme » – celui de Luis Fernandez, qui avouera après coup avoir changé de côté au dernier moment. À Guadalajara, la France championne d'Europe avait sorti cet ogre sud-américain que tout le monde disait favori, sauf le grand Pelé, qui ne voyait pas le Brésil gagner, la faute au sélectionneur Telê Santana, à son stratège Zico – blessé l'hiver d'avant – et à un état d'esprit d'ex-futur vainqueur. Bien vu, le Roi. ff

29—Zaïre 1974
Beau, mais cruel

Autoproclamé président du Congo belge en 1965 qui deviendra Zaïre en 1971, le maréchal à la toque léopard, Joseph-Désiré Mobutu, gardien de but dans sa jeunesse, se servait du football comme propagande. Après la victoire de ses Léopards à la CAN en début d'année, la Coupe du monde 1974 leur tendait forcément les bras, vu de son trône de dictateur. Forte de ses vedettes, entre autres l'attaquant Mulumba, mais aussi Ricky Mavuba (le père de Rio) et Jean Uba Kembo (père de Jirès Kembo-Ekoko), il faut avouer que l'équipe, avec ce fier léopard sur le torse, porte beau. Elle montrera un visage bien plus terne sur les terrains allemands. Engagés dans un groupe de la mort (Écosse, Yougoslavie, Brésil), perturbés par une sombre histoire de primes non versées avant un match mascarade contre la sélection yougoslave (perdu 9-0 !), les Léopards ne vendent pas cher leur peau. Partis en fanfare de la capitale, Kinshasa, les joueurs reviendront au pays dans l'anonymat le plus total… ff

30—Croatie 1998
Damier historique

Un peu de géopolitique. Après la guerre qui a embrasé l'ex-Yougoslavie, la Croatie, devenue indépendante, a été affiliée à la FIFA en 1992, à l'UEFA un an plus tard. C'est donc une jeune nation, forte d'anciens et remarquables joueurs de l'ancien pays unifié (Prosinecki, Suker, Boban…), qui enchante le Vieux Continent dès l'Euro 96, stoppée par le futur vainqueur, l'Allemagne, en quarts (2-1). Les protégés de l'inégalable Blazevic séduisent, vêtus de leurs maillots à damier rouge et blanc, une création du peintre Miroslav Sutej, inspiré par les couleurs des rois qui ont régné sur le pays… Deux ans plus tard, revanchards, les Croates s'offrent le scalp de cette même Allemagne, toujours en quarts (3-0). La demi-finale contre l'équipe de France a beaucoup fait pour la (re)connaissance de ce maillot blanc dont les damiers ont migré sur le côté, comme pris dans un coup de vent. Vingt ans plus tard, c'est vêtus des mêmes couleurs que Modric et les siens vivront une deuxième odyssée, jusqu'en finale. ff

31—France 1982
Séville, morne plaine

Alain Giresse, bras écartés, poings serrés, sourire aux étoiles ; Michel Platini penché au-dessus de Patrick Battiston qui gît à terre, le portier allemand Harald Schumacher regardant ça en toute décontraction, les poings sur les hanches ; le retour aux vestiaires en civière du grand Battiston, groggy, avec Platini qui lui tient la main ; Maxime Bossis, accroupi après avoir vu son tir au but renvoyé par Schumacher, avant que Horst Hrubesch n'enterre les espoirs des Bleus… Une fois de plus, la France est éliminée en demi-finale de Coupe du monde après l'un des trois plus beaux matches de son histoire, après une partie aussi héroïque que dramatique. Après Waterloo, Azincourt, Alésia, Dien Bien Phû, il y a maintenant Séville. Alors, ce maillot-là, avec son col et ses petits liserés blancs, n'a pas fini de danser tristement dans la mémoire de tous ceux qui ont entendu le commentateur Thierry Roland conclure : « C'est la très dure sanction de ce match que nous ne sommes pas près d'oublier. » Le maillot non plus ! ff

32—Nottingham Forest 1978-79
La comète rouge

« Je ne dirais pas que j'étais le meilleur entraîneur dans le métier mais j'étais dans le top one. » Signé Brian Clough, génial entraîneur à l'ego surdimensionné, plus connu à Nottingham que Robin des bois. Il faut dire que lui seul a trouvé le moyen de remporter avec Forest plus de Coupes d'Europe (1979 et 1980) que de titres (1978, avec une deuxième place un an plus tard) ! Il est aussi l'un des quatre entraîneurs à avoir remporté deux titres de champion d'Angleterre avec deux clubs différents (Derby en 1972 et donc Forest). Entre Derby County et Nottingham, il y avait eu Leeds, où il n'était resté que quarante-quatre jours. Revanchard, avec son âme damnée, il montrera l'étendu de son talent à Forrest, aux côtés du manager Peter Taylor. Médusée, toute l'Europe apprend à connaître ce maillot rouge Garibaldi, et dessous, ses joueurs vedettes, Trevor Francis, Garry Birtles, Tony Woodcock. La belle aventure ne durera que trois saisons, mais quelles saisons ! Nottingham Forest, une drôle d'étoile filante… ff

33—France (vs Hongrie) 1978
En vert, première et dernière

Quel invraisemblable gag ! France-Hongrie compte pour du beurre, la France est éliminée du Mondial 1978 après des défaites contre l'Italie et l'Argentine. En conflit avec Adidas pour une histoire de primes, certains Bleus maquillent les trois bandes de leurs chaussures. Mais c'est au-dessus que ça se passe. À l'arrivée au stade, les deux équipes sont en blanc. L'intendant Henri Patrelle n'a pas eu vent des dernières directives. Mais les maillots de rechange sont déjà en route pour la France, élimination oblige. Les joueurs hongrois acceptent de refiler le leur, rouge, mais Sandor Gujdar, le gardien, refuse de changer le sien, rouge lui aussi. Alors on envoie des motards prospecter. Le coup d'envoi de la rencontre est repoussé d'une demi-heure et voilà la police locale qui s'en revient avec des maillots blancs à rayures vertes, ceux d'un petit club de pêcheurs du coin, le Club Atlético Kimberley. Trésor, Rocheteau et consorts disputent et gagnent (3-1) le seul match de l'histoire des Bleus… en vert ! Cultissime. ff

34—West Ham 1974-76
Complètement marteaux !

Les plus belles couleurs d'Angleterre, même si West Ham n'est pas le seul sur l'île à arborer le « claret and blue » ! Alors qu'il jouait jusque-là en bleu foncé, le club de Londres les a adoptées à la fin du XIX^e siècle après qu'un de ses joueurs, ancien d'Aston Villa, a piqué aux Villains, pour une histoire de dettes de jeu, des maillots pour les rapporter à ce qui n'était alors que le Thames Ironworks FC. Depuis, West Ham joue comme Aston Villa (et Burnley) en bordeaux et bleu ciel, avec en sus les fameux marteaux en référence aux chantiers de la Tamise, ceux des ouvriers qui battaient l'acier sur les chantiers navals. Le club du quartier de Stratford, dans la banlieue nord-est de la capitale, a surtout fait parler de lui à deux reprises en C2 : en 1965, victoire contre le TSV 1860 Munich, avec dans ses rangs les futurs champions du monde Bobby Moore, Geoff Hurst et Martin Peters ; et en 1976, lorsque Frank Lampard Senior et les siens s'inclinèrent face à Anderlecht. Reste ce maillot, le plus beau d'Angleterre… ff

35—Reims 1958-60
L'Europe – presque – à ses pieds

C'est le maillot du doublé Coupe-Championnat et de la deuxième défaite en finale de C1 contre le Real Madrid (2-0), qu'on a tendance à occulter à cause de la toute première de 1956, déjà contre le Real. En ces temps sépias, l'ossature de Reims est celle de l'équipe de France, valeureuse troisième de la Coupe du monde 1958 en Suède : Colonna, Jonquet, Penverne, Piantoni, Vincent et le roi Just Fontaine. Mais en face, même en l'absence de Puskas, le génial Hongrois déserteur, c'est bien plus fort. Le « traître » Kopa, Ballon d'Or *FF* quelques mois auparavant, latté par Jean Vincent, traîne son handicap sur le terrain, mais Di Stefano reste incomparable. Les couleurs du Stade de Reims, même au temps du noir et blanc télévisuel en plein essor, sont d'ores et déjà mythiques avec ce rouge et ces grandes manches toutes blanches. Le tout premier maillot de légende du football français. Il faudra attendre du vert, près de vingt ans plus tard, pour l'oublier un peu. Et encore, tout est une question de génération… ff

Les pros, des fans comme les autres

Quels rapports entretiennent les joueurs de L1 avec leur tenue de travail ? Gardent-ils leurs maillots ? Les échangent-ils ? Les offent-ils ?

Texte **Olivier Bossard**

Le confinement donne des idées. On a vu des joueurs jongler avec du papier-toilette. D'autres montrer leur talent derrière un instrument, Roberto Firmino au piano, Pipa Benedetto à l'accordéon, par exemple.

On a aussi vu passer le #kitoutchallenge sur Twitter. Le principe ? Prendre la pose devant ses maillots. Parmi les participants, l'attaquant de la Juventus Turin Paulo Dybala, propriétaire d'une impressionnante collection. Lionel Messi a posé avec le fiston devant des dizaines de tuniques, rangées, pliées, parfois encadrées dans une pièce spécialement aménagée. « Je ne suis pas du genre à réclamer un maillot, avait expliqué l'Argentin. La seule fois, c'était celui de Zinédine Zidane. »

Il arrive donc aux cracks du foot mondial de prendre soin de leurs maillots, et de ceux de leurs adversaires. Et en France ?

« Plus tard, je serai sûrement content de les revoir. »

Clément Grenier, milieu de Rennes

MONCONDUIT, LE COLLECTIONNEUR

Thomas Monconduit aurait pu rivaliser. Le milieu d'Amiens possède une centaine de pièces. Souvent celles des copains. « J'aime bien récupérer les maillots des joueurs avec lesquels j'ai déjà joué, pas seulement ceux des stars. » Et pas que de joueurs. « J'ai un maillot d'arbitre de L1, un ancien collègue de travail de mon père. Mais dans l'ensemble, je ne suis pas du genre à réclamer. » Sauf pour les proches. « Mon frère voulait celui de Marco Verratti. Ça arrive aussi que des copains me demandent. » ça arrive aussi de se faire plaisir. Le milieu angevin Pierrick Capelle a longtemps eu un joueur dans son viseur. « Je suis totalement fan de Thiago Silva. La première fois que j'ai joué contre lui, je me suis dit que je n'avais rien à perdre en lui demandant. Il m'a dit "Pas de problème", m'a offert son maillot, on a discuté, et maintenant, chaque

Laurent Paganelli : « Là, Mitroglu me regarde… »

L'homme de terrain de Canal est un amateur de maillots. Et pas seulement des cadors du foot.

« Vous demandez toujours les maillots des joueurs après les matches ?

Oui, mais je les offre aux hommes de l'ombre qui travaillent avec moi. Souvent, des joueurs m'en donnent sans que je ne demande rien. Ça me touche.

Qui ?

Mandanda m'en a filé plein. Sanson, Valbuena, Juninho, Cris, Giroud, Drogba, Ribéry aussi. Et j'en oublie. L'autre jour, Philippoteaux. Le Brestois Léon, aussi. Les mecs sont bonnards. J'aime autant les maillots d'Amiens ou Dijon que de Paris ou Marseille.

Votre maillot le plus prestigieux ?

J'en ai beaucoup. Zidane, Beckham, Roberto Carlos, Ronaldo… Un jour, on est à Manchester pour un match United-Real. Il n'y a que des stars : Zidane, Ronaldo, Figo, Giggs… Thierry Gilardi me demande si je peux lui récupérer un maillot. Je réussis, je lui donne, je vois qu'il est content. C'était le maillot de Gérémi qui n'avait pas joué. Ça l'avait fait marrer.

Le maillot le plus improbable que vous avez ?

Mon fils ne me demande jamais de maillot. Un jour, je l'appelle, il me dit que pour son anniversaire, il veut celui de Mitroglou. Après un match de l'OM, j'interviewe Mitroglou et je lui demande. Là, il me regarde et me dit : "Ça fait six mois que je suis ici, t'es le premier à me demander mon maillot." *(Rire.)* J'ai aussi celui de Pamela Anderson.

Pardon ?

Je parle avec Adil Rami, je lui demande un maillot. Il me répond qu'il me l'a déjà donné il y a quinze jours. Je lui dis "non, je veux le maillot de Pamela Anderson". Quinze jours après, il m'envoyait le maillot rouge d'*Alerte à Malibu ! (Rire.)*

Une autre anecdote ?

Après un match entre Paris et Strasbourg *(2-2)*, j'avais récupéré le maillot de mon pote Liénard et je me baladais avec dans les couloirs du Parc. Tuchel m'avait vu et s'était énervé en direct. Quelques jours plus tard, il m'a envoyé un maillot du Paris-Saint-Germain avec mon nom derrière et une grande lettre dans laquelle il me disait regretter de s'être emporté. J'avais trouvé ça super sympa.

Le maillot que vous aimeriez récupérer ?

J'adore le petit Camavinga. Pas seulement le footballeur. La personne aussi. C'est important. » **O.B.**

Christophe Negrel/L'Équipe

Trophée. Si Messi échange volontiers son maillot (ici avec le Lyonnais Marçal en 8es de C1 en 2019), il n'en a demandé qu'un, celui de Zidane, pour sa collection personnelle.

fois qu'on se voit, on échange. Il a posé en photo avec mon fils, m'a donné un autre maillot. Ce sont les plus beaux de ma collection. » Clément Grenier peut rivaliser. Dans son placard, chez ses parents, sont rangées les tuniques de Lisandro Lopez, Pirlo, Totti… « J'ai eu la chance de côtoyer de grands joueurs, explique l'ancien de l'AS Rome. J'en ai profité pour récupérer leur maillot. J'ai aussi Nainggolan, Lloris, Verratti, Buffon… Plus tard, je serai sûrement content de les revoir. »

218 € POUR LE BRÉSIL DE RONALDO

Mais Grenier ne dénigre pas pour autant ce qu'il a porté. Ses maillots sont gardés précieusement, selon l'événement. « Le maillot de mon premier match en pro est chez mes parents. Ceux de l'équipe de France sont chez moi. Ceux-là, je les garde précieusement. » Car le joueur de L1 n'échange pas systématiquement son maillot. Ou limite l'opération. Capelle : « Chaque fois qu'on ne rend pas le maillot, il nous est facturé 60 €. Donc, on fait quand même un peu attention ! » A moins d'être complètement accro au tissu, comme Thomas Monconduit. « J'ai dépensé 200 Livres (environ 218 €) pour le Brésil de Ronaldo. J'achète sur le Net, j'échange avec des collectionneurs. Des gens sur Instagram me font des propositions. J'ai déjà échangé pas mal de mes maillots avec un collectionneur de Saint-Étienne. » La liste des futurs achats est encore longue. « J'aimerais avoir celui de Man United, période Beckham. Un autre du Nigeria, un d'Arsenal. » Tous sont très recherchés. Comme sur les terrains de L1 après match. « Quand on rencontre des grands clubs, il vaut mieux se mettre d'accord avant, ça évite de tous se précipiter sur le même joueur, prévient Capelle. Ça peut être chiant, sinon. » Voire gênant. « Un jour, à la fin d'un match, un de mes coéquipiers est allé vers Juninho pour récupérer son maillot, a expliqué un joueur sous couvert d'anonymat. Il lui a donné son maillot en souriant, très sympa. Mais quand mon coéquipier a enlevé le sien pour le lui donner, Juninho a refusé, du genre : "Non, c'est bon mon petit, garde-le." On l'a chambré pendant des mois… » Drôle. Et bon enfant. « On est solidaires, sourit encore Capelle. Il arrive qu'on demande un maillot pour un coéquipier si le joueur est à côté de nous sur le terrain. Moi, ça va, on ne me le demande pas trop ! *(Rire.)* » C'est moins le cas de Clément Grenier, international français. « Je l'échange si on me le demande, pas de problème. Par contre, je n'ai jamais traversé un terrain en courant pour récupérer un maillot. Les deux seuls pour qui je l'aurais fait, c'est Djorkaeff et Zidane, mes idoles. D'ailleurs, j'aimerais bien les avoir. » Il n'a qu'à demander à Monconduit, il a peut-être un plan… ff

«Quand mon coéquipier a enlevé le sien pour lui donner, Juninho a refusé, du genre : "Non, c'est bon mon petit, garde-le." »

Un joueur de L1

Franck Faugère/L'Équipe

36—Inter Milan 1963-64

Le plus célèbre des verrous

Le légendaire bleu et noir qui a surpris les années 1960 vient en quelque sorte… du Milan AC, dont la mascotte était un diable, d'où le rouge et noir, censé faire peur. Quand des dirigeants dissidents du Milan ont créé l'Inter, en 1908, ils ont gardé le noir et opté pour le bleu. La version entrée dans la légende est celle de 1964, année de la première Coupe des clubs champions du club. L'Inter, entraîné par le révolutionnaire coach franco-argentin Helenio Herrera, la remporte au détriment d'un Real vieillissant (3-1). Di Stefano a 37 ans, Puskas 36. Les Intéristes, plus jeunes et bien plus physiques, appliquent à la lettre le « catenaccio » de Herrera, qui a renforcé son axe central et fait jouer son équipe en contres éclair. À ce jeu, Sandro Mazzola marquera deux buts en finale. Mais les Nerazzurri paieront cette débauche d'énergie. Ils perdront le titre lors d'un barrage contre Bologne quelques jours plus tard. Pas grave. L'Inter vient d'entrer dans la légende, ses couleurs aussi… ff

37—FC Barcelone 1998-99

Joyeux anniversaire !

C'est l'année du centenaire du Barça. Il faut fêter ça. Un an plus tôt, le club a laissé tomber Kappa (moyennant dédommagement) malgré un contrat qui court encore sur une saison, pour signer un contrat sur dix ans avec Nike, contre… 163 M€. Ça aussi, ça se fête. Le nouveau maillot est magnifique, tellement culte que la marque américaine l'a remis en vente l'année dernière ! Sur fond bleu, la large bande centrale grenat englobe désormais le blason du club et le logo « Swoosh » de Nike. C'est sous cette incomparable livrée que le Barça va remporter la Liga, même s'il se fait étendre en phase de groupes de la Ligue des champions dans une poule de la mort, en compagnie, il est vrai, du Bayern et de Manchester United qui se retrouveront pour une finale épique cette année-là. C'est le Barça hyper néerlandais avec les frères de Boer, Frank et Ronald, Kluivert, Zenden et Cocu. C'est aussi et surtout celui de Rivaldo, monsieur Nike lui aussi, qui sera Ballon d'or *France Football* à la fin de l'année. ff

38—RDA 1974

Trois lettres pour l'éternité

Il y a eu deux Allemagne pendant quarante ans. RFA à l'ouest, RDA à l'est. Ça marque. Au Mondial 1974 organisé par la… RFA, le destin place les deux nations dans le même groupe. Vous imaginez combien l'enjeu du match dépassait très largement le sport. Une guerre froide sur le pré avec néanmoins l'espoir fou d'une issue politique favorable un jour, qui sait, peut-être grâce au foot ? Il faudra attendre quinze ans de plus. Mais ce 22 juin 1974, à Hambourg, les deux équipes sont déjà qualifiées. Les Bleus de RDA, qui n'ont joué leur premier match qu'en 1952, sentent bon les Trabant, DDR sur le torse. Ils terrassent pourtant leurs voisins en noir et blanc grâce au jaillissement du désormais mythique Jürgen Sparwasser, qui surprend sur un contre Franz Beckenbauer et Berti Vogts. Deuxième du groupe, la RFA sera pourtant sacrée championne du monde. Première, la RDA sera versée dans le groupe des Pays-Bas, du Brésil et de l'Argentine. Elle n'y survivra pas. Mais le souvenir de ces trois lettres, DDR, si. ff

39—Argentine 1978

Bleu amer

Celui-là fait mal aux supporters des Bleus. Ce beau bleu ciel et blanc ne collait pas avec ce que représentait alors l'Argentine, qui organisait la Coupe du monde, celle du général Videla, dictateur sanguinaire, adepte des enlèvements silencieux, ce que l'on savait à l'époque. Nos intellectuels ne voulaient pas qu'on s'y rende ; Dominique Rocheteau se posait ouvertement des questions ; le regretté Michel Hidalgo fut même victime, du côté de Bordeaux, d'une tentative d'enlèvement de la part d'opposants dont il se sortit tel un héros de BD. Mais nos Bleus couraient après une qualif' pour un Mondial depuis 1966. Alors, ils y sont allés. On ne mélange pas sport et politique ! Le 6 juin 1978, ils perdent (2-1) contre l'Argentine lors du second match dans une ambiance locale il est vrai extraordinaire. Et avec Fillol, Tarantini, Luque, Ardiles, Passarella et surtout Kempes, le futur champion du monde entraîné par César Luis Menotti était bien outillé… Mais il nous resta comme un goût amer. Fallait-il y aller ? ff

40—Pays-Bas 1988
Pas si pâle

La couleur orange n'a jamais été notre tasse de thé. Ni pour Neuilly-Plaisance, ni pour Laval et Montpellier, ni pour les Pays-Bas. Encore moins en cet Euro 1988 avec cet orange pâlichon recouvert d'un motif genre escalier transparent qui monte et qui descend… Seulement, cette année-là, les Bataves n'étaient pas à jouer avec des pincettes !

Et si on ne devait garderqu'un seul souvenir de la bande à Rinus Michels, ce serait la finale de cet Euro contre l'URSS, maillot blanc CCCP, avec deux highlights : l'extraordinaire volée de Marco van Basten, qui, excentré, lobe le meilleur gardien du monde, Rinat Dasaev. « Un coup de bol », diront les deux. Et puis, le seul pénalty manqué dans toute sa carrière par le Ballon d'Or *France Football* 1986, Igor Belanov, stoppé magnifiquement par Van Breukelen. Soyons clairs : Gullit et Rijkaard étaient formidables, Ronald Koeman beaucoup moins. Leurs supporters « Heinekenisés » pas plus. Mais ces Pays-Bas-là ont fini par rendre leur maillot sexy. C'est dire ! ff

41—Cameroun 2002
Sans manches, avec panache

On connaît les litiges liés aux transferts, aux matches ou autres bizarreries. Ceux qui concernent les maillots sont plus rares. Pourtant, en 2002, Puma, la FIFA et la fédération camerounaise se sont écharpés au sujet de la tunique des Lions indomptables. Pour quelle raison ? Un maillot sans manches, unique et inédit, concocté spécialement par l'équipementier pour la Coupe d'Afrique des nations et la Coupe du monde. Réponse de la FIFA : « L'uniforme actuel des Camerounais n'est pas un maillot de football mais plutôt un tricot. » Les Camerounais ont finalement porté leur maillot pendant la CAN, avec un certain style, une originalité à souligner et surtout de la réussite.

La génération du regretté Marc-Vivien Foé remportait alors son troisième trophée continental. La Coupe du monde verra le retour aux manches ainsi qu'au blason FIFA sur l'épaule, qui était peut-être le réel motif du différend. Et pour les Lions, ce sera retour… à la maison, après l'élimination au premier tour ! ff

42—Leeds 1974-75
Blanc… mais sale

Don Revie. Son nom ne vous dit peut-être rien, et pourtant. C'est lui, l'incarnation du « Dirty Leeds », le Leeds tout moche du début des années 1970. Pourtant, après treize ans sous son magistère, c'est curieusement à son départ pour le banc de la sélection anglaise que son club écrit l'une des plus belles pages de son histoire. Tout de blanc vêtu, dans une tunique d'une pureté rarement égalée, Leeds s'offre une saga européenne exceptionnelle lors de la saison 1974-75. Zurich, Dozsa, Anderlecht, Barcelone, tous y passent pour que les Peacocks s'offrent une finale de C1 face au Bayern Munich. Toujours en blanc, toujours élégants, contrairement à leurs supporters qui casseront tout ce qu'ils trouvent sur leur passage, les coéquipiers d'Allan Clarke se rendent au Parc des Princes dans l'espoir de faire tomber un grand d'Europe. Manqué. Le Bayern est trop fort (0-2), mais l'histoire de Leeds demeurera. Autant que son maillot, unique en son genre de par son coloris immaculée. ff

43—Flamengo 1970-80
Gloire à Zico !

De rouge passion et de noir profond. Dans la ville de la samba, de la joie et surtout des couleurs, Rio de Janeiro, voir cette bande d'artistes gambader en « rubro-negro », comme on dit au pays, dresse un sacré contraste. Pourtant, ce sont bien là les couleurs historiques du club le plus populaire du Brésil. À l'époque, le « Mengao » a vu passer Garrincha, et après des années creuses, le club s'apprête à rentrer dans une ère dorée. Un homme a tout changé : Arthur Antunes Coimbra, dit Zico. Le génial numéro 10 permet à Flamengo d'une part d'enrichir son palmarès national, avec un premier titre de champion du Brésil et des trophées de Rio de Janeiro, mais aussi à l'échelle internationale.

La Copa Libertadores 1981 sacre Zico et sa bande, avant que ces derniers ne remportent la Coupe intercontinentale. À Tokyo, au Japon, Flamengo bat Liverpool sans aucune contestation possible, sur le score de 3-0. Un nouvel exploit qui fait rentrer Zico et Flamengo dans la légende de l'époque, son maillot avec. ff

44—Naples 1985-87
Roi de Naples et d'Italie

Il y a du romantisme à comparer le ton bleu ciel du maillot du Napoli à celui de l'eau de la baie, plus Majorelle sans être moins élégant. Entre 1985 et 1987, Naples joue dans son plus simple appareil, d'un bleu limpide et éclatant, d'un short blanc. Pour le porter, et c'est tout l'enjeu de cette légende, Diego Armando Maradona. L'Argentin a mis Naples à ses pieds, dans une ville à son image, alliant extravagance et inspiration. Surtout, il y remporte le premier titre de l'histoire du club, en 1987. Mais c'est avec un autre sponsor (Mars a remplacé Buitoni) que le Napoli et le Pibe remporteront la Coupe UEFA deux ans plus tard (voir le maillot n° 20), ce qui explique pourquoi la version « barre chocolatée » est bien mieux classée (20e) que la « pâtes al dente ». En cumulant les deux, le maillot des années Maradona aurait terminé dans les quinze premiers, non loin du Boca 1981 et de l'Argentine 1986. Preuve de l'impact indélébile du génial Argentin dans la mémoire collective. ff

45—RFA 1974
Un pan d'histoire

C'est le maillot de Franz Beckenbauer, de Gerd Müller, d'Uli Hoeness, de Sepp Maier, de Jupp Heynckes ou encore de Paul Breitner. Couleur blanche, short noir, col rond noir, logo sur la poitrine. Par-delà l'esthétisme, c'est surtout la tenue d'une génération exceptionnelle, marquée par un football différent et reconnu. En finale du Mondial 1974, l'Allemagne de l'Ouest renverse les Pays-Bas. Ces derniers ouvrent le score, mais Breitner et Müller assurent la victoire avant même la mi-temps (2-1). Le plus grand regret des deux Johan, Cruyff et Neeskens, dans un sens, mais le sacre d'une Allemagne politisée et divisée, le conflit géopolitique entre les États-Unis, la Russie et leurs alliés respectifs la forçant au divorce. Cela n'empêchera pas cette RFA, défaite huit ans plus tôt par l'Angleterre, de remporter sa deuxième Coupe du monde, cette fois à domicile, à Munich. Du tour d'honneur aux embrassades, les images sont éternelles. Et le maillot, lui, historique. ff

46—Dino Zoff (Italie) 1982
Quarantenaire rugissant

L'aura du capitaine, la classe naturelle, ou les deux. L'Italie est critiquée, en ce début de Mundial 1982, et le boss de la Squadra Azzura lance la révolution. Dino Zoff, gardien mythique, porte sa voix en interne : interdiction de parler à la presse ! Coïncidence (ou pas), l'Italie s'en ira remporter son troisième sacre planétaire. Et Dino, lui ? Il fallait le voir, dans sa tunique grise au col de chemise bleu, pour remarquer toute son élégance et son charisme. « J'avais 40 ans, j'étais leur capitaine, j'avais donc l'autorité pour faire entendre ma voix », a-t-il raconté à la FIFA en février dernier, au bon souvenir de cette épopée. En Espagne, Dino Zoff guide une défense robuste, apologie d'un catenaccio efficace sans être lassant. Dans sa tunique belle et historique, le portier de la Juve s'offre une phase finale rarement égalée : demi-finale sans encaisser de but, un seul pris en finale contre l'Allemagne, à la 83e minute. L'Italie menait déjà 3-0. Dino pouvait se permettre de réajuster le col de son élégant polo. ff

47—Ajax Amsterdam 2018-19
Retour de flamme

Plus qu'un maillot, une histoire. Celle du renouveau, de ces trois étoiles, de cette bande rouge, de ces jeunes décomplexés, de ce « total voetbal ». Voilà trois ans que Johan Cruyff nous a laissés quand, enfin, l'Ajax reprend vie. Initié à la fin des années 2000, son projet de relance porté sur la formation et le jeu, incarné par Frenkie de Jong, Matthijs de Ligt et Donny van de Beek, porte ses fruits. Voilà ce qui en fait une tunique mythique, entre retour aux origines et plongée dans le modernisme. Ce maillot-là restera celui des exploits, à Madrid ou Turin, face au Real triple champion d'Europe et à la Juve de CR7. L'Ajax est là, et entre les redoublements de passes et les actions léchées se dessine une cause encore plus grande : le respect d'un héritage. Erik ten Hag, successeur de Rinus Michels et Johan Cruyff, guide une génération dorée. Aux fans, alors, d'entonner leurs classiques. « Every little thing gonna be alright ! » Maillot rouge et blanc sur le dos, forcément. ff

48—RFA 1988-91
Auf wiedersehen

Le foot n'y peut rien, cela fait même partie de sa nature. Il se croise, s'entremêle avec le destin des hommes et prend sa part dans les bouquins d'histoire. Alors que la guerre froide prend fin, l'équipe de RFA, menée par Lothar Matthäus et Rudi Völler, organise en 1988 le Championnat d'Europe des nations. La défaite en demi-finales face aux Pays-Bas (1-2) est une immense déception, mais l'histoire a voulu que cette génération soit récompensée de sa patience. Ce n'est donc pas à domicile mais en Italie que la RFA s'en va remporter son dernier trophée majeur (pour l'heure), deux ans plus tard. L'Allemagne de l'Ouest s'offre un titre mondial en battant l'Argentine et, dans un tricot singulier, se dit au revoir avant la réunification du pays. Un maillot hautement symbolique, puisque le dernier en compétition officielle qui, près de trente ans plus tard, vit encore. En 2018, pour la Coupe du monde en Russie, Adidas en a repris le motif pour habiller la Nationalmannschaft, sans connaître la même réussite… ff

49—Brésil 1958
L'éveil de la force

Il y a de l'âme dans ces maillots vintage, polos épais et épurés, bien loin des tissus de laboratoire auquel le monde du football s'est désormais habitué. Le Brésil, en 1958, joue avec l'une des tenues les plus esthétiques qui soient. Et comme le destin semble aimer le beau, au regard de notre classement, tout s'allie en cette année de Coupe du monde. Dans un 4-2-4 moderne, Vicente Feola, le sélectionneur, met en lumière ses talents, Didi, Vava, Garrincha et le prodige Pelé. Le futur roi marque six buts lors du Mondial, dont un triplé face à la France en demi-finales (5-2). La Seleçao s'offre en finale la Suède et rentre dans la légende. De cette équipe, on retiendra le « jogo bonito » et les couleurs, d'un jaune et d'un vert purs et joyeux. Au pays, on fêtera le titre dans l'allégresse, huit années après le Maracanazo, la perte du titre mondial à domicile dans un maillot blanc face à l'Uruguay. Le Brésil règne sur le monde et son talent le plus jeune et le plus éclatant est parti pour en faire de même. ff

50—Lens (vs Arsenal) 1988-99
Shocking !

25 novembre 1998, Wembley. Ligue des champions. Le costaud Arsenal d'Overmars et Anelka reçoit Lens, loin d'être favori, mais le nul (1-1) à domicile, à l'aller, a donné confiance aux champions de France en titre. Tout le monde peut encore se qualifier dans ce groupe F, c'est la 5e journée. Le match est rugueux, tendu. Lens, habillé de sang et d'or, bien entendu, s'accroche. 72e minute, le club artésien ouvre le score sur un tacle de son milieu, Mickaël Debève, plutôt réputé pour son abattage défensif d'ordinaire. Stupéfaction d'un côté, joie immense de l'autre. De courte durée. Malgré l'exploit XXL face aux Gunners et la victoire (1-0), Lens ne sortira pas de son groupe. Qu'importe, au final, tant la saison est magique. Car après le titre de champion de France l'année précédente, la Coupe de la Ligue remportée par les Nordistes ponctue le tout au bout de la saison. Une saison de légende, de Sang et d'Or, comme ce maillot porté un soir d'automne de l'autre côté de la Manche. ff

Rennes
Les coulisses du pouvoir

Piloté à distance par la famille Pinault, troisième fortune de France, le Stade Rennais est un club à part, comme l'a rappelé la surprenante éviction d'Olivier Létang. Immersion dans les arcanes de la gouvernance des Rouge et Noir.

Texte **Thomas Goubin**, à Rennes

Considérations sur le départ inattendu d'Olivier Létang le 7 février dernier. D'abord d'Hubert Guidal, ex-bras droit de François Pinault au sein du groupe PPR (Pinault-Printemps-La Redoute) et longtemps membre du conseil d'administration du Stade Rennais. « Avec les Pinault, il n'y a pas de coup de tête, quand le conseil d'administration décide de se séparer du directeur général, c'est qu'il doit y avoir des raisons. » Ex-manager général et entraîneur de 2002 à 2013, Pierre Dréossi ne dit pas autre chose, au point de presque employer les mêmes mots. « J'étais surpris car Rennes me semblait sur la pente ascendante, mais quand on connaît la famille Pinault, ils n'ont pas fait ça sur un coup de tête, ce sont des gens réfléchis. » Dréossi et Guidal, qui ne se portent pourtant pas une grande estime réciproque, sont au moins d'accord là-dessus : si des décisions de l'actionnaire du Stade Rennais ont pu surprendre dans leur timing – on peut penser, avant son éviction, à l'arrivée d'Olivier Létang à l'automne 2017 alors que Christian Gourcuff était censé porté un projet sur le long terme –, elles sont mûrement réfléchies. L'épicentre des secousses telluriques qui perturbent fréquemment le club breton n'est toutefois pas toujours aisé à localiser. Il peut se situer à Londres, où est installé François-Henri Pinault depuis 2014, à Paris, là où François Pinault continue de recevoir, et parfois à Rennes, où résiste un influent cercle local.

LES COUPS DE FIL DU PÈRE À LA MI-TEMPS

L'an dernier, avant la victoire du Stade Rennais face au PSG en Coupe de France, François Pinault (83 ans) avait confié avoir « passé les commandes » à son fils, François-Henri (57 ans), au moment de l'arrivée d'Olivier Létang. Mais envisager que la troisième fortune française (selon le classement *Forbes*) se contente depuis d'un rôle d'observateur avisé serait une erreur, comme de penser que son fils était cantonné auparavant à un rôle subalterne. « François Pinault ou François-Henri Pinault, c'est pareil, considère d'ailleurs Hubert Guidal. Le père s'est mis en retrait, mais tous les deux sont bien au courant de ce qui se passe au club. » Président du Stade Rennais à deux reprises, de décembre 2006 à mai 2010, puis de 2012 à 2014, Frédéric de Saint-Sernin revient sur son fonctionnement particulier. « Je devais intégrer le groupe PPR auprès de François-Henri Pinault comme directeur commercial et, à ce moment-là, François Pinault m'a contacté car il m'avait vu participer à des débats foot et me connaissait car j'avais été conseiller de Jacques Chirac, dont il était proche. »

« Quand il y avait un problème de comportement, M. Pinault n'était pas tendre. »

Guy Lacombe, entraîneur de Rennes de 2009 à 2011

Nommé président par le père, c'est toutefois au contact du fils, son voisin de bureau à Artemis, la holding familiale, qu'il dirige le club breton, avant tout depuis Paris. De Saint-Sernin forme alors un triumvirat avec Pierre Dréossi, le manager général responsable des questions sportives, et François-Henri Pinault, « un dirigeant qui commençait ses journées en lisant *L'Équipe,* mais qui avait tellement de sociétés à diriger qu'il ne pouvait se concentrer sur le football que du vendredi au lundi ». Loin d'une certaine image de propriétaire distant, François Pinault se tient en réalité au courant au quotidien. « Même s'il était rarement présent physiquement au club, il n'était jamais loin, confie ainsi Pierre Dréossi. Il pouvait même m'appeler à la mi-temps d'un match, mais ce n'était pas de l'interventionnisme, j'interprétais surtout cela comme un besoin de partager sa passion. ». « Il y avait toujours un petit SMS ou un coup de fil, abonde Rolland Courbis, éphémère entraîneur du Stade Rennais de janvier à mai 2016. J'ai d'ailleurs été agréablement surpris car je ne savais pas que M. Pinault était autant passionné de football, et, pour moi, c'était un honneur, une motivation, qu'une personne de son importance se préoccupe de mon travail, même s'il n'était parfois pas content du tout. »

Intérêt.
François Pinault est rarement présent physiquement au siège du club mais suit au plus près le Stade Rennais.

Pierre Minier/L'Équipe

MOUVEMENTS DE BALANCIER

Entraîneur du Stade Rennais de 2009 à 2011, Guy Lacombe échangeait, lui aussi, fréquemment avec l'ancien importateur de bois devenu magnat du luxe. Il avait d'ailleurs été appelé au chevet du Stade Rennais par François Pinault, alors que Pierre Dréossi, qui cumulait fonctions de manager et d'entraîneur, n'était pas en mesure de s'occuper de sa propre succession. Aujourd'hui, l'actuel membre de la DTN reconnaît avoir mis du temps à saisir le fonctionnement du club. « J'étais en contact presque au quotidien avec M.Pinault et, en lui parlant, je pensais m'adresser à toute la famille. Mais un jour, Frédéric de Saint-Sernin m'a dit que le décisionnaire c'était François-Henri, avec qui je n'ai parlé qu'une fois en tête à tête pendant mon passage au club. Pour moi, il y avait une réelle ambiguïté. »

Le pouvoir est, en réalité, bicéphale. « Ils se passent le relais l'un à l'autre, selon la conjoncture, et sans qu'il n'y ait de différends entre eux », nous dit un ex-employé du club. La chute d'Olivier Létang ne serait d'ailleurs pas étrangère à ce mouvement de balancier entre père et fils. « Pour moi, tout indique que François Pinault a repris la main ces derniers mois », glisse Jean-François Creach'cadec, directeur des affaires sportives du Stade Rennais de 2001 à 2014.

Chacun a toutefois son style et ses réseaux. Profondément attaché à sa région d'origine, François Pinault, dont la première société s'était élevée à quelques pas du Roazhon Park, a ainsi pu s'appuyer sur des dirigeants bretons, comme René Ruello, ou même Patrick Le Lay, en 2010. L'ex-actionnaire de Bouygues, maison mère de TF1, avait alors parié sur l'ex-PDG de la première chaîne, un patron à poigne qui pouvait lui ressembler, mais dont le passage à Rennes fut un retentissant échec. François-Henri Pinault a, lui, amorcé le recrutement d'Olivier Létang, alors à la tête de la société d'agents SportInvest, depuis Londres, épicentre du foot business.

Un environnement d'excellence hors-sol pour un François-Henri Pinault moins passionnel que son père, et qui n'a pas forcément non plus les mêmes affinités. En 2009, le PDG du groupe Kering avait ainsi choisi de ne pas reconduire Guy Lacombe, pourtant choix de son père, et c'est un club divisé qui avait enduré l'humiliation de la défaite en finale de Coupe de France, en 2009, face à Guingamp, alors en L2. « Dréossi et de Saint-Sernin avaient des affinités avec François-Henri Pinault que je n'avais pas, se souvient l'entraîneur, et je n'ai jamais vu un club si désuni que Rennes avant une finale, alors que cela faisait trente-huit ans qu'il n'en avait pas jouée. Même au PSG, où il y avait des tensions, c'était l'union sacrée à l'approche de la finale de Coupe de France *(2006),* du balayeur au président, on sentait un élan. »

DES PRÉSIDENTS AUX MISSIONS VARIABLES

Si les Pinault tranchent, ils ne dirigent cependant pas au quotidien. « L'actionnaire nomme un président qui dirige et rend compte », synthétise Hubert Guidal. Avec quelle marge de manœuvre ? « Le président a la confiance de son actionnaire, confirme René Ruello, président de 2000 à 2002 et de 2014 à 2017. Il l'informe, le tient au courant, mais on ne m'a jamais empêché de prendre une décision. »

Les contours de la fonction peuvent toutefois évoluer selon la conjoncture et le profil du dirigeant. Alors que René Ruello ou Olivier Létang étaient en charge à des degrés divers de l'administratif comme du sportif, ce n'était pas le cas de Frédéric de Saint-Sernin ou de son prédécesseur Emmanuel Cueff (2002-2006). Ce dernier, secrétaire général d'Artemis quand il prend en main le Stade Rennais, avait eu comme mission prioritaire de redresser les comptes et l'image d'un club et de son actionnaire égratignée par les fiascos des transferts dispendieux de Severino Lucas et Mario Hector Turdo (2000).

Une œuvre prolongée par Frédéric de Saint-Sernin, alors que Pierre Dréossi était aux commandes du sportif. « On devait bien tenir les comptes du club, mais aussi l'ancrer dans son territoire, car l'identité bretonne est très importante pour M.Pinault », affirme l'actuel président de l'ONG humanitaire ACTED. Chez les supporters, les dents grincent alors sur la prétendue pingrerie de l'actionnaire milliardaire. « Il y avait une sorte de traumatisme lié aux transferts, se rappelle Guy Lacombe. Et quand j'ai demandé un grand attaquant au mercato alors qu'on était troisièmes *(hiver 2008)* et que tout était possible, on ne m'a pas donné satisfaction même si j'avais de bonnes relations avec M. François Pinault. » « En fait, sur le plan sportif, on devait faire du mieux possible, poursuit Frédéric de Saint-Sernin. Dit comme ça, ce n'était pas très excitant, mais c'était la réalité du moment. »

PASSAGE DE TÉMOIN EN UN WEEK-END

Les résultats ont pourtant souvent précipité des changements de personnel, même si cela n'a rien d'une règle, comme vient de le souligner l'éviction d'Olivier Létang, officiellement président délégué mais véritable décideur sur place. Leur dénominateur commun serait plutôt les atteintes à l'image d'un club devenu la vitrine sportive d'une famille qui a gagné une place au sein de la haute noblesse du monde des affaires. « Je me souviens que Robert Louis-Dreyfus, qui n'était pourtant pas un petit entrepreneur, me disait qu'il ne boxait pas dans la même catégorie, qu'il se sentait petit à côté des Pinault », indique Rolland Courbis pour bien souligner le standing de l'actionnaire unique du Stade Rennais. « Le respect de l'institution est très important pour M. Pinault, ajoute Lacombe. Quand il y avait un problème de comportement, il n'était pas tendre. »

Dans son mode de gestion, le Stade Rennais est finalement un club à part en Ligue 1, avec un actionnaire rarement sur place mais profondément attaché à son équipe. Un paradoxe qui explique, en partie, que les dirigeants n'y durent pas beaucoup plus longtemps que les entraîneurs : treize coaches pour neuf présidents depuis 1998. « Pour bien comprendre la capacité à décider de François Pinault, je vais vous raconter comment il a cédé son groupe à son fils, confie de Saint-Sernin. Un vendredi, il a dit : "Je passe la main à François-Henri" ; le week-end, il a nettoyé son bureau, et le lundi, François-Henri a hérité d'absolument toutes les responsabilités. » Avec Rennes, la transmission familiale a toutefois été moins limpide. Peut-être parce le lien affectif de François Pinault à un club qu'il a repris pour faire revivre aux Bretons les émotions qu'il lui a données ne peut être coupé aussi net que le bois qui a fait le début de sa fortune. « Le Stade Rennais c'est le seul endroit où les Pinault n'appliquent pas la politique qui a fait leur fortune, regrette même Jean-François Créach'Cadec. Ils ne cherchent pas les meilleurs à chaque poste alors qu'ils ont dans leur galaxie des gens capables de faire grandir le club. »

DES DÉCISIONS PARFOIS BRUTALES

Avant l'éviction de Létang, d'autres décisions ont été escortées d'incompréhension. Pierre Dréossi se souvient ainsi de sa surprise quand

« Le Stade Rennais, c'est le seul endroit où les Pinault n'appliquent pas la politique qui a fait leur fortune. »

Jean-François Créach'cadec, directeur des affaires sportives de 2001 à 2014

« Avec les Pinault, on est souvent mis devant le fait accompli. »

Pierre Dréossi, manager général et entraîneur de 2002 à 2013

Usages.
9 mai 2009-27 avril 2019, quasiment dix ans séparent ces images et rien n'a changé. François (à gauche ci-dessus) et François-Henri (à droite) continuent à user les présidents. Le dernier en date ? Olivier Létang (au centre), pourtant vainqueur de la Coupe de France.

Stéphane Mantey/L'Équipe

le président Emmanuel Cueff, avec qui il collaborait depuis quatre ans, avait été écarté en décembre 2006, deux jours après une victoire exaltante dans un derby face au FC Nantes. Une décision dont les motifs n'ont jamais été éclaircis. « Avec les Pinault, on est souvent mis devant le fait accompli », note l'ex-manager du LOSC. En 2013, Dréossi sera d'ailleurs pris de court par son propre renvoi, alors qu'il dirigeait la politique sportive du club depuis douze ans. Il payait là la nouvelle désillusion d'une défaite en finale, cette fois en Coupe de la Ligue, face à Saint-Étienne, qu'une treizième place en Ligue 1 n'avait rien fait pour atténuer.
Aujourd'hui, l'ex-manager général dédramatise et parle de « fin de cycle », mais c'est apparemment confiant qu'il s'était rendu à l'entretien de fin de saison dans les bureaux d'Artemis, comme se rappelle Pierrick Hiard, alors membre du staff. Là encore, ce scénario pourrait rappeler les circonstances du départ d'Olivier Létang. Croyant sa position confortée, Dréossi s'en était même pris explicitement à « Hubert Guidal et ses copains, qui alimentent ces rumeurs *(de départ)* », dans une interview à *France Football* publiée le jour de sa mise à l'écart, le 11 juin 2013. L'ex-manager général désignait là les cercles d'influence rennais que Frédéric Antonetti, entraîneur de 2009 à 2013, avait qualifiés de « forces obscures ».

DES FORCES OBSCURES À L'ŒUVRE ?

Directeur général du club de 1999 à 2002, Guidal est une personnalité qui divise. Resté membre du conseil d'administration jusqu'en 2012, avant d'y revenir de 2014 à 2017, il a l'oreille de François Pinault pour lequel il avait commencé à travailler en 1969. « Son influence existe et je n'ai pas l'impression qu'elle soit bénéfique », estime Dréossi. « Je n'étais pas là pour plaire, mais pour défendre l'actionnaire, rétorque l'intéressé. Je remontais la vérité, et si quelque chose se passait mal et qu'on me demandait mon avis, je le donnais. »
Pour ses détracteurs, le nom de Guidal est souvent associé à celui de René Ruello, qui était redevenu président du club en 2014, et dont le nom a été cité, comme celui de son fils, Pierre Ruello, pour prendre la succession d'Olivier Létang. « Hubert Guidal, c'est un inconditionnel de la famille Pinault, un homme plein de bon sens, répond Ruello. Mais les "forces obscures", c'est une expression qui me fait rire, car pour exercer une influence, encore faudrait-il avoir du pouvoir. » En off, deux ex-dirigeants du club soutiennent pourtant que les « forces obscures sont plus actives que jamais », alors que la famille Pinault a nommé, le 18 mars, Nicolas Holveck (48 ans), ancien DG adjoint de l'AS Monaco, président exécutif. À 74 ans, Hubert Guidal dit suivre tout cela de loin. « Je ne m'occupe plus de football », lâche-t-il. Mais l'ex-PDG de Pinault Bois et Matériaux n'en a pas moins un avis sur ce qui a pu creuser la tombe de quelques dirigeants rennais, Létang y compris. « Le problème à Rennes, c'est que les présidents finissent souvent par se prendre pour l'actionnaire, et c'est pour ça que ça se termine mal. » **T. G.**

Reine-Adélaïde

« Le ballon, je lui fais presque des bisous ! »

Blessé le 15 décembre, le Lyonnais savoure dans son coin les avancées de sa rééducation.

Texte **Jean-Marie Lanoë**

« Jeff, comment allez-vous ?

J'ai repris avec le ballon le 23 mars ; un kiné du club était avec moi, ça faisait trois semaines que j'avais repris les courses.

Vous souvenez-vous exactement des circonstances de votre blessure lors de ce match face à Rennes (0-1, le 15 décembre 2019) ?

Ç'a lâché tout seul. Je me souviens que je faisais une passe, en l'exécutant, j'ai ressenti une douleur. J'ai tout de suite pensé que c'était grave* parce qu'on connaît bien son corps et surtout, je ne pouvais plus continuer. J'ai pensé que c'était sérieux, oui, mais pas autant que ce qui a été constaté ensuite. La douleur s'est intensifiée très progressivement. Petit à petit, j'avais de plus en plus de mal à marcher, et puis c'est monté d'un coup… Il me fallait des béquilles… je ne pouvais plus marcher.

Vous avez su alors que Memphis Depay s'était fait la même blessure, côté gauche ?

Oui puisqu'on est partis ensemble à la mi-temps passer une IRM. Je ne sais pas s'il a exactement ressenti ce que j'ai ressenti mais par contre, après l'opération – il n'a pas été opéré au même endroit que moi**, le lendemain – on a eu la même douleur : c'est le sang qui redescend et ça fait très mal. On se retenait d'aller pisser tellement ça faisait mal.

Vous veniez d'être élu joueur du mois de novembre par l'UNFP…

Je faisais de bons matches, je montais en puissance, je marquais et faisais marquer. J'étais content de mon football, j'arrivais à reproduire ce que je faisais de bon à Angers. C'est arrivé au mauvais moment mais je n'ai pas peur pour la suite.

Quel a été votre protocole de rééducation?

Après l'opération, on a tout de suite travaillé sur mon genou. C'était compliqué car c'était tout frais mais c'est le meilleur moyen de retrouver rapidement la marche. On fait des exercices de contractions sur le quadriceps pour ne pas perdre la musculation et d'autres exercices. Puis j'ai passé trois semaines à Clairefontaine pour bosser avec un des kinés de l'équipe de France Espoirs, Julien *(Chaillet)*. Trois semaines axées principalement sur le renforcement. Je suis retourné ensuite sur Lyon puis j'ai refait un aller-retour à Clairefontaine pour le suivi.

Mentalement, ce fut dur ?

Après l'opération, on a mal toutes les cinq minutes. On a du mal à faire des nuits complètes et on te dit de bosser l'après-midi ! Mais je suis très content d'avoir pu le faire et que tout ça soit derrière moi.

Vous êtes-vous revus, avec Memphis, après vos opérations respectives ?

Pas en rééducation puisque lui a été opéré ailleurs. On s'est croisés deux fois seulement au centre d'entraînement *(avant le confinement)* mais on a discuté de tout ça. Par contre, je l'ai souvent au téléphone. Déjà, à la base, on s'entendait très bien sur le terrain, on combinait beaucoup. Ce qu'il nous est arrivé nous a encore davantage rapprochés. On se parle plus souvent, chacun essaie de voir où en est l'autre même si nos protocoles sont différents. C'est un mec très sympa, très courtois, qui rigole avec tout le monde, très différent de l'image que les gens ont de lui.

Vous avez pu assister au match de l'OL contre la Juventus en huitièmes de finale de Ligue des champions (1-0, le 26 février) ?

Non mais je l'ai vu de chez moi. C'était un super match et le plus abouti de l'OL depuis le début de saison par rapport à l'enjeu, par rapport à l'intensité que les joueurs y ont mis et vu les difficultés qu'on a posées à la Juve.

Qu'avez-vous pensé du petit nouveau, le Brésilien Guimaraes ?

C'est un très bon joueur qui a apporté un vent de fraîcheur à l'équipe. Un joueur qui manquait dans le groupe. Sa disponibilité, sa technique, son impact physique, aussi, car il récupère

« Je n'ai pas peur pour la suite. »

Retour.
Le milieu offensif de l'OL était censé retrouver les terrains vers la mi-juin, après six mois d'arrêt.

Alain Mounic/L'Équipe

beaucoup de ballons, démontrent toute sa valeur. Je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu jouer. Sur ce premier match, j'ai tout de suite vu que c'était un joueur de ballon.

Avez-vous gardé le contact avec des joueurs d'Angers ?

Un de mes meilleurs amis là-bas, c'est Angelo Fulgini. Je l'ai tous les jours au téléphone. J'y ai tissé et gardé beaucoup de liens car j'ai passé des moments merveilleux. J'ai des nouvelles de toute l'équipe à commencer par le capitaine Ismaël Traoré mais aussi le coach *(Stéphane Moulin)*. C'est quelqu'un d'adorable !

Qu'avez-vous ressenti au moment de retoucher le ballon ?

Aujourd'hui, le ballon, je lui fais presque des bisous tellement je suis content ! Le retrouver, rechausser les crampons, toucher le ballon, ce n'est que du bonheur. Je refais mes gammes et c'est bon !

La crise du coronavirus a-t-elle changé quelque chose dans votre préparation ?

Non. Je suis confiné depuis le jour où ç'a été instauré. Je suis seul chez moi et je bosse de mon côté avec le doc Jean-Marc *(Laborderie)* et un des kinés, Jérémy *(Jacquemot)*, qui m'indiquent les exercices à réaliser. Des exercices de musculation, de la course sur un tapis en indoor, du cardio, du vélo…

« Ce qu'il nous est arrivé *(avec Depay)* nous a encore davantage rapprochés. »

Concernant votre absence des terrains, on avait évoqué six mois. C'est toujours d'actualité ?

Je ne sais pas si je vais reprendre à six mois pile ou après. En tous cas, je me sens très bien et dans ma rééducation, je suis en avance.

Dans un sens, cette épidémie mondiale vous "rend service" ?

On ne peut pas dire que c'est une chance tellement j'éprouve de la tristesse devant tout ce qu'il se passe. C'est même dramatique. Mais c'est vrai que cette situation me laisse du coup des délais plus importants. C'est mieux pour revenir au niveau.

On vous a vu sur les réseaux sociaux avec un maillot 8 des Chicago Bulls. C'est votre équipe de basket préférée ?

Nooon ! J'ai mis ce maillot parce que je le trouvais beau, mais je suis pour les Lakers. LeBron James ! Où il ira, j'irai ! »

** Rupture du ligament antérieur droit pour Reine-Adelaïde, gauche pour Depay.*
*** Jeff Reine-Adélaïde a été opéré par le professeur Sonnery-Cottet au centre hospitalier Santy, à Lyon ; Memphis Depay par le professeur Mariani, à la clinique Villa Stuart, à Rome.*

Entretien.
Afin de maintenir leurs joueuses dans une bonne forme physique, Olivier Echouafni et le staff du PSG ont élaboré un programme individualisé pour chacune d'entre elles.

Débrouille.
Le système D est de mise pour l'attaquante danoise Signe Bruun, qui utilise des pneus en guise de poids pour sa barre de musculation.

Féminines

Leçons de confinement chez les Parisiennes

Forcément à l'arrêt elles aussi, les filles du PSG, qui représentent douze nationalités, s'organisent chacune à sa manière.

Texte **Frank Simon**

S'adapter. Encore et toujours. « Comme tout le monde en vérité, on s'adapte, mais c'est aussi cela notre métier, raconte Olivier Echouafni, l'entraîneur du PSG féminin. La situation, exceptionnelle, l'exigeait. Nous aussi sommes passés au télétravail. » Comme un peu partout dans les clubs professionnels, des décisions ont vite été prises pour se réorganiser en période de confinement. Et pour ne pas insulter l'avenir, au cas où la reprise interviendrait au cœur de ce printemps d'inquiétudes. Au PSG, tout a commencé dès le retour de la trêve internationale, le vendredi 13 mars. « J'avais dix-huit joueuses engagées dans leurs sélections respectives. La dernière rentrée est notre capitaine, Irene Paredes, qui disputait la SheBelieves Cup aux États-Unis avec l'Espagne. On l'a récupérée à 7 heures du matin ce jour-là. » La veille, le monde du football français apprenait la mise en sommeil des compétitions décidée par la Fédération, une mesure appuyée ensuite par la Ligue nationale. Après la fermeture du centre d'entraînement de Bougival, Echouafni, en concertation avec son staff technique et médical, a donc bâti une nouvelle organisation. « Le premier objectif, c'est de maintenir les filles dans une forme correcte jusqu'à la reprise hypothétique des entraînements. On a donc proposé des programmes individuels à nos 23 joueuses. »

IRENE PAREDES : « JE COURS AUTOUR DE L'APPART' »

Avant même de lancer cette opération, le club interroge aussi les étrangères d'un effectif qui compte douze nationalités. Partir ou rester ? Le PSG recommande de demeurer sur place, plutôt que de risquer de voir certaines bloquées chez elles le jour où l'état d'urgence sanitaire sera levé en France. Deux joueuses non-européennes ont choisi de rentrer : l'Américaine Alana Cook et la Canadienne Jordyn Huitema. Le lundi 16 mars, quand le confinement a été officiellement notifié par les autorités, le club a validé sa nouvelle organisation. « En fait, on a d'abord envoyé à

Alexis Réau/L'Équipe - instagram@signebruun20

Rigueur.
Dans son jardin, la défenseuse polonaise Paulina Dudek enchaîne les gammes avec et sans ballon.

Motivation.
La capitaine espagnole Irene Paredes, qui est revenue se confiner en France, « travaille la force » et maintient le contact avec ses coéquipières.

chacune un questionnaire précis sur leurs conditions de confinement, le lieu et l'espace, ainsi que le matériel dont elles disposaient éventuellement, détaille Echouafni. On leur a donné 48 heures de réflexion. On a établi plusieurs groupes de travail en fonction des conditions. Et on transmet un programme tous les deux jours, pour éviter la lassitude et leur donner de la motivation. Certaines sont seules, d'autres en famille. Du côté de l'encadrement, on programme plusieurs réunions par visio-conférence chaque semaine pour établir un point précis. »

Irene Paredes, la capitaine espagnole, a choisi de rester en France durant cette période critique et témoigne d'un quotidien entre confinement et séances d'entraînement. « Tout le monde n'a pas les mêmes possibilités selon qu'on habite une maison ou un appartement, alors on s'adapte ! Moi, comme je n'ai pas de vélo, je cours autour de l'appart'. De toute façon, la forêt de Saint-Germain-en-Laye est fermée. Je fais aussi du poids pour travailler la force. Et puis j'ai un chien que je promène. On garde le moral, tout le monde va bien pour l'instant. Ce n'est pas l'idéal, mais on fait avec… J'essaie aussi d'être au contact de chacune. On est toutes très motivées, on échange énormément entre nous. Ça nous manque de nous voir pour rigoler. Mais on reste positives ! »

NADIA NADIM COUPE DU BOIS POUR GARDER LA FORME

L'autre aspect non négligé par Echouafni et le club, c'est bien sûr d'apporter un soutien et un accompagnement sur le plan moral. « On essaie d'être très proches des étrangères en particulier, on leur montre qu'on ne les lâche pas. On appelle très régulièrement les filles, on prend des informations par rapport aux familles respectives, sur la santé des proches… » Echouafni évoque ainsi le cas de la Danoise Nadia Nadim, rentrée au pays où les conditions de confinement seraient plus souples qu'en France. « Elle nous a dit qu'elle allait en forêt, qu'elle coupe du bois. Ce serait un peu moins contraignant, semble-t-il, dans le nord de l'Europe. » L'entraîneur parisien, qui vit confiné chez lui, a réussi à rentrer du côté de Toulouse à la dernière minute. Il n'a pas eu à se forcer pour entretenir le lien avec ses joueuses. « Ça me manque évidemment de ne plus être avec mon groupe. Alors, ça nous fait du bien de causer, de rigoler un peu entre nous. Surtout dans ces moments-là. On essaie aussi de faire passer des petits messages à nos joueuses, qui sont de grandes compétitrices. "Soyez très fortes !" "Vous savez à quel point le mental est important." "Assistez vos familles !" »

DÉJÀ PRÉPARER LE PROCHAIN MERCATO

Comme un peu partout ailleurs, l'effectif dispose de groupes WhatsApp, dont un pour les joueuses, l'autre avec les encadreurs techniques et médicaux. « L'une de leurs interrogations majeures, c'est "quand est-ce qu'on va repartir ?" On a bien compris qu'il faudra encore patienter quelques semaines. Et donc, se tenir prêtes le moment venu. J'ai bon espoir qu'on termine le Championnat puisqu'il restait six journées. Au moment où tout s'est arrêté, on devait recevoir l'OL *(leader avec trois points d'avance sur le PSG)*. Ensuite, il y avait une demi-finale de Coupe de France contre Bordeaux. Et le 25 mars, on devait affronter Arsenal en quarts de finale aller de la Ligue des championnes. On était vraiment dans la continuité de la saison dernière… » Quand il ne s'active pas pour ses joueuses, Olivier Echouafni s'occupe l'esprit autant que le corps. « On fait du sport, on sort le chien. En fait, on redécouvre des choses qu'on n'avait plus trop le temps de faire. Je regarde aussi pas mal de matches de nos adversaires, pour nous situer et donc nous évaluer par rapport à l'adversité. Mais aussi pour préparer le prochain mercato. L'idée, c'est de gagner du temps, de déceler les manques de l'effectif et apporter une plus-value ».

« On est toutes très motivées, on échange énormément entre nous. »

Irene Paredes,
capitaine du PSG

ECHOUAFNI : « MARS AURAIT DÛ ÊTRE UN MOIS MAGIQUE… »

Même si aujourd'hui, aucun indice ne permet encore de se projeter sur le jour où la vie reprendra véritablement son cours normal, Echouafni essaie de faire abstraction de cette cassure dans la progression de son équipe pour se focaliser sur l'avenir. Mais ce n'est pas simple. « Mars aurait dû être un mois magique… Le contexte sportif était vraiment attrayant, c'était la conséquence d'un immense travail accompli au cours des huit derniers mois. Mais, au regard de ce que l'on vit aujourd'hui, le football n'est rien ! On joue nos vies, on avance presque au jour le jour, à travers les directives du gouvernement. Bref, le monde a dû vite s'adapter… »

instagram@dudi4_ - instagram@mariekatoto

Les **cadors** d'avant... la coupure

En attendant le retour des compétitions, *FF* dresse les bilans intermédiaires – au niveau français et européen – de tous ceux qui se sont distingués dans les surfaces de vérité.

Texte **DaveAppadoo** | **Statistiques Opta**

Meilleurs buteurs
Immobile, l'eurobuteur

Serait-on définitivement entré dans un changement d'ère ? Depuis douze ans en effet, Cristiano Ronaldo et Leo Messi se livraient une lutte sans merci au classement des buteurs européens, ne concédant que des miettes au reste de la concurrence, et encore seulement détentrice d'un passeport uruguayen : Forlan, Soulier d'Or 2009, et Luis Suarez en 2016 (ce dernier en ayant aussi partagé un avec CR7 en 2014). Mais voilà, cette fois, l'Argentin (six fois lauréat) et le Portugais (quatre fois) sont loin, très loin du compte. En l'occurrence d'un certain Ciro Immobile, auteur d'un exercice italien bluffant avec 27 pions en... 27 matches. Seul Lewandowski parvient à garder le buteur laziale en ligne de mire et la puissance de feu du Bayern peut lui permettre de refaire son retard. Mais, à trente ans, le double capocannoniere de Serie A en 2014 et 2018 semble marcher sur l'eau, lui qui domine aussi le classement combiné buts et passes décisives puisque avec ses 7 offrandes, l'international italien atteint le nombre de 34 où il devance un certain... Lionel Messi (19 buts plus 12 assistances). Histoire de rappeler que les monstres sacrés n'ont peut-être pas dit leur dernier mot.

Les 10 meilleurs buteurs dans les cinq grands Championnats européens en 2019-20

	Joueur	Buts
1.	Ciro Immobile (Lazio Rome)	27
2.	Robert Lewandowski (Bayern Munich)	25
3.	Timo Werner (RB Leipzig)	21
-.	Cristiano Ronaldo (Juventus Turin)	21
5.	Lionel Messi (FC Barcelone)	19
-.	Jamie Vardy (Leicester)	19
7.	Wissam Ben Yedder (Monaco)	18
-.	Kylian Mbappé (Paris-SG)	18
9.	Pierre-Emerick Aubameyang (Arsenal)	17
-.	Romelu Lukaku (Inter Milan)	17

Régularité. Ciro Immobile a marqué 27 buts pour la Lazio en 27 matches

Alain Mounic/L'Équipe

Meilleurs passeurs
Müller, l'altruiste

Thomas Müller est une anomalie. Non pas en raison de son style disgracieux ni de ce retour au premier plan après plus de quatre ans d'éclipse. Mais parce que le Bavarois mène le classement des passeurs européens dans une position anachronique, attaquant de soutien placé dans l'axe. Si pendant longtemps les maîtres passeurs étaient des joueurs axiaux, numéro 10 classiques à la Platini, relayeurs au cœur du jeu à la Xavi ou meneur reculé façon Pirlo, désormais le circuit de distribution passe par le périphérique : sur les onze meilleurs passeurs européens, seuls deux sont exclusivement des joueurs axiaux (Müller donc et Luis Alberto), et deux autres naviguent entre un côté et l'axe (Messi et Papu Gomez). Pour le reste, sans être non plus des ailiers à l'ancienne époque Guy Roux, les passeurs décisifs les plus efficaces d'Europe font parler leur talent sur les flancs, poussant même cette évolution jusqu'à faire de la place à deux latéraux, Alexander-Arnold et Hakimi. Deux joueurs incarnant le football de demain et qui klaxonnent derrière celui qui ressemble peut-être le plus au football d'hier.

Les 10 meilleurs passeurs dans les cinq grands Championnats européens en 2019-20

	Joueur	Passes décisives
1.	Thomas Müller (Bayern Munich)	16
-.	Kevin De Bruyne (Manchester City)	16
3.	Jadon Sancho (Bor. Dortmund)	15
4.	Angel Di Maria (Paris-SG)	14
5.	Lionel Messi (FC Barcelone)	12
-.	Luis Alberto (Lazio Rome)	12
-.	Trent Alexander-Arnold (Liverpool)	12
-.	Christopher Nkunku (RB Leipzig)	12
9.	Papu Gomez (Atalanta Bergame)	10
-.	Achraf Hakimi (Bor. Dortmund)	10
-.	Thorgan Hazard (Bor. Dortmund)	10

Ratio buts/minutes jouées
Haaland, un but à l'heure

Certains (beaucoup ?) ne connaissent peut-être pas Vinnie Johnson. Mais ce basketteur américain des 80's était surnommé « Microwave », « le four à micro-ondes », pour cette capacité à être chaud en très peu de temps. Et, à bien y regarder, Erling Braut Haaland ressemble bien au « Microwave » du football actuel. Non content de défrayer la chronique par ses temps de passages ultra-précoces, d'avoir failli faire passer le PSG par-dessus bord, le blondinet frappe aussi par cette statistique assez effarante : 9 buts en 511 minutes de jeu seulement. Autrement dit, EBH trouve la faille toutes les 57 minutes en moyenne. Et ne surtout pas croire à la chance du débutant puisqu'à Salzbourg, le bougre était déjà chaud bouillant (31 pions en 25 matches). Bien évidemment, ce rythme va obligatoirement chuter avec le temps. Mais quelle entrée dans le grand monde pour le grand Norvégien de même pas 20 ans...

Révélation. À 19 ans, le Norvégien du Borussia Dortmund Erling Haaland aligne déjà des statistiques effarantes.

Les 10 meilleurs ratios buts/minutes jouées dans les cinq grands Championnats européens en 2019-20

	Joueur	Buts*	Minutes jouées	Un but toutes les X minutes
1.	Erling Haaland (Borussia Dortmund)	9	511	57
2.	Luis Muriel (Atalanta Bergame)	13	913	70
3.	Ciro Immobile (Lazio Rome)	27	2 186	81
4.	Robert Lewandowski (Bayern Munich)	25	2 042	82
5.	Kylian Mbappé (Paris-SG)	18	1 514	84
6.	Sergio Agüero (Manchester City)	16	1 401	88
7.	Cristiano Ronaldo (Juventus Turin)	21	1 945	93
8.	Duvan Zapata (Atalanta Bergame)	11	1 063	97
9.	Timo Werner (RB Leipzig)	21	2 050	98
10.	Lionel Messi (FC Barcelone)	19	1 890	99

** Joueur ayant inscrit au moins cinq buts.*

Alex Martin/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe

Ratio buts/ballons touchés

Les renards ressortent du bois

Franchement, on pensait cette espèce en voie de disparition. Pourtant, les renards de surface sont toujours là. Et bien là ! L'affaire n'était pas gagnée car, dans la foulée des exploits de Cristiano Ronaldo et Messi, le royaume des goleadors semblait devoir n'appartenir qu'aux buteurs joueurs. Comprenez : ceux qui ne squattent pas les avant-postes en attendant une occase. Pourtant, la révélation de la saison, Haaland, est précisément le joueur qui a le moins besoin de toucher le cuir pour le tanner : 1 but tous les 24 ballons joués. L'affaire est d'autant plus significative que le reste du classement buts/ballons touchés est à l'avenant : Icardi, auteur d'une première saison très efficace à Paris, Vardy et Agüero respectivement premier et troisième buteurs de Premier League, juste devant Immobile, puis Lewandowski qui mènent le bal en Italie et en Allemagne. En clair, les chasseurs de buts qui trouvent la cible avec un minimum de munitions ont encore quelques beaux jours devant eux.

Les 10 meilleurs ratios buts/ballons touchés dans les cinq grands Championnats européens en 2019-20

Joueur	Buts*	Ballons touchés	Un but tous les X ballons
1. Erling Haaland (Borussia Dortmund)	9	216	24
2. Mauro Icardi (Paris-SG)	12	291	24,3
3. Jamie Vardy (Leicester)	19	291	29
4. Sergio Agüero (Manchester City)	16	579	36,2
5. Ciro Immobile (Lazio Rome)	27	983	36,4
6. Robert Lewandowski (Bayern Munich)	25	998	39,9
7. Luis Muriel (Atalanta Bergame)	13	571	43,9
8. Duvan Zapata (Atalanta Bergame)	11	515	46,8
9. Angel Rodriguez (Getafe)	10	473	47,3
10. Loïc Rémy (Lille)	7	334	47,7

** Joueur ayant inscrit au moins cinq buts.*

Meilleurs buteurs français

Mbappé-Ben Yedder au coude à coude

Pugnacité. Le Monégasque Wissam Ben Yedder reste à la hauteur de la star du PSG. Mais s'il a marqué autant de buts que Mbappé, il a joué six matches de plus.

À la lecture du classement des buteurs français, la réaction est quasi unanime : personne n'est surpris de voir Kylian Mbappé tout en haut. À tout juste 21 ans, cela dit tout de la précocité hors du commun du garçon et de ce sentiment que ce domaine est déjà sa chasse gardée et ce, pour un bon moment. Et celui qui avait déjà facturé 33 buts en 29 apparitions, compte déjà 18 pions en 20 matches, soit un ratio assez hallucinant de 0,9 but par match. Qui dit mieux chez ses compatriotes ? Personne. Pas même l'épatant Wissam Ben Yedder qui lui aussi totalise 18 buts mais en ayant joué six parties de plus en Ligue 1. Il n'empêche, le Monégasque relève clairement le défi Mbappé, tout comme au classement combiné buts plus passes décisives où là encore le Parisien (impliqué dans 23 réalisations) devance WBY d'une courte tête. Reste que le talent hors du commun du champion du monde et la marge parisienne dans ses rencontres de L1 donne un avantage inestimable à l'Étoile d'Or *France Football* en titre pour la suite de la saison.

Top 10 des meilleurs buteurs français dans les cinq grands Championnats européens en 2019-20

Joueur	Buts
1. Wissam Ben Yedder (Monaco)	18
-. Kylian Mbappé (Paris-SG)	18
3. Moussa Dembélé (Lyon)	16
4. Karim Benzema (Real Madrid)	14
5. Anthony Martial (Manchester United)	11
6. Serhou Guirassy (Amiens)	9
-. Dimitri Payet (Marseille)	9
8. Antoine Griezmann (FC Barcelone)	8
-. Neal Maupay (Brighton)	8
-. Alassane Plea (Borussia M'gladbach)	8
-. Adrien Hunou (Rennes)	8
-. Ludovic Ajorque (Strasbourg)	8
-. Adrien Thomasson (Strasbourg)	8

Alain Mounic/L'Équipe

Habileté. Parti du PSG, Christopher Nkunku a trouvé sa place à Leipzig.

Meilleur passeur français
L'amitié franco-allemande

C'est la dure loi du PSG. Parfois, de jeunes pousses locales doivent accepter d'aller chercher leur bonheur loin du club champion de France où l'horizon est quasiment toujours bouché, surtout en attaque. C'était l'écueil de Christopher Nkunku dans la capitale et c'est tout son mérite d'avoir su s'imposer au RB Leipzig, une formation ultraperformante candidate au titre en Allemagne, et surtout hyper joueuse, peut-être l'équipe la plus sexy de la saison. Idéale en tout cas pour un Nkunku qui délivre caviar sur caviar, de son flanc droit préféré où son habileté dans le jeu en transition fait des ravages, surtout dans un contexte idoine. Car la Bundesliga, Championnat très ouvert où la qualité technique le dispute à l'audace, est très propice à ce style de joueurs tout en vitesse et il ne faut pas s'étonner de voir derrière le Francilien, Marcus Thuram et Alassane Pléa qui, eux, régalent les copains à Mönchengladbach.

Top 10 des meilleurs passeurs français dans les cinq grands Championnats européens en 2019-20

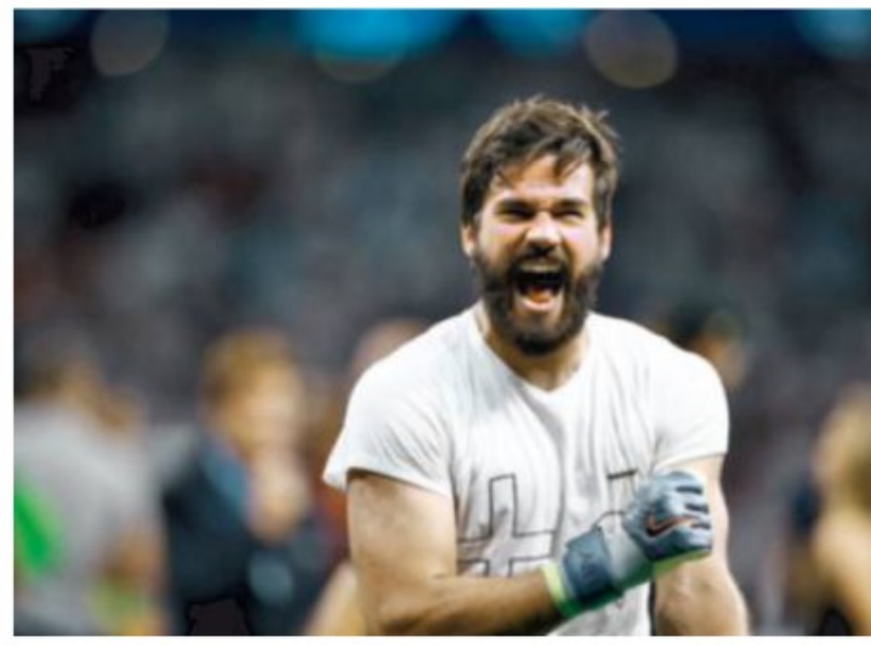
	Joueur	Passes décisives
1.	Christopher Nkunku (RB Leipzig)	12
2.	Marcus Thuram (Bor. M'gladbach)	8
3.	Yoann Court (Brest)	7
-.	Alassane Plea (Bor. M'gladbach)	7
5.	Jonathan Ikoné (Lille)	6
-.	Pierre Lees-Melou (Nice)	6
-.	Karim Benzema (Real Madrid)	6
8.	Gaëtan Charbonnier (Brest)	5
-.	Lucas Digne (Everton)	5
-.	Gaëtan Laborde (Montpellier)	5
-.	Kylian Mbappé (Paris-SG)	5
-.	Ludovic Ajorque (Strasbourg)	5
-.	Romain Del Castillo (Rennes)	5

Pourcentage de tirs arrêtés
Alisson, il est béton

Il est peut-être celui qui a le plus transformé le visage de Liverpool. Depuis qu'Alisson Becker a débarqué à l'été 2018 sur les bords de la Mersey, les Reds n'ont plus jamais été les mêmes, eux qui jusque-là étaient soumis aux fantaisies de Loris Karius ou de Simon Mignolet. Charismatique,

Top 10 des gardiens ayant le meilleur pourcentage d'arrêts dans les cinq grands Championnats européens

	Gardien	% de tirs arrêtés
1.	Alisson (Liverpool)	80,4
2.	Wojciech Szczesny (Juventus)	79,8
3.	Predrag Rajkovic (Reims)	79,1
4.	Hugo Lloris (Tottenham)	78,1
5.	Thomas Strakosha (Lazio Rome)	77,9
6.	Geronimo Rulli (Montpellier)	77,5
7.	Luigi Sepe (Parme)	77,3
8.	Édouard Mendy (Rennes)	76,3
9.	Alexandre Oukidja (Metz)	76,0
10.	Marco Silvestri (Hellas Vérone)	75,7



monstre de sûreté sur sa ligne, le gardien titulaire de la Seleçao est sans surprise celui en Europe qui affiche le plus haut pourcentage d'arrêts, le seul au-dessus des 80 %. Lui avec qui Liverpool a conquis sa sixième Ligue des champions l'an dernier. Avec qui le club s'apprête à conquérir son premier Championnat depuis trente ans. Et sans qui il a lâché sa couronne européenne, laissant son remplaçant Adrian multiplier les bourdes létales face à l'Atletico Madrid. Essentiel, on vous dit.

Incontestable. Keylor Navas est un atout décisif dans la quête européenne du PSG.

Clean sheets
Le PSG a enfin un gardien

Compte tenu de la différence de niveau entre le PSG et le reste de la Ligue 1, il y a une certaine logique à voir Keylor Navas collectionner le plus de matches sans encaisser de but en Europe, devant d'authentiques monstres du poste (Oblak, Neuer et Courtois). Ce serait oublier que Paris est aussi la meilleure défense de C1 (4 pions seulement encaissés, lors de deux matches, contre le Real [2-2] et Dortmund [1-2]). Et surtout que Navas a clairement changé la donne sur ce poste longtemps symbole des errements parisiens. Car le Costaricain, installé de façon officielle comme numéro 1 (donc pas soumis aux incertitudes qui ont pu polluer Trapp, Areola et Buffon), prouve depuis le début de saison pourquoi il est un triple champion d'Europe, sûr, serein et efficace. Ça change beaucoup de choses. Et ça peut enfin changer le destin du PSG. **D. A.**

Top 10 des gardiens au nombre des clean sheets, toutes compétitions confondues

	Joueur	Clean sheets
1.	Keylor Navas (Paris-SG, Costa Rica)	17
2.	Jan Oblak (Atletico Madrid, Slovénie)	16
3.	Manuel Neuer (Bayern, Allemagne)	15
-.	Thibaut Courtois(Real Madrid, Belgique)	15
5.	David Soria (Getafe, Espagne)	14
-.	Predrag Rajkovic (Reims, Serbie),	14
7.	Mike Maignan (Lille, France)	13
-.	Rui Patricio (Wolverhampton, Portugal)	13
9.	Unia Simon (Athletic Bilbao, Espagne)	12
-.	Alisson (Liverpool, Brésil)	12
-.	Anthony Lopes (Lyon, Portugal)	12
-.	Édouard Mendy (Rennes, Sénégal)	12
-.	Adrien Thomasson (Strasbourg)	8

Stéphane Mantey/L'Équipe - Benjamin Cremel/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

Vues d'Europe

Nous avons demandé à nos correspondants en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie de raconter « leur » pays à l'arrêt. Quatre cartes postales pour mieux comprendre les affres de la crise sanitaire.

Allemagne

L'Oktoberfest en… mars

Par **Alexis Menuge**

Discipliné, ponctuel et rigoureux. Pour info, ces stéréotypes allemands sont faux, ou alors, ils font partie du passé et pas seulement depuis hier. Si Markus Söder, le ministre-président de la Bavière, a annoncé le confinement le 20 mars, j'ai constaté avec une certaine amertume le manque flagrant de discipline des Munichois. Alors que je me promenais dans le jardin anglais (les balades sont encore autorisées), j'y ai vu des centaines de personnes se ruer sur les jardins de bière et les nombreux parcs comme si de rien n'était, en train de profiter allègrement du printemps précoce en enchaînant les chopes d'un litre. Beaucoup (trop) d'entre eux considèrent, semble-t-il, ce confinement comme des vacances. Un air d'Oktoberfest en… mars plane sur la capitale de la Bavière. Sans parler de ces adolescents qui se sont réunis en nombre avec cigarettes et bouteilles de vodka dans les parcs ou les forêts pour célébrer les « corona party », et ce il y a encore quelques jours. Ce n'est donc pas si surprenant que la Bavière soit la région la plus touchée du pays…

Et que dire de l'affiche de la 2. Bundesliga entre le VfB Stuttgart et l'Arminia Bielefeld (1-1), qui s'est disputée le 9 mars devant 55 000 spectateurs après que le Land de Bade-Wurtemberg s'est justifié en maintenant le coup d'envoi au prétexte que les fans des visiteurs étaient déjà en route pour la Mercedes-Benz Arena et qu'il n'était pas opportun de les renvoyer chez eux… Un sentiment de honte s'est alors emparé de moi, jusqu'à me demander si j'avais effectué le bon choix en quittant Paris pour venir vivre dans le sud de l'Allemagne le 11 juillet 1998.

Les joueurs du Bayern ont accepté une baisse de salaire de 20 %.

HEUREUSEMENT, IL Y A LE « WE KICK CORONA » DE GORETZKA ET KIMMICH

Ce qui m'a quelque peu réconforté, c'est de voir la solidarité exemplaire du côté des joueurs en ces temps de crise sanitaire, en tête desquels les stars du Bayern Munich, et je ne dis pas cela parce que je suis ce club au quotidien depuis plus de vingt ans. Mais voir Leon Goretzka et Joshua Kimmich créer la plateforme « We kick corona », qui a déjà récolté 4 M€, est une magnifique initiative, à l'instar du geste de Robert Lewandowski, qui a fait un don de 1 M€, sans parler de l'effectif bavarois qui a accepté une baisse de 20 % de salaire, premier grand club européen à avoir procédé de la sorte.

Le sentiment (mais qui ne date pas d'hier) que la Bavière n'est pas en Allemagne m'a une nouvelle fois traversé l'esprit ces derniers jours : l'Allemagne est un État fédéral et chaque Land décide de son côté quelles mesures adopter vis-à-vis du confinement, mettant en lumière toutes les limites de cette constitution au lieu de décider de mesures communes partout dans le pays.

FINIR À TOUT PRIX CETTE SAISON, QUITTE À JOUER JUSQU'EN AOÛT

Au Bayern, le cyber entraînement permet à chaque joueur de rester concerné et de ne pas perdre le contact, de sauvegarder

Alexis Réau/L'Équipe

Propositions.
En Allemagne, pas un jour ne passe sans que des médias, consultants et anciens joueurs proposent des solutions pour reprendre la Bundesliga dans les prochaines semaines. D'ici là, l'Allianz Arena de Munich restera désespérément vide.

la philosophie du club « mia san mia » (qui signifie « nous sommes nous » en bavarois), même s'ils doivent pour le moment se contenter de la visioconférence. Et puis, ils ne se dispersent pas aux quatre coins du monde, chaque joueur de l'effectif étant resté à Munich pendant cette période de confinement, prêts à reprendre le chemin de la Säbener Strasse à chaque instant.

Quasiment tous les jours, beaucoup de médias, consultants et anciens joueurs proposent des solutions pour reprendre la Bundesliga et les compétitions européennes dans les prochaines semaines. Un seul mot d'ordre : finir à tout prix cette saison, quitte à jouer jusqu'en août pour éviter un désastre économique sans précédent, et quitte aussi à jouer à huis-clos. Ce qui serait mieux que rien, même si cela attristerait profondément les nombreux supporters habitués à passer leur après-midi au stade tous les deux samedis, l'Allemagne recensant une nouvelle fois cette saison, avec 45 000 spectateurs par rencontre, l'affluence moyenne la plus forte du Vieux Continent.

Après avoir vécu une actualité trépidante en amont du huitième de finale de la Ligue des champions entre le Paris Saint-Germain et le Borussia Dortmund, imaginer ne plus pouvoir se rendre à l'Allianz Arena avant plusieurs mois est difficile. Pour patienter, je peux toujours me dire qu'en 2021, en terre munichoise, aura lieu l'affiche dont j'ai toujours rêvé entre la Nationalmannschaft et les Bleus en phase de groupes de l'Euro. Allez, a priori, plus qu'une quinzaine de mois à patienter.... **A. M.**

Angleterre

L'ail sauvage d'Highbury Fields

Par **Philippe Auclair**

Ce qui manque le plus, ce n'est pas le jeu lui-même. Ce n'est pas le frisson du samedi matin à l'approche du coup d'envoi du week-end. Ce ne sont pas les quatre-vingt-minutes si douillettes passées chaque samedi devant sa télé en compagnie de Gary Lineker, Alan Shearer, Ian Wright et des autres habitués du *Match of the Day* de la BBC. Ce qui manque le plus, c'est peut-être ce dont nous nous serions bien passés avant. Le chaos. La foule. Le boucan, la sueur, l'inconfort.

C'est le trajet dans un métro bondé jusqu'à Highbury & Islington ou Holloway Road. C'est les quinze minutes de marche à travers Highbury Fields – la dernière fois, j'avais remarqué que de l'ail sauvage poussait à côté des primevères et m'étais promis de prendre un sac pour le prochain match. C'est l'approche du pont menant au parvis de l'arène. C'est les chants entendus de loin qui s'amplifient à l'approche du stade. C'est cette masse humaine en rouge et blanc qui se mar-

Le foot anglais se pose des questions sur ses valeurs, ses excès, sa pérennité.

che sur les pieds – en s'excusant, nous sommes à Arsenal –, prend sagement place et se salue d'un rang à l'autre. Nous sommes tous des abonnés ici. Il y a Bill et Pauline, les petits commerçants retraités ; Alan, l'éditeur, et sa femme, Joan, cantatrice.

MÊME LE CONNARD DE L'EMIRATES NOUS MANQUE

C'est l'imbécile qui ressemble à un roadie des Nine Inch Nails avec ses bermudas et sa barbe tressée, arrive en retard par principe, a toujours besoin d'aller pisser au bout d'un quart d'heure, s'éclipse avant la mi-temps, ne reprend sa place que cinq minutes après la fin de la pause, pour s'en aller avant le coup de sifflet final. Connard. Oui, même lui nous manque.

C'est le retour le cœur en joie ou en berne, direction *The Highbury Barn*. Le pub est bondé, comme d'habitude, on a du mal à s'entendre parler, mais on s'en fiche un peu. Peu importe l'équipe, le stade, le nom du pub, d'ailleurs. Dans toute l'Angleterre, ce pays si brutal, si impitoyable, on célèbre ainsi chaque week-end, que son club joue en D9 ou en Premier League. C'est notre moment de communion – nous en avons tellement peu d'autres ! On est ensemble et c'est bon. Et maintenant, on ne l'est plus. On se tient chaud autrement, mais sans être dupe un instant. Sympa, le quiz sur Facebook, superbe, le montage de Dennis Bergkamp à l'Euro 1996 qui circule sur Twitter. Je participe à un jeu plutôt rigolo avec les copains du *Guardian Football Weekly* pour la radio Talk Sport : nous refaisons un match en nous servant de dés pour déterminer son cours. On m'a donné la France, Barry Glendenning a hérité de l'Irlande, et vous devinez de quelle ren-

Foule. « Ce qui manque, ce sont les chants entendus de loin qui s'amplifient à l'approche du stade. C'est cette masse humaine en rouge et blanc qui se marche sur les pieds », raconte Philippe Auclair.

contre il s'agit ; sauf que cette fois, la faute aux dés, Henry ne fait pas – double – main, et l'Eire l'emporte dans le temps additionnel grâce à une mine de Whelan dans la lucarne et se qualifie pour la Coupe du monde… hum.

Le football ne s'est pas complètement arrêté pour autant, pour nous autres journalistes. On ne joue plus sur quelque terrain que ce soit, sauf un, celui de la politique ; et sur celui-là, ce ne sont pas les faits de jeu qui manquent, les coups en douce à raconter, les grandes manœuvres à décrypter, les hypothèses à formuler. Les dirigeants des vingt clubs de Premier League ont pris part à une vidéoconférence le 3 avril. Les fans de Liverpool tremblent dans leurs bottes. La saison pourrait être annulée purement et simplement ; après tout, la FA l'a déjà fait pour toutes les divisions du football amateur, et on s'attend à ce que la National League emboîte le pas, ce qui signifie que Barrow, club qui appartient à ses fans, pourrait louper la promotion qui lui tend les bras. Mon ami Jonathan Northcroft y a consacré sa grande chronique du *Sunday Times*. Elle est superbe. Elle fait mal, aussi. Nous sommes passés en mode auto-analyse. Le foot anglais se pose des questions sur ses vraies valeurs, ses excès, sa pérennité, des questions que nous aurions dû nous poser plus tôt, nous en avons tous conscience. Nous nous demandons maintenant si nous ne nous les posons pas trop tard. Une chose est sûre : personne ne fait le malin.

ENVIE DE PLEURER

Voilà de quoi nous parlons entre nous, de ça et des collègues que le virus a pris dans son étreinte. Je suis l'un des vingt membres du Comité national – anglais – de l'Association des journalistes de football. Deux d'entre nous sont atteints de ce mal. D'autres suivront. J'ai décidé de monter un Collectif des journalistes indépendants au sein de l'association et je suis débordé par les réponses à mes tweets et mes emails, dont certaines me donnent envie de pleurer. Des centaines, des milliers de personnes ont perdu leur job du jour au lendemain dans notre microcosme. Ceux et celles qui travaillent en francs-tireurs dans les médias sont les premiers, les plus durement touchés. La trappe s'est ouverte, la corde s'est tendue. Ceci n'est pas une exagération. Nous sommes au Royaume-Uni, patrie de l'ultra-libéralisme et du darwinisme économique. Pour eux et elles, zéro aide, allocation-chômage, RMI ou arrêt maladie. Là aussi, on se serre les coudes, on essaie de s'entraider, d'être ensemble, comme on l'était au stade ou dans la salle de presse de Chelsea, où nous était servi le meilleur buffet de la planète, pressés les uns contre les autres comme des harengs dans un baril de saumure. Le bonheur !

EN TRAIN DE REDÉCOUVRIR NOTRE HUMANITÉ

Moi qui n'ai jamais trop copiné avec les joueurs, histoire de tempérament pour commencer, d'âge ensuite, me voilà qui échange des liens utiles (vers le service d'informations de l'OMS, en l'occurrence) avec un joueur de Manchester United dont je suis devenu proche. Nous, les exilés, ne parlons pas de football, mais de nos vies, de la douleur d'être si loin de nos familles. Un autre, qui n'a jamais répondu à un texto, donne soudain signe de vie. Gentiment, d'ailleurs. Nous sommes tous en train de redécouvrir notre humanité. Si Madonna peut le faire – mal, mais elle partait de loin – depuis sa baignoire, pourquoi pas Trucmuche qui a joué quelques matches pour Bidule FC, et dont la Lambo ne protégera pas les poumons ? Vivons dans l'espoir. Un jour viendra… **Ph. A.**

Leech Mark/Offside

Espagne

Pourtant, le Bernabeu n'est qu'à 1600 mètres...

Par **Frédéric Hermel**

Après quelques jours en France, je suis rentré à Madrid le vendredi 13 mars pour assister à un match avancé de la 28e journée de Liga opposant le Real à Eibar. Tour de chauffe pour des Merengues qui, le mardi suivant, devaient tenter l'exploit d'une « remontada » chez les Citizens de Pep Guardiola. Je suis pourtant resté à 1 600 mètres du stade Santiago-Bernabeu, cet édifice grandiose en pleine transformation que j'ai pris pour habitude, après bientôt vingt-huit ans dans la capitale espagnole, de présenter comme mon « bureau ». La veille, l'alerte avait été donnée au centre d'entraînement de Valdebebas, la cité sportive que partagent au quotidien les joueurs de football et de basket du Real. Trey Thompkins, ailier de l'équipe de basket, avait été testé positif au coronavirus, et le chef des services médicaux du club merengue, Niko Mihic, avait envoyé tout le monde à la maison. Depuis, c'est pareil pour quarante-sept millions de résidents en Espagne. Depuis, je ne bouge plus de la petite maison que je loue depuis six ans dans ce quartier nommé la Prosperidad (« la prospérité »). Rien que ça.

DES « COUSINS » ET DES « COUSINES » SYMPAS

Je ne bouge plus. Enfin presque. Parce qu'ici, malgré la gestion désastreuse de la crise menée par le gouvernement espagnol, il faut quand même reconnaître que l'état d'urgence décidé le 14 mars interdit les footings et autres runnings si propices à la désobéissance. Un bon point. Les mesures drastiques de confinement ne permettent de bouger que pour aller chercher de la nourriture ou des médicaments. C'est samedi matin et je dois stopper un instant mon récit, lever les yeux de l'ordinateur car mon application WhatsApp s'emballe. Tiens, un message de celle qui est enregistrée dans mon répertoire comme « Martamadrid », Marta son prénom, Madrid le club où elle travaille. Elle est l'emblématique cheffe du service de presse du Real et nous nous connaissons depuis un fameux Real-PSG de mars 1993, mes grands débuts de correspondant sportif en Espagne. Marta n'a pas de communiqué officiel à me faire passer. Me sachant seul, elle veut simplement prendre de mes nouvelles, comme l'avait fait Raquel, autre attachée de presse, deux jours plus tôt. Je suis ému. D'autant plus qu'un célèbre entraîneur adjoint m'a écrit hier et que nous avons prévu un Facetime pour la semaine prochaine. De même qu'un autre membre d'un staff technique d'une très grosse équipe de la Liga.

Je ne vais pas tomber dans un poncif du genre « le football est une grande famille », mais cette crise terrible et extraordinaire (dans le sens littéral du terme) me fait comprendre que j'ai quand même quelques cousins et cousines sympas dans ce milieu si souvent taxé d'égoïsme. Chacun reste dans rôle, fait son boulot bien sûr, mais, depuis tous ces longs jours d'enfermement, j'ai le sentiment qu'il n'y a plus d'un côté les sportifs, et de l'autre les journalistes, les supporters et le reste du monde. Non, il n'y a que des citoyens qui partagent, à distance, le même drame et les mêmes craintes. Simple suspension du temps ? Peut-être.

Il n'y a plus d'un côté les sportifs, et de l'autre le reste du monde.

Précaution. Le 12 mars, le basketteur du Real Madrid Trey Thompkins a été testé positif au coronavirus, et le chef des services médicaux du club merengue a renvoyé tout le monde à la maison.

Nicolas Luttiau/L'Équipe - Paul White/AP/Sipa

Propagation. Une fresque à la gloire de l'Atalanta orne les murs de Bergame. La rencontre de Ligue des champions du 19 février à San Siro entre le club italien et Valence a été rebaptisée le « match zéro », car elle a probablement joué un rôle dans la diffusion de l'épidémie.

Connu parfois pour ses excès, le monde du foot espagnol me semble réellement à la hauteur des circonstances dramatiques qui touchent le pays le plus meurtri d'Europe, juste derrière l'Italie. Les dons de Messi, Ramos et de tous ceux qui ont préféré l'anonymat, les campagnes de sensibilisation et de recueils de fonds font plaisir et, surtout, sont extrêmement utiles. Et que dire du Real, qui a carrément fait du Bernabeu un centre d'approvisionnement de matériels sanitaires ? Personne ne veut être en dessous de son niveau présumé. Un rang à tenir, même dans la douleur. Surtout dans la douleur. Et ce ne sont pas les fuites quelque peu indécentes de Luka Jovic vers la Serbie ou de Pione Sisto (Celta Vigo) vers le Danemark (en voiture et en violation du confinement) qui viendront salir cette belle photo du football espagnol. Les médias sportifs du pays, si souvent avides de polémiques et d'exagérations, ne tombent pas dans un tel piège et font preuve d'une grande dignité, en accord avec le contexte de drame sanitaire.

Il y a quelques jours, la chaîne Gol, pour laquelle je suis habituellement chroniqueur, m'a proposé de répondre aux questions des téléspectateurs à travers un direct sur Instagram. Une heure très agréable avec des aficionados qui tiennent le coup en rêvant aux prochaines recrues de leurs clubs préférés. Et là, je dois bien vous avouer que la demande la plus récurrente concernait Mbappé et le Real Madrid. Une question sur quatre même. Je n'ai pas voulu toutefois leur donner de faux espoirs. Mais bon, si cela devait se faire un jour, cher Kylian, sachez qu'il est assez facile de trouver le stade Santiago-Bernabeu. C'est à 1 600 mètres de chez moi… **F. H.**

Italie

Bergame, la ville de mon dernier reportage

Par **Valentin Pauluzzi**

Un système de roulement basé sur l'ordre alphabétique pour éviter les longues files d'attente aux supermarchés. C'est la dernière trouvaille de la commune dans laquelle je réside pour endiguer la propagation du coronavirus. La lettre P correspond aux plages horaires du mercredi matin et du samedi après-midi, ce sont donc les jours où je sortirai désormais faire mes courses. La dégradation de la situation sanitaire a engendré une série de mesures nationales et régionales durant tout le mois de mars, encore plus en Lombardie, région européenne la plus touchée par cette pandémie. Ici, à Bollate, à 5 km au nord-ouest de Milan, nous sommes épargnés, avec une petite centaine de cas positifs recensés sur les 35 000 habitants, mais Milan, Brescia et Bergame sont dans une posture critique. Bergame, justement, lieu de mon dernier reportage pour *France Football*. C'était fin janvier pour y raconter le contexte authentique dans lequel évolue cette

Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

incroyable Atalanta, nouveau cador de la Serie A et quart-de-finaliste de la Ligue des champions. J'y avais rencontré un kiosquier, un restaurateur, un curé, un groupe de supporters accoutrés de costumes traditionnels. Par la suite, ma récente paternité m'avait contraint à faire l'impasse sur la rencontre de C1 du 19 février à San Siro entre l'Atalanta et Valence, rebaptisée le « match zéro » depuis, car probablement prépondérante dans la diffusion de l'épidémie à Milan et Bergame. J'ai au moins échappé à ça, ce n'est qu'une triste consolation. Ma dernière sortie dans le cadre de mon travail fut à Turin afin d'assister au choc Juventus-Inter, à huis clos, dans une ambiance spectrale où le foot n'avait plus de sens. C'était le 8 mars. J'ai quitté mon domicile six fois depuis.

JE GUETTE UNE STATISTIQUE RÉCONFORTANTE

Un deux-pièces plus mezzanine qui donne sur un parc où les runners ont disparu au fil des jours, même les plus coriaces. Touchée en premier, l'Italie est le baromètre européen, nos voisins nous observent attentivement après nous avoir dénigrés. On m'appelle de France, de Suisse, de Belgique pour raconter ce nouveau style de vie. Ce n'est plus du journalisme sportif, mais je m'y colle volontiers, dans le but, aussi, d'alerter. Désormais, mes journées s'articulent autour des conférences de presse de la protection civile. Ce rendez-vous quotidien (à 18 heures) a remplacé celui des flashmobs sonores sur les balcons, dont l'enthousiasme s'est vite estompé devant l'ampleur de la tragédie. On écoute ainsi Angelo Borelli, le chef de ce service de secours, égrener machinalement les chiffres et notamment ceux des morts, qui ont vite avoisiné le millier chaque jour.

Je suis branché sur Sky TG24, chaîne d'actu en continu, et non plus Sky Sport 24. Comme tous les Italiens, je guette une statistique réconfortante, une courbe qui s'aplanit, un fameux pic atteint, une descente prévue. Parmi les personnes contaminées, des footballeurs de Serie A, aussi longtemps exposés au risque qu'ils ont facilement accès aux tests tampons pharyngés. La Sampdoria a été le club le plus touché, j'ai envoyé un message de réconfort à Federico, leur attaché de presse, l'un des plus loyaux de Serie A. D'autres ont encore du mal à se détendre malgré la situation particulière, refusant que leurs joueurs témoignent.

DERRIÈRE LES FAUSSES BONNES INTENTIONS…

Il y avait encore plein de belles choses à voir et à raconter. Tant pis, les matches, répartis sur trop de jours et tranches horaires, ne sont pas ceux qui me manquent le plus. Rester chez moi, j'ai l'habitude, ce n'est pas le bagne, même si le contexte pesant vidange les énergies nerveuses. Durant ces soirées soudainement libres, je profite de ma petite famille et je cogite. C'est le temps de la réflexion, parfois à l'encontre de mes propres intérêts. Et si le monde du football pensait enfin à se redimensionner, à crever sa bulle ? Les premiers éléments de réponse me ramènent vite à la réalité. Depuis le début de la crise sanitaire, ma revue de presse matinale est consternante, c'est une succession de désaccords, de piques, d'accusations à demi-mot entre présidents, dirigeants, entraîneurs, concernant la route à suivre. On est loin de l'unité de crise. Derrière de fausses bonnes intentions se cache souvent un indécrottable cynisme. Ceux qui militent en faveur d'une suspension définitive et une annulation de la saison sont à la tête de clubs luttant pour ne pas descendre. Ceux qui veulent absolument reprendre guident des équipes en course pour un possible titre ou une promotion. Il s'agit aussi de préserver une économie basée sur des plus-values virtuelles et la manne des droits TV. À cette fin, les institutions veulent suspendre le décret « dignité », qui interdit depuis l'an dernier la publicité des sites de paris sportifs afin de lutter contre la ludopathie.

Une succession de désaccords entre présidents, coaches et dirigeants.

« ET TON GOSSE ? »

Pour beaucoup, l'heure est au recueillement. Il faut pleurer ses morts, se reconstruire. Il y a des priorités, ils auront le temps de se chicaner sur la toile ou de se donner en spectacle dans les tribunes. Or, certains n'ont pas la décence de stopper leurs mauvaises habitudes. J'en veux pour preuve cette banderole solidaire (« Divisés sur les travées, unis dans la douleur ») déroulée par des tifosi de l'Atalanta sur un pont reliant les provinces de Bergame et Brescia, et déchirée quelques heures plus tard. J'irais bien sur place y faire un reportage. « Et ton gosse ? » me dit ma femme. C'est vrai, chaque chose en son temps, mais pas pour tous, malheureusement. **V. P.**

Félix Golesi/L'Equipe

Ainsi était Pape...

Décédé à soixante-huit ans du coronavirus, l'ancien dirigeant de l'OM laisse le souvenir de quelqu'un à part dans le milieu. Ceux qui l'ont côtoyé le racontent.

Mathieu Valbuena

Ex-attaquant de l'OM

« Il avait toujours des mots rassurants »

« Je me souviens très bien de notre première discussion dans son bureau. C'est lui qui m'a permis de réaliser mon rêve et de signer à l'OM. Ce jour-là, il m'avait dit : "Tu verras, quand t'auras fait un an ici, ça en vaudra dix ailleurs." Cela m'avait marqué. J'avais été surpris qu'il me dise ça. Ensuite, il m'avait parlé de l'OM comme personne. Il connaissait ce club à la perfection. On a eu plein d'autres discussions dans son bureau. Il arrivait, posait ses 3 ou 4 portables sur la table et te parlait. Il savait me parler, me rassurer quand ça allait moins bien. Il me disait toujours de continuer à croire en moi. Il avait toujours des mots rassurants. » **O. B.**

Christophe Galtier

Ex-entraîneur de Marseille

« Sa classe lors du transfert de Jean-Pierre Cyprien »

« J'ai connu Pape quand j'étais joueur et lui journaliste à *La Marseillaise*. Puis agent de joueurs quand j'étais entraîneur adjoint. Je me souviens de sa classe lors du transfert de Jean-Pierre Cyprien de Lecce à l'OM, en 1999. C'était un homme de parole qui nous avait dit : "C'est gagnant-gagnant pour vous. Vous le prenez, on verra bien ce qui se passera derrière." Il n'a pas pris de frais d'honoraires. Moi, j'étais dans les discussions mais je ne m'occupais pas de la partie financière. On échangeait tous les deux sur le profil de Jean-Pierre. Pape me connaissait depuis longtemps, on discutait de longs moments. Quand la transaction s'est terminée, mon président, Yves Marchand, m'a dit : "C'est la première fois que je vois un agent qui ne nous met pas le couteau sous la gorge !" Par la suite, il prenait souvent des nouvelles de Jean-Pierre. Pape était un homme de paroles qui, foncièrement, était amoureux de Marseille. » **J.-M. La.**

Sébastien Hamel

Ex-gardien de l'OM

« Je n'ai jamais revu la poupée vaudou »

« Je me souviens d'un match à Troyes. Il revenait du Sénégal, où quelqu'un lui avait donné un petit objet fétiche. Il nous avait mis cette poupée vaudou dans le vestiaire. Mais il me semble qu'on n'avait pas fait un bon résultat contre l'ESTAC. On n'a jamais plus revu la petite poupée… » **T. C.**

Bernard Lama

Ex-gardien international

« Il était le chef d'un grand village »

« Il a commencé sa carrière d'agent avec quelques-uns d'entre nous, tels Joseph-Antoine Bell, Basile *(Boli)*, Marcel *(Desailly)* et moi. Nous lui avons fait son portefeuille, nous parlions de lui dans les vestiaires, nous servions de relais auprès des plus jeunes… Il était notre ami et bien plus, notre confident. Pour certains, il faisait office de père. Il était très présent dans nos vies. Il aimait être entouré par ses "petits" comme il disait, il sortait avec les jeunes, y compris en boîte de nuit même si lui ne dansait pas. Il n'était pas exubérant. Il était le chef d'un grand village, ses joueurs, et il était respecté en tant que tel. Et quand il était temps de bosser, de parler contrat ou avenir, il était assidu et concentré. Parfois, il me demandait un petit coup de main. Une fois, il me raconte qu'un de ses joueurs, qui est attaquant, ne marque plus sous prétexte que la bouteille préparée par un marabout vient de se briser. Il me dit : "Bernard, tu peux faire quelque chose ?" Alors je prends une bouteille, je la remplis d'eau sale du caniveau, j'y mets quelques feuilles, je la secoue puis je la donne au gars. Qui se remet à marquer… » **C. L.**

Philippe Troussier

Ex-entraîneur de l'OM

« Un grand frère »

« J'étais à Rabat quand Pape m'a contacté, en octobre 2004, après la démission de José Anigo. Je devais m'engager à Kobé, au Japon. Pape m'a demandé si j'étais prêt à relever le challenge. Marseille, c'était inimaginable pour moi, j'avais l'étiquette d'un baroudeur français. Mon passé a pourtant été la clé, sa décision était imprégnée de sensibilité africaine. Après mon départ, on a toujours gardé le contact. Il est resté un ami, un grand frère au sens africain. » **F. S.**

Joseph-Antoine Bell

Ex-gardien camerounais

« L'odeur de la cigarette de Pape »

« Au-delà même de tout ce que j'ai eu à partager avec Pape, je crois finalement que l'anecdote qui me vient de mon fils, Tonio, restera à jamais le concernant. Plus de trente ans plus tard, cela me prouve aussi quelque chose que j'ai toujours clamé : on apprend soit en copiant, soit en rejetant ! Lorsque mon fils de 34 ans nous dit qu'il se souvient parfaitement de celui qu'il avait baptisé "le seul et l'unique", c'est tout simplement parce que l'odeur de la

Confiance.
Mathieu Valbuena (ci-dessus) comme Philippe Troussier (à dr.) n'ont jamais oublié le jour où Pape Diouf les a appelés pour leur proposer de venir à l'Olympique de Marseille.

L'Équipe - DR - Stéphane Mantey/L'Équipe - Jean-Louis Fel/L'Équipe

cigarette de Pape ne l'a jamais quitté ! Jusqu'à aujourd'hui, c'est ce qui l'a d'ailleurs décidé à ne jamais fumer. Ce n'est même pas en copiant son père ou sa mère, mais bien parce que Pape, qui venait tout le temps à la maison, avait l'habitude de le porter… et qu'il fumait en même temps. » **F. S.**

Roger Boli

Ex-attaquant de Lens

« Redknapp voulait que je change d'agent »

« Harry Redknapp, l'entraîneur de West Ham, voulait me voir rapidement, dans les deux ou trois jours, pour un éventuel transfert là-bas. Il me propose de jouer un match amical avec eux contre le Sporting Lisbonne : "Tu vas jouer, le président ne te connaît pas !" Je fais un super match, il m'amène là-haut et me dit : « Viens, on va discuter, j'ai mon ami agent qui est ici. » Je lui réponds : "Ah non ! J'ai un agent et je ne le trahirai jamais !" Redknapp me répond que je ne lui ai jamais dit ça. Je lui réponds : " Je n'en parle pas parce que c'est comme mon frère." J'ai donc appelé Pape de Londres. Le lendemain matin, il était là ! Mais on n'a pas trouvé d'accord avec West Ham. Il était un peu embêté vis-à-vis de moi qu'on n'ait pas signé. Je lui ai dit : "Ce n'est pas grave puisqu'on repart ensemble." » **F. S.**

Éric Gerets

Ex-entraîneur de l'OM

« Ami avec Cup' grâce à lui »

« Quand je suis arrivé à Marseille, en 2007, je pensais emmener mon staff avec moi. Mais il n'était pas tout à fait libre. Pape m'a donc dit : "Écoute Eric, ici il y a un assistant qui est très bien, il s'appelle Dominique Cuperly. Je propose que tu essaies une semaine ou dix jours avec lui. Si ça ne va pas, tu pourras choisir ton staff." Après deux jours, je lui ai dit qu'il n'y avait pas besoin de réfléchir et que je continuais avec Cup'. Pape a eu raison. Le fait qu'un de mes meilleurs amis aujourd'hui s'appelle Dominique Cuperly, c'est grâce à Pape. » **T. C.**

Christophe Bouchet

Ex-président de l'OM

« RLD lui a proposé d'être son bras droit chez Adidas »

« Avant que Robert Louis-Dreyfus devienne président de l'OM, j'étais journaliste au *Nouvel Observateur,* et Pape, agent de joueurs. S'il avait de l'intuition, Robert ne connaissait rien au foot. Il ne voulait pas laisser le club pour qu'il tombe dans les bras de Nike *(RLD était le patron d'Adidas, l'équipementier de l'OM)*, mais il ne savait rien de l'OM. Je lui ai alors dit : "Si vous voulez connaître le club, c'est Pape Diouf qu'il faut voir. Si vous êtes d'accord, je lui envoie un fax." Robert a dit OK et ils se sont rencontrés. Robert a proposé à Pape non pas d'être son bras droit à l'OM mais… chez Adidas ! Il voulait que Pape en fasse la promotion en Afrique. Pape est tombé de l'échelle et lui a dit : "Non, ça, je ne sais pas faire…" Voilà ce qu'a été leur première rencontre. » **J.-M. La.**

Mario Albano

Journaliste à *La Provence*

« Je l'ai sauvé à Leipzig »

« Je me souviens de notre premier déplacement européen tous les deux à Leipzig, en septembre 1987, lui pour *La Marseillaise*, moi pour *Le Provençal.* Tous les journalistes se retrouvent donc en Allemagne de l'Est. Le voyage était très organisé, très encadré. On se retrouve, avec Pape et Avi Assouly *(un autre journaliste local)*, au restaurant, sous une lumière blafarde, avec, dans notre assiette, une viande blanche inqualifiable. Je prends mon meilleur allemand pour demander au serveur : "Schwein ?" *("Cochon ?")* Avi et Pape avaient déjà leur fourchette à la bouche. Ils ont reposé dare-dare leurs couverts. Je les ai sauvés tous les deux *(le porc est prohibé par leurs religions)* ! C'est pour ça que Pape n'aimait pas venir à Strasbourg. Plutôt que d'y manger une choucroute saucisses, il préférait se faire apporter un steak bien cuit ! » **J.-M. La.**

Claude Le Roy

Ex-sélectionneur du Sénégal et du Cameroun

« J'ai parlé de lui à Bernard Kouchner »

« En 1986, je n'avais pas pris Joseph-Antoine Bell *(qui avait Pape Diouf pour agent)* dans le groupe retenu pour la Coupe d'Afrique des nations avec le Cameroun. Je lui avais préféré Thomas Nkono. Dans une interview donnée à *France Football*, vexé par sa non-sélection, il m'avait assassiné. Ses mots m'avaient dévasté. Qu'un joueur s'attaque à moi m'avait fait vraiment très mal. Quelque temps après, Pape avait organisé un repas à Marseille pour nous réconcilier. Il m'avait appelé pour me dire : "Ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas rester fâchés." Pape avait servi de diplomate et tout était rentré dans l'ordre. C'était Pape. J'ai d'ailleurs toujours pensé qu'il aurait fait un magnifique ambassadeur de France. J'avais parlé de lui à Bernard Kouchner quand celui-ci était ministre des Affaires étrangères. Pape aurait été excellent dans ce rôle. Quelques années plus tard, le président de la République François Hollande lui a remis la Légion d'honneur. Pape avait été extrêmement touché par ce geste. » **O. B.**

Diplomatie.
Éric Gerets (ci-dessus) et Claude Le Roy (à dr. avec Diouf et Christian Karembeu à la CAN 2010) ont tous les deux apprécié les talents de conciliateur de Pape Diouf.

Alain Mounic/L'Équipe - twitter@RogerBoli1 - L'Équipe

Lettre à mon **ange gardien**

Par **Basile Boli**

« Tu as vécu mes fiançailles, mon mariage ; ma grande fille est née devant toi… C'était si bon, ces années-là… »

« Pape,
Pourquoi m'as-tu fais ça ? Avec toi, je perds la bibliothèque de ma vie, car pour ce qui est du football des années 1950 jusqu'à 2000, personne ne t'arrivait à la cheville, personne ne pouvait te coincer car tu connaissais tout sur tout. Je me souviens comme si c'était hier de nos discussions pour savoir quelle avait été la plus belle équipe du monde. Moi, je pensais au Brésil 1970 ou celui de 1982. Et toi, tu ne me parlais que des amis de Puskas, dont la photo ornait ton bureau, et de sa Hongrie de 1954. Tu me disais qu'elle avait connu trente et une victoires d'affilée, qu'elle ne méritait pas d'avoir été battue par l'Allemagne en finale de la Coupe du monde, que c'était la plus grande des injustices pour la plus belle équipe du monde… Et moi, je ne le savais pas.
Je me souviens aussi quand tu as commencé à venir me voir à Auxerre, en 1986-87, avant Marseille. Tu prenais le train, tu n'avais pas beaucoup de moyens et tu ne jurais que par trois joueurs : Salif Keïta, Rachid Mekloufi et… Abedi Pelé. On est restés très liés, et puis je suis descendu à Marseille. Là, tu étais présent à tous mes entraînements ; à tous les avant et après matches, et tu venais à la maison. Tu as vécu mes fiançailles, mon mariage ; ma grande fille, Bérengère, est née devant toi… Tu l'as prise dans tes bras… Tu la prenais souvent dans tes bras… Après, on est devenus tellement liés avec Abedi, sa femme et leurs fils, Jordan et André, qu'on allait les dimanches chez lui ou chez moi. Tu te souviens ? Il y avait tous tes enfants, les miens et ceux d'Abedi… C'était la fête au village, tous les dimanches. Il faut dire que la sœur d'Abedi, Maha, cuisinait si bien… C'était si bon, ces années-là…
Pourquoi m'as-tu fait ça ? Quand tu es arrivé en France, tu as su ne pas passer de l'autre côté, celui des voyous, même si tu as tout connu. Ton père était solide. Il avait su t'inculquer les bonnes valeurs ! Avec ce bagage-là, tu as su ne jamais te détourner de ton objectif.
Que de bons souvenirs, Pape… Une fois, on est partis au Sénégal pour un match de gala que tu organisais pour le jubilé de Boubacar Sarr, qui avait été l'avant-centre de l'OM et du PSG. Dans l'avion, avec Joseph-Antoine Bell, on t'a chopé en te disant : « Ça suffit ! Tu connais trop bien le foot, tu dois devenir notre agent ! Tu as a dit : "OK, je vais vous prendre tous les deux, alors", et on t'a dit oui. Tu es donc devenu mon agent, et ensuite, mon ange gardien durant toute ma carrière.
Pourquoi m'as-tu fait ça ? Après, tu n'as pas été content que j'accepte de devenir l'ambassadeur de l'OM. Tu avais une dent contre Vincent Labrune, à mort… Tu me demandais pourquoi j'avais dit oui et je te répondais que j'avais le club dans le cœur. On s'est souvent revus, on a toujours beaucoup discuté, tu m'as demandé si j'étais bien sûr de "mes Américains", si je pensais sérieusement qu'ils pouvaient sauver l'OM… Tu m'as aussi félicité pour la promotion que je faisais de l'Afrique, trop souvent, disais-tu, aux mains de gens qui n'y investissent pas. Voilà les discussions qui me reviennent à présent que tu n'es plus là.
Pourquoi m'as-tu fait ça ? »

Recueilli par **Jean-Marie Lanoë**

Alain Mounic/L'Équipe

Frédéric de Saint-Sernin

Ex-président de Rennes

« Il était plutôt de gauche »

« La vie politique, ça intéressait beaucoup Pape. Bon, on n'avait pas la même sensibilité, c'est vrai, il était plutôt de gauche *(De Saint-Sernin a été secrétaire d'État sous la présidence de Jacques Chirac)*. On avait beaucoup de débats politiques. Finalement, après son départ de l'OM, il s'était présenté aux élections municipales à Marseille en 2014. Je connaissais bien les situations électorales à l'époque, donc je le lui avais déconseillé. *(Il sourit.)* Il me disait : "Si, j'ai quelque chose à dire. J'ai peut-être un positionnement différent." Je lui ai répondu : "C'est toi qui le sens." Mais je ne voyais pas d'espace politique pour lui. Il m'a appelé après pour me dire que j'avais raison *(la liste de Diouf avait obtenu 5,6 % des voix)*. » **T. C.**

Pape Fall

Ex-défenseur de l'OM

« Le président a fini par céder… »

« Cela remonte à l'époque où j'ai quitté Marseille pour signer à Caen *(à l'été 1988)*. Pape était alors mon agent. On est arrivés sur place pour discuter avec le président de Malherbe *(Jean-Jacques Fiolet)*. Pape m'a prévenu dans la voiture qu'il n'avait que peu de temps pour les discussions, qu'il avait un avion qui repartait très vite à Marseille. "Pas de négociation, tu es international, joueur de l'OM et meilleur latéral de la Coupe d'Afrique 1986 *(où les Lions indomptables, tenants du titre, s'étaient inclinés en finale aux tirs au but face à l'Égypte)*. On doit régler ça en une demi-heure." Ça me semblait impossible. Et pourtant… Arrivé devant le président caennais, Pape expose nos demandes. Le président rétorque qu'il faut négocier. Refus poli mais ferme de Pape, à prendre ou à laisser. On s'apprêtait à sortir quand le président de Caen a fini par céder. Bingo ! Pape avait gagné. On a signé le contrat comme ça. Quel homme extraordinaire ! » **F. S.**

Jean-François Fortin

Ex-président de Caen

« On a été élevés à l'ordre de la Tripière d'Or »

« J'ai un souvenir de Pape qui peut faire sourire. On recevait l'OM. À Caen, il existe les tripes à la mode de Caen. Le grand maître de la Tripière d'Or *(la confrérie gastronomique de cette spécialité)* m'appelle et me dit : "Ça me ferait plaisir que Pape Diouf et vous-même soyez élevés à l'ordre de la Tripière d'Or." J'ai demandé à Pape ce qu'il en pensait. Sur le champ, il me dit : "Si ça fait plaisir à ces gens, j'accepte avec plaisir." Mais un ou deux jours avant le jour J, j'ai un appel de Pape. En règle générale, ce n'était pas le type à vous dire oui alors qu'il pensait le contraire. Il me dit : "Écoute Jean-François, je suis très embêté. Les tripes, ce n'est pas du porc, j'espère ?" *(Il rit.)* Je ne le savais pas moi-même ! J'ai dû appeler le grand maître, il a été offusqué que je ne le sache pas mais m'a rassuré en me disant que c'était tout sauf du porc. On a fini par le faire. » **T. C.**

Louis Acariès

Ex-directeur sportif de l'OM

« Pour Ribéry, fais-moi confiance »

« À l'été 2006, le club ne voulait pas que Franck Ribéry reste à l'OM. Le conseil de surveillance avait peur de se retrouver en procès avec les Turcs *(l'année précédente, Ribéry était arrivé en provenance de Galatasaray dans des circonstances qui avaient posé question puisque c'était une rupture unilatérale de contrat, le club n'ayant pas versé tout ce qu'il devait au Français)*. Le conseil de surveillance et Robert *(Louis-Dreyfus, le propriétaire)* m'avaient demandé de ne pas le garder. Pape est venu me voir avec José Anigo et Jean Fernandez *(le coach de l'époque)*. Pape m'a dit devant eux : "Louis, je te promets, avec Ribéry, je n'emmènerai jamais l'OM au pénal. Fais-moi confiance." J'étais devant un dilemme. J'ai opté pour la parole de Pape et décidé de garder Ribéry. Ç'a été extraordinaire car Ribéry nous a énormément apporté. D'un autre côté, je me suis bagarré avec tout le monde pour le garder. Sportivement, il fallait le faire. Ça, c'est un des grands moments que j'ai vécus avec Pape. » **T. C.**

Julien Fournier

Ex-secrétaire général de l'OM

« J'entends encore sa voix »

« Depuis sa disparition, mille choses que nous avons vécues ensemble remontent à la surface, mais ce qui est là, en écho, ce que j'entends, c'est sa voix. À son intonation, je savais s'il était bien, fatigué, heureux, en colère. Toutes les émotions, tous les états passaient par cette voix. Je me souviens du jour de son éviction. Robert Louis-Dreyfus (propriétaire de l'OM à l'époque) avait demandé à le voir et Pape s'était rendu en Suisse. Robert était sur son lit de mort – il est parti très peu de temps après (le 4 juillet 2009). On a attendu toute la soirée avec José Anigo et Nathalie Paoli (la directrice de la communication), et quand Pape est revenu, vers minuit, il nous a raconté sa journée, qu'il avait bien vu que ce n'était pas la décision de Robert alors mourant, qu'il n'avait pas eu le cœur ni l'envie de défendre sa cause mais lui avait tenu la main pour l'accompagner. C'est ça Pape, un homme exceptionnel, un humaniste. » **P. S.**

Élégance.
Qu'il s'agisse d'une négociation de transfert compliquée ou de sa façon d'accepter son éviction de l'OM, Louis Acariès (à g.) et Julien Fournier (ci-dessus) racontent un homme honnête.

L'Équipe - Patrick Boutroux/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe

Gérard Gili

Ex-joueur et entraîneur de l'OM

« Nos discussions au stade de l'Huveaune »

« On a débuté ensemble, en quelque sorte. Moi, j'étais au centre de formation, lui commençait à *La Marseillaise* comme journaliste. On se retrouvait au moins une fois par semaine tous les deux au petit stade de l'Huveaune *(premier stade de l'histoire de l'OM, aujourd'hui démoli)*. Il s'asseyait dans la petite tribune et on discutait tous les deux, avant et après l'entraînement, dans le plus parfait anonymat. On parlait surtout de philosophie du football, de la vie des athlètes, des relations humaines, des rapports entraîneur-joueurs. Je n'ai jamais oublié ces moments-là. » **J.-M. La.**

Jean-Claude Plessis

Ex-président de Sochaux

« On s'était accrochés avant la finale, mais… »

« Nos relations ont été un peu gâchées par la finale de la Coupe de France, en 2007. On avait battu Marseille contre toute attente *(2-2, t.a.b. 5-4)*, et j'avoue, aussi bien Robert Louis-Dreyfus que Pape étaient touchés. Je les avais vus dans les vestiaires après la rencontre. Louis-Dreyfus m'avait dit que c'était un des plus mauvais jours de sa vie. Pape était dans cet état-là aussi. Ça se comprend : il a passé quatre ans à Marseille sans gagner le moindre trophée. Il avait été battu l'année d'avant par le Paris Saint-Germain *(1-2)*, et là, l'OM était battu par une équipe réputée plus faible… C'était difficile pour lui. Avant la finale, on s'était un peu accrochés. C'était normal, tout le monde était énervé. On jouait un peu le jeu : on faisait toutes les télévisions, toutes les radios. Mais en réalité, on avait tous les deux la même voiture avec chauffeur, on était ensemble. On s'engueulait un peu devant l'écran de télé, et quand on partait, on allait casser la croûte tous les deux… » **T. C.**

Gervais Martel

Ex-président de Lens

« Un des rares à avoir été correct »

« Ce dont je me souviens, surtout, c'est quand on est malheureusement descendus en D2, en 2008. Ç'a été un des rares, avec Jean-Michel Aulas, à avoir été correct dans une discussion pour un joueur, en l'occurrence Vitorino Hilton. Pape n'a pas essayé de profiter de la situation. Je me revois en train de discuter du prix avec lui. À l'époque, je demandais une somme conséquente : entre 5 et 6 millions d'euros. Il a commencé à rigoler et m'a dit : " Gervais, tu ne changeras jamais ! " En vérité, je savais que j'en voulais plutôt 3 ou 4. On s'est mis d'accord sur 3,5 M€. » **T. C.**

Loric Cana

Ex-défenseur de l'OM

« Il y en a eu, des gueulantes ! »

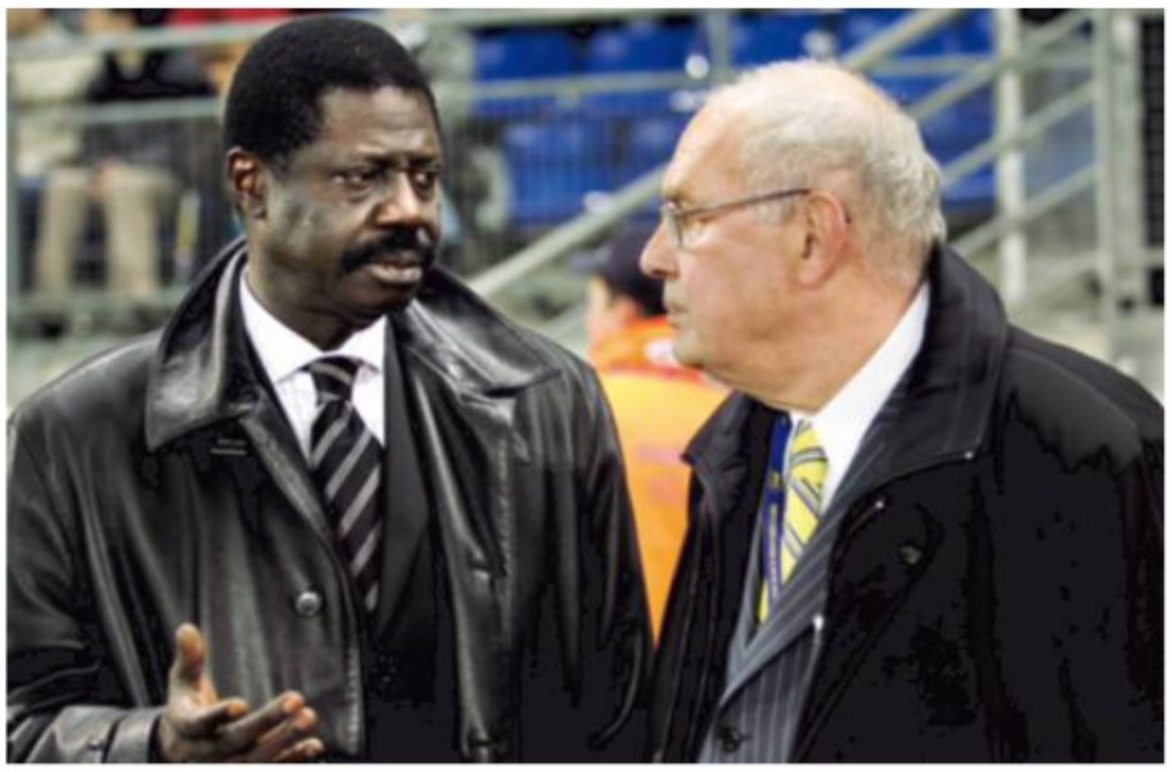
« Une gueulante marquante ? Il y en a eu plusieurs ! *(Il sourit.)* À un moment, l'équipe était en forme, on allait bien, et certains joueurs commençaient à avoir des sollicitations. On s'est peut-être un peu relâchés, on a perdu un ou deux matches. C'est l'époque où Lyon dominait le Championnat de France depuis plusieurs années. Pape est arrivé et nous a dit : "Le club grandit, on est en train de mettre les moyens nécessaires pour continuer. Financièrement, devant nous, il y a Lyon, qui a le plus gros budget de Ligue 1. Derrière Lyon, en termes de budget, c'est nous. Mais quand je vois le classement, je vois Lyon numéro 1 et, je ne comprends pas, je ne vois pas l'OM numéro 2. Il faut m'expliquer. " *(Il sourit.)* C'était une manière de dire qu'il fallait que tout le monde fasse des sacrifices. » **T. C.**

Frank Simon

Journaliste à *FF*, spécialiste de l'Afrique

« Un thiep à Ismaïlia »

« Coupe d'Afrique 2006 en Égypte, premier tour. Je me rends à Ismaïlia en Égypte, sur les bords du canal de Suez, avec le photographe Jean-Marc Pochat pour les besoins d'un article sur la jeune génération de joueurs sénégalais, intitulé les « Bisounours » : Boukary Dramé, Dino Djiba, Rahmane Barry, Pape Malickou Diakhaté, Guirane N'Daw et Cheikh N'Diaye *(publié dans France Football le 24 janvier 2006)*. Je passe la journée sur le site des Lions de la Teranga, qui regroupe hôtel et terrains d'entraînement. Abdoulaye Sarr et Amara Traoré, le binôme qui dirige cette formation, nous accueille avec chaleur. En fin d'après-midi, et à ma grande surprise, débarque depuis Le Caire Pape Diouf, qui est alors président de l'OM. Pape, qui compte trois joueurs de son effectif au sein de la tanière – Mamadou Niang, Habib Beye et Rahmane Barry, prêté à Lorient –, vient prendre des nouvelles de la famille proche et élargie, lui qui a toujours été proche des Lions. Frigorifié, Pape va d'ailleurs s'attarder auprès d'eux au moment où nous prenons congé. C'est que le chef cuisinier de la délégation a concocté un bon *thiep*, le plat national. Rien de tel que ce ragout à base de légumes et de riz pour se réchauffer au cœur d'un hiver égyptien très frais ! Pape était venu non par égoïsme pour profiter du buffet, ce n'était pas son genre, il était simplement heureux de manger en famille, avec les Lions. Il aimait profondément ce pays qu'il avait quitté très jeune. »



L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe - Jean-Louis Fel/L'Équipe

Respect.
Les ex-présidents de Sochaux et Lens (Jean-Claude Plessis ci-dessus et Gervais Martel à dr.) se souviennent d'une rivalité bienveillante sur le terrain et en affaires.

L'affranchi

Postier, journaliste, agent et dirigeant, Pape Diouf a davantage couru après un accomplissement que derrière les honneurs. Son moyen à lui de préserver sa liberté chérie.

Texte **Pascal Ferré**

Didier Drogba doit encore se souvenir de tout. De la généreuse corbeille de fruits qui égayait sournoisement le décor un peu blafard de cette chambre du Hilton de Yaoundé. Du paquet de cigarettes trituré nerveusement par son vis-à-vis. Et du climat pesant qui régnait bizarrement dans la pièce. Accouru au Cameroun en juillet 2004, à l'occasion d'un match Cameroun-Côte d'Ivoire, afin de tenter de persuader Modeste M'Bami de rejoindre l'écurie marseillaise, Pape Diouf avait profité de son déplacement pour convoquer en urgence son « fils », comme il l'appelait affectueusement. Impossible que Didier Drogba ait oublié le regard un peu paumé et la mine grave de son interlocuteur ce jour-là. Ni cette voix de stentor qui laissait apparaître autant d'agacement que d'abattement. « Merde, ils font chier, ces Anglais ! Ils viennent de nous faire une proposition énorme pour toi. Tiens, regarde-la. » Longtemps habitué à mener les débats lors des transactions de ce type lorsqu'il était agent, Pape Diouf avait assez mal vécu cette fois la subordination imposée par Chelsea et induite par son nouveau rôle de dirigeant. L'emportement inhabituel du conseiller protecteur de Drogba devenu manager sportif de l'OM quelques semaines auparavant, après la transmission de son affaire d'agent à Pierre Frelot, trahissait en tout cas un évident malaise. « C'est la première fois, nous racontera l'attaquant ivoirien, que je l'ai vu dans cet état, un peu perdu, lui qui dégage toujours sérénité et assurance. Comme s'il ne supportait pas de se voir un peu emprisonné dans cette affaire.»

LA LUTTE CONTRE « LES MACHINES DU DIABLE »

Un rare moment d'égarement, en fait. Car, tout au long de son existence, Pape Diouf a surtout démontré une tenace aptitude à dompter l'ordinaire sans jamais se laisser dicter la conduite à tenir. Autant par orgueil que par souci d'indépendance. Une droiture tirée de son mentor favori, le révolutionnaire guinéen Samori, qui répétait : « L'homme, quand il refuse, il dit non. » Sous ses dehors placides, le gaillard affichait plutôt un penchant pour l'autonomie fermement revendiquée. Un esprit d'affranchi cultivé dès ses premières années. Né au Tchad, là où se trouvait alors en poste son père, responsable des véhicules dans une entreprise, à Abéché, avant de revenir au Sénégal comme huissier à l'ambassade, le gamin a toujours affiché cette liberté d'esprit et de manœuvre. Quitte, même, à froisser le paternel – « un gaulliste absolu qui croyait en les vertus de l'armée » –, qui l'avait envoyé en France dès l'âge de dix-huit ans (avec le seul BEPC en poche) pour qu'il y fasse une carrière militaire. Rétif à toute idée d'embrigadement, « Mababa », comme l'appelait alors sa mère, préféra bifurquer. Quitte à faire le coursier, puis le postier aux PTT de Marseille, après y avoir réussi le concours d'entrée. Par l'entremise d'un inspecteur des services, il en vient, un peu par hasard, à tâter quelque temps plus tard du journalisme, à *La Marseillaise*, le quotidien communiste local. « Mais j'étais le seul à ne pas être encarté, nous raconta un jour l'impétueux. Je voulais conserver mon indépendance. » Petit à petit, l'apprenti plumitif, consigné à la rubrique des sports, impose son ton, éloquent et rigoureux. Mais pas sa modernité, puisqu'il refuse de se servir des ordinateurs, «ces machines du diable», comme il les appellera longtemps de sa voix rocailleuse qui lui fera rouler les «r» comme d'autres les mécaniques. À l'écran et au clavier il préférera toujours le cahier et le stylo. Une particularité qui ne l'empêche pas de se bâtir une réputation de spécialiste de l'OM intransigeant. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il fera la connaissance d'un certain Christophe Bouchet, correspondant de l'AFP, qu'il initiera aux arcanes du monde du ballon. Dans un milieu souvent prompt à verser dans la complaisance, Pape Diouf se distingue par son caractère d'affranchi lucide. En pleine période faste pour les Olympiens de Bernard Tapie, il n'hésite pas à sortir des rangs pour lâcher au boss: « Tu es fascinant parce que tu arrives à faire croire à des gens que deux et deux font cinq, mais je ne t'admire pas ! »

« Tu es fascinant parce que tu arrives à faire croire que deux et deux font cinq, mais je ne t'admire pas ! »

Pape Diouf à Bernard Tapie

UN PARI À 50 000 DOLLARS

L'homme n'agit pas par provocation, ni par attrait démesuré pour la bravade gratuite. Il tente seulement d'exister. Sans compromission. Ses passages à *L'Hebdomadaire* puis au quotidien *Le Sport*, éphémère concurrent de *L'Équipe*, confirmeront ses prédispositions pour la critique juste. Et finiront d'asseoir sa réputation d'homme intègre et de compagnon recherché. À tel point que deux des plus fameux représentants de la communauté black d'alors, Joseph-Antoine Bell et Basile Boli, le convainquent d'abandonner son métier pour se lancer dans la fonction d'agent de joueurs. Réticent, le courtisé se fera longtemps prier avant de franchir le pas. Bénévolement, d'abord. Puis en en faisant son nouveau métier. « Il lui fallait franchir plusieurs obstacles, expliquera Bell. Timide, il n'était pas sûr de savoir comment aller vers les autres. Et, surtout, il avait très peur de salir son honneur puisqu'il y avait déjà des affaires dans ce milieu. "Je ne veux pas être pris pour un profiteur, ni pour un escroc de passage", me rappelait-il souvent. Il a été un peu obligé de forcer sa nature pour jouer les marchands. Mais lorsqu'il a vu qu'il pouvait se faire construire une belle villa au Sénégal avec l'argent de sa première commission, à l'occasion de mon transfert à Bordeaux, il a dû vite comprendre qu'il pourrait réussir sans frauder. Il avait trop de dignité pour sombrer dans les affaires. » Arrivé sur la pointe des pieds dans ce milieu déjà décrié, Pape Diouf s'est construit là aussi assez vite une réputation en gagnant la confiance de bon nombre de joueurs africains, puis des autres, puisqu'il refusa de faire du communautarisme son fonds de commerce. Marcel Desailly, Bernard Lama ou encore Abedi Pelé lui accordent leur confiance grâce au travail de «rabatteur » de Bell. La qualité de son sens relationnel et son implication dans le « service après-vente » lui confèrent petit à petit un statut d'incontournable. Son charisme et ses airs de grand frère rassurant feront le reste. Pelé témoigne: « Il a été le premier à comprendre que les joueurs n'avaient pas seulement besoin d'un imprésario pour les aider à signer des contrats, mais surtout d'un homme capable de les écouter et de les comprendre. Il a un peu joué au papa avec tout le monde. Mais sans jamais abuser de la situation. » La preuve. Le Ghanéen se remémore ce pari lors de son passage de l'OM au Torino, en 1994. Convaincu que son poulain s'imposerait vite en Italie, Diouf, en sortant du bureau des Italiens après avoir paraphé le nouveau contrat de Pelé, n'avait ainsi pas hésité à parier 50 000 $ devant son joueur avec le président du Torino (Gian Marco Calleri) que l'attaquant inscrirait dix buts en Championnat. Il fera cadeau par la suite de l'intégralité du chèque à son joueur, qui avait atteint ce total grâce à un doublé réussi... lors de l'avant-dernière journée du Calcio.

INTIMIDATION, CULBUTE SALARIALE ET « CONNARDS D'AFFAIRISTES »

« S'il a réussi à se faire un nom dans ce milieu si particulier, c'est parce qu'il avait une approche saine, confirmera Didier Drogba dont la carrière a été par la suite cornaquée par Thierno Seydi. Contrairement à beaucoup de ses confrères, il n'était pas du genre à te soutenir dès que tu te plaignais de ton entraîneur qui ne

Bernard Papon/L'Équipe

Vision.
À la tête de l'Olympique de Marseille de 2005 à 2009, Pape Diouf, aidé notamment de José Anigo (à dr.), avait bâti un projet cohérent. « Si je suis venu à l'OM, c'est pour relever un défi, pas pour une reconnaissance personnelle », disait-il.

te faisait pas jouer. Il n'arrêtait pas de dire : " Ton meilleur agent, c'est toi. " Et lorsqu'il m'est arrivé de lui demander de m'aider à partir, il me disait : " Et si tu essayais plutôt d'arriver une demi-heure plus tôt à l'entraînement pour progresser ? "» Pape Diouf s'est également fait une réputation d'homme dur en affaires. Basile Boli se souvient sans doute de ce repas dans le restaurant marseillais *la Castellane*, au cours duquel son manager a réussi à arracher des émoluments trois fois supérieurs à ceux proposés initialement par Tapie pour la venue du défenseur à l'OM, en 1990. Didier Drogba, de ce coup de fil de seulement dix minutes de son agent au président de Guingamp (Noël Le Graët) qui lui avait permis d'obtenir une prime qu'on lui refusait depuis longtemps. Laurent Robert, de cet instant où il vit Diouf, furibard, se lever pour quitter la table des négociations lors de son passage du Paris-SG à Newcastle (2001); une manœuvre d'intimidation qui se soldera pas l'obtention des conditions salariales imposées par l'intransigeant. Une unanimité difficile à prendre en défaut dans le milieu. Louis Nicollin, alors président de Montpellier, nous confiera au sujet de celui qui partageait beaucoup plus que des tractations avec lui: « Ce n'est pas un fou du fric ! Si je n'avais eu affaire qu'à des mecs comme Pape lors de tous les transferts, j'aurais certainement fait perdre beaucoup moins de pognon à mon club. Lui, c'est un vrai mec droit, pas comme ces connards d'affairistes qui polluent le milieu ! »

« LE COMMUNISTE QUI A LE MIEUX SAISI LES RÈGLES DU CAPITALISME »

L'élégant intransigeant finira d'arrêter de jouer les intermédiaires en 2005. « Je ne me reconnaissais plus trop dans cette activité-là, nous expliquera-t-il à cette époque. J'étais usé de combattre les propositions d'arrangement, les petites combines discrètement évoquées en fin de négociation. Un ou deux joueurs m'ont même reproché de ne pas être assez filou. Je l'ai pris comme un compliment. » Mais sans doute aussi comme une invitation à aller voir ailleurs. Du côté de l'OM, notamment, où Christophe Bouchet avait déjà tenté, en vain, de l'attirer un an et demi plus tôt. Le courtisé se fera désirer avant de céder. Pour venir chercher un peu de lumière, lui qui est resté si longtemps dans l'ombre ? «Midi-minuit », comme le surnommeront au club certaines langues fielleuses pour sa propension à déplacer sa plage de travail dans la seconde partie de la journée, contestera le raccourci: « C'est vrai que j'ai été le premier Noir africain à devenir chef de rubrique dans un journal français, le premier aussi à devenir agent, le premier, enfin, à occuper un poste de dirigeant au sein d'un grand club. Mais je n'en tire aucune vanité, ni gloriole. Si je suis venu à l'OM, c'est pour relever un défi, pas pour une reconnaissance personnelle.» Plutôt qu'une consécration il préféra y voir une espèce de suite logique à un cursus footballistique de plus en plus spécialisé. Arrivé en qualité de manager sportif, il deviendra huit mois plus tard président du directoire. Une ascension que l'on pourrait imaginer intrigante. À moins d'y déceler la

Dans un milieu de faux-culs et de girouettes, il n'aura pas à se forcer pour dépareiller.

Pascal Rondeau/L'Équipe

récompense de son sens de la pondération et du consensus. Avec Julien Fournier, José Anigo et Nathalie Paoli, ils formeront un quatuor pittoresque et efficace. Réussissant à bâtir des projets et une continuité cohérents en ces terres si fertiles en fadaises et en vents contraires. La sagesse, le bon sens, les réseaux (et la roublardise) de Diouf apporteront beaucoup de liant à cette épopée sans titres. À ceux qui parlaient de « cabinet noir » pour moquer cette équipée restreinte et solidaire (presque jusqu'au bout), Pape Diouf offrira en retour un dédain assourdissant.

Dans un milieu de faux-culs et de girouettes, il n'aura pas à se forcer pour dépareiller. En quête de bons moments sous son baobab d'emprunt, la Ligue 1, il passera beaucoup plus de temps avec les Molinari, Hamel, Martel et Nicollin qu'avec ces technocrates ambitieux et mal élevés qui l'agaçaient. «Les froids décideurs, toujours sérieux, ce n'est pas trop mon truc », nous confirmera-t-il dans une retenue qui était sa politesse à lui. « Quand je vois ces dirigeants sans aucun lien sentimental ou affectif avec le club, je me dis que le football a changé de nature, nous glissera-t-il une autre fois. On est en train de perdre l'essence populaire qui a toujours escorté le football depuis ses débuts. » Habile contorsionniste des mots (accessoirement inconditionnel de la littérature espagnole) et fin dialecticien, le rusé fédérateur apprendra en peu de temps les rudiments d'une nouvelle langue, forcément indispensable dans l'exercice du pouvoir, la langue de bois. « Il la parle couramment, s'amusait alors Boli. Et tellement bien qu'il est très dur à piéger, surtout qu'il ne boit pas ! » Même Bernard Tapie succombera: « À mon époque, il était propriétaire de la moitié de mon équipe, expliquait le "boss" il y a quinze ans. Mais j'étais beaucoup plus riche que lui. Maintenant, c'est l'inverse. Je me doute qu'il ne me prêtera jamais d'argent car il sait bien que je ne le lui rendrai pas ! Pape, c'est le communiste qui a le mieux saisi les règles du capitalisme.»

« JE N'AI AUCUN CADAVRE DERRIÈRE MOI »

Pape Diouf ne jouera toutefois pas les politiques ni des coudes lorsqu'en coulisses Vincent Labrune, président du conseil de surveillance, finira par avoir sa peau, en juin 2009. De sa dernière entrevue auprès d'un Robert Louis-Dreyfus alité et en fin de vie, il ne tirera aucun avantage. Le bonhomme est trop bien éduqué pour s'abaisser à ce genre de manœuvres. Blessé, il quittera l'OM sans trop combattre. Convaincu qu'un club le rappellerait. Rien n'aboutira. « Ce qui me manque le plus, ce sont ces petits instants forts d'avant les matches, nous confia-t-il quelques mois après l'entame de son sevrage forcé. Quand on en est à compter les minutes avant le coup d'envoi, et qu'en entrant dans le vestiaire

« Lorsqu'il m'est arrivé de lui demander de m'aider à partir, il me disait : "Et si tu arrivais une demi-heure plus tôt à l'entraînement ?" »

Didier Drogba

je me mettais à croquer dans une pomme, alors que je n'aime pas ce fruit… Quand je croisais aussi le regard de "Museau" *(surnom d'Alain Soultanian, l'un des kinés du club)* qui, d'un seul rictus, me disait si ça allait ou pas ce jour-là. » Pour tuer le temps, il fera de la politique (sa liste ne récoltera à Marseille que 5,6 % des suffrages lors des élections municipales de 2014), lancera une école de journalisme à Marseille, passera davantage de temps auprès des siens – «J'ai sans doute sacrifié ma vie de famille, nous avouera un jour cet incurable pudique. Pour le reste, je n'ai aucun cadavre derrière moi » – et continuera de sillonner le monde. Avec ce sentiment cruel de ne manquer à pas grand-monde parmi les décideurs du foot. « Je savais bien que beaucoup de mes anciens collègues ne m'accordaient leur amitié que de manière factice, nous expliqua-t-il un jour. Et puis, quand on a été président de l'OM, que voulez-vous faire après en France? Surtout quand on est aussi profondément "marqué" OM, comme je le suis. Je ne me voyais pas débarquer directeur sportif, secrétaire général ou conseiller d'un président ailleurs.

Et puis, pour percer dans les instances, il faut être un homme de réseaux et de lobbying, ce qui n'est pas mon cas. »

Pourfendeur impénitent et généreux des incohérences et des errements marseillais des dernières années, il s'était imaginé un temps retourner définitivement à Dakar pour y jouer les professeurs, notamment dans le cadre d'une école de journalisme qui ne verra jamais le jour. Dommage. Cela aurait été l'occasion pour lui de ressusciter son passé. À l'époque où il réunissait des gamins de son âge pour leur dispenser à l'improviste des cours scolaires sous la tente de la cour familiale. Il avait même le droit à son écriteau: « Le Mababa School ». Las.

Le coronavirus l'a attrapé au retour d'un déplacement en Côte d'Ivoire pour le foudroyer, à soixante-huit ans. Prévoyant, il nous avait même avoué un jour avoir pensé à son épitaphe: « Il a été loyal. » Et bien plus que cela. **P. F.**

Agent.
Droiture.
En tant qu'agent, Pape Diouf a su gagner la confiance et la reconnaissance de grands joueurs, comme Didier Drogba (ici en 2004).

Stéphane Mantey/L'Équipe

« Mercato » Transferts en série

Suspense, rebondissements, argent, trahisons… Tous les ingrédients des séries télé à la mode sont réunis dans le projet *Mercato,* mais dans un univers encore jamais abordé, celui du football et des transferts. Un feuilleton écrit par un agent, un joueur, un dirigeant, un journaliste et un supporter.

Texte **Arnaud Tulipier**

Mino Raiola, Jorge Mendes et Pini Zahavi devraient se méfier de Vincent Berman. Ils ne le connaissent pas encore, pas plus que le reste de l'aristocratie des agents du monde entier, pourtant, ce quadragénaire pourrait hanter leur existence et leur business dans les années à venir. Ils n'ont pourtant rien à craindre de lui. Berman n'est qu'un homme de papier et d'écran PC, aussi virtuel que les joueurs qu'il représente, les sommes qu'il brasse et les dangers qu'il court. S'il connaît tout des tourments et des intrigues du monde des transferts, de ses arcanes les plus secrets aux effets les plus spectaculaires, il le doit à ses pères, Jean-Michel Roussier, Messaoud Benterki, Hugues Peysson, Romain Alessandrini et Yvan Le Mée, cinq acteurs du football actuel associés à l'initiative de ce dernier, agent référencé sur le marché français et européen.

Celui qui s'occupe notamment de Ferland Mendy porte en lui depuis trois ans ce projet de série initialement intitulé *Money Time,* rebaptisé depuis *Mercato.* Un titre éloquent qui dit tout de l'entreprise, pas tout à fait de sa profondeur. Car l'ambition de Le Mée est de « faire une fiction sur la réalité des transferts » avec pour axe principal « que tout soit vrai ». Avec le paradoxe rare pour un scénariste d'avoir dû « édulcorer un peu ». « Tu ne peux pas tout dire, sinon tu vas faire peur à tout le monde, et ça n'aura pas l'air crédible, assure Le Mée. La réalité dépasse souvent la fiction. Le transfert de Julien Faubert au Real Madrid *(NDLR : en 2009),* si on raconte vraiment ce qui s'est passé, personne ne nous croira. » Il est d'autant mieux placé pour en livrer les détails que c'est lui qui a réussi ce tour de magie… Des péripéties qui n'ont guère surpris Romain Alessandrini. Consultant privilégié, l'attaquant marseillais (une centaine de matches de L1 avec Rennes et l'OM) a suivi lui aussi une trajectoire mouvementée, parfois même cabossée, qui lui a permis d'apporter un œil aiguisé sur le script. « De Gueugnon à la Chine *(il vient de signer à Qingdao),* j'ai eu pas mal de rebondissements dans ma carrière. C'est pour ça qu'Yvan voulait savoir mon ressenti. Eh bien, ce que j'ai lu ne m'a pas surpris ! C'est ce que j'ai connu dans le foot, même si c'est parfois difficile à croire. »

« Ça se rapproche de la réalité. Même si c'est parfois difficile à croire. »

Romain Alessandrini, attaquant de Qingdao

« J'AI PASSÉ DES ANNÉES À ME FRITER AVEC DES AGENTS »

Des histoires loufoques, Jean-Michel Roussier en a vécu lui aussi du temps où il était président, de Marseille il y a un quart de siècle (de 1995 à 1999), de Nancy il y a quelques semaines (depuis 2018 jusqu'au mois dernier). Mais dans le camp d'en face. « J'ai passé des années à me friter avec des agents. Des trucs énormes, j'en ai connu dans le football ! Attendre un joueur à l'aéroport qui n'arrive jamais parce qu'un gars d'un autre club l'a ramassé à la descente d'avion, ça m'est arrivé, ça ! Mais la vie d'un dirigeant seul ne suffirait pas à faire un feuilleton, c'est le mélange qui a de l'intérêt. »

Celui de *Mercato* réside justement dans l'équipe rassemblée par Yvan Le Mée, suffisamment éclectique pour offrir une multitude d'histoires et d'angles afin d'alimenter le récit, mais aussi de l'empêcher de dérailler. En associant au projet un dirigeant (Roussier, donc, avec qui il a débuté à l'OM), un journaliste (Messaoud Benterki), un joueur (Romain Alessandrini, dont il s'occupe) et un producteur (Hugues Peysson), Le Mée s'est comporté en sélectionneur, un homme à chaque poste pour une utilité bien précise. En foot, il ne peut y avoir onze buteurs sans personne pour défendre, presser, récupérer et donner.

Dans la fiction, le récit du seul narrateur ne suffit pas, il doit passer au tamis d'autres sensibilités, afin de trouver un contrepoint. « Avoir un casting aussi varié permet de tenir l'histoire de A à Z, assure Messaoud Benterki, présentateur des grands événements sur la chaîne L'Équipe. Ça ouvre toutes les possibilités. » « On a un agent, un joueur, un président, un journaliste, et le supporter, c'est moi, s'amuse le producteur Hugues Peysson.

DR

Immersion.
Plonger dans l'univers parfois impitoyable du ballon rond, voilà l'idée de la série télé en gestation.

Frédéric Mons/L'Équipe

L'avantage, c'est qu'on a une compréhension globale des situations. Cette variété d'expériences permet de confronter les points de vue. Quand Yvan était d'un côté de la table pour un transfert, Jean-Michel a parfois été de l'autre ! Ça donne de la richesse. »

POKER MENTEUR, POUVOIR ET MIXITÉ SOCIALE

Cette vision à 360 degrés des histoires vécues par Le Mée, Roussier et leurs associés permet à *Mercato* de disposer d'une matière quasiment inédite dans un monde qui l'est tout autant sur petit écran. Il y a d'ailleurs un curieux décalage entre le potentiel d'un tel sujet et son absence dans la fiction à la télévision. Le football, « particulièrement la période des transferts », note Alessandrini, creuset inaltérable d'intrigues et de passion, n'est l'objet d'aucune fiction. Pourtant, quel domaine peut se targuer d'associer naturellement autant d'ingrédients scénaristiques : intrigue, pouvoir, trahison, renversement de situation, gros sous, jolies filles et beaux garçons ?
« Le foot offre un champ des possibles que d'autres milieux n'ont pas », fait remarquer Jean-Michel Roussier. « Ces histoires de transferts, c'est du poker menteur, avec de l'humain, de l'argent, du pouvoir, de la mixité sociale, des notions importantes pour alimenter une série, constate Hugues Peysson.

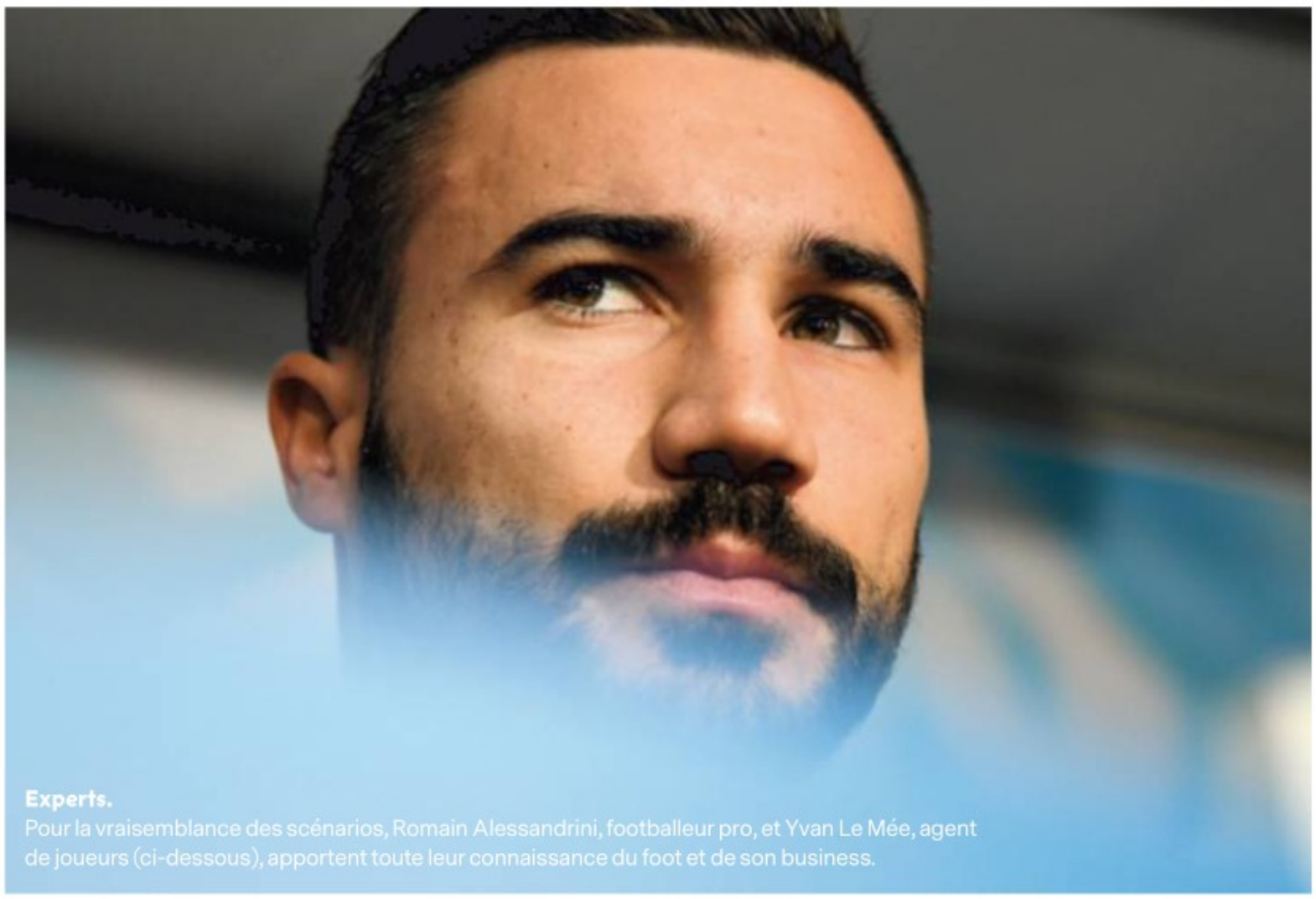
« Plein de joueurs ont trouvé l'idée géniale et m'ont déjà dit oui. »

Yvan Le Mée, agent
et créateur de la série

Et puis il y a ce côté star-system qui fait rêver les gens, comme on l'a vu dans *Dix pour cent.* »
Le succès de *Dix pour cent,* mais aussi de *Validé* ou *Baron noir* prouve que le public raffole de ces plongées au cœur d'un milieu qui lui est familier, de voir des têtes connues dans des intrigues nerveuses et prenantes.
Pourtant, le cinéma, le rap ou la politique semblent bien moins accessibles que le football, « dont le quotidien est plus proche des gens », remarque Yvan Le Mée. La passion qui les entoure est surtout sans comparaison. « Partout, ce sont des heures et des heures de discussion, d'engueulades sur le foot, poursuit l'agent. Bien plus que sur le cinéma ! Cet univers fascine beaucoup de gens. C'est sûr que ça va intéresser, et pas uniquement les fans de football. On vise le grand public. Entre les clubs, les entourages, les médias qui s'en mêlent… Ça crée un choc spectaculaire, avec des côtés tragiques et comiques. »

SURTOUT, PAS DE JEU !

Le microcosme de la télévision française et européenne bruisse d'ailleurs de rumeurs sur la



Experts.
Pour la vraisemblance des scénarios, Romain Alessandrini, footballeur pro, et Yvan Le Mée, agent de joueurs (ci-dessous), apportent toute leur connaissance du foot et de son business.

« Le foot offre un champ des possibles que d'autres milieux n'ont pas. »

Jean-Michel Roussier, ex-président de l'OM et de Nancy

quête d'une série avec le ballon en toile de fond, sans suite pour le moment. En clair, tout le monde veut faire du foot, mais chacun tourne autour sans trouver la porte d'entrée. « Il y a des sujets comme ça qui sont des serpents de mer, explique le producteur Hugues Peysson. Mais le foot au cinéma, ça donne rarement des grands films. » Le principal écueil tient au manque de réalisme dans les scènes de jeu, parfois grotesques. Ce qui explique sans doute pourquoi nul n'est encore parvenu à lancer une série sur le ballon… et ce en quoi *Mercato* peut rafler la mise, comme le croit Yvan Le Mée, persuadé de la pertinence de montrer « tout ce qu'il y a avant et après les matches, mais pas les matches ».

Un avis partagé par Messaoud Benterki, qui a passé des années sur Canal+, réputée pour la qualité de ses séries et de ses retransmissions sportives. « Dans le foot, il y a une matière exceptionnelle, des possibilités infinies, à condition qu'il n'y ait surtout pas de jeu ! Parce que tu as beau avoir les gens les plus talentueux du monde derrière la caméra, le vrai foot de haut niveau est impossible à retranscrire à l'écran. On n'arrive jamais à avoir quelque chose de crédible. C'est cet a priori qui a bloqué tout le monde très longtemps. Mais je pense que le public et les opérateurs sont prêts, surtout pour un produit sur les à-côtés du jeu. Le plus dur, c'est toujours d'être les premiers, de déverrouiller les esprits. »

LE HÉROS DE « GOMORRA », IAM ET ZLATAN AU CASTING ?

C'est ce blocage auquel s'est attaqué depuis trois ans Yvan Le Mée, initiateur du projet et créateur de la série. Il entrevoit désormais la lumière des projecteurs. Après avoir discuté avec un célèbre cinéaste français, finalement happé par d'autres projets déjà signés, il est en négociations très avancées avec plusieurs maisons de production et opérateurs renommés dans le domaine des séries, dans le but non seulement de trouver un financement mais aussi un showrunner, cet auteur parfois réalisateur capable de donner une direction artistique et scénaristique à un récit. « La qualité du showrunner, c'est la clé, martèle Roussier. Il y a des codes dans l'écriture d'une série, c'est lui qui va nous apporter ça. Une fois dans les codes, c'est sans limite. » Que ce soit en termes de budget ou de casting. Car *Mercato* se veut réaliste tant dans le fond que la forme. Le décor et le casting doivent être à la hauteur, ce qui évidemment rebute certains financiers.

« Ça fait rêver mais ça coûte cher », prévient Le Mée. « Et c'est un univers où tout va très lentement », soupire Benterki. Mais les retours des acteurs du foot et du cinéma donnent de la force et de la crédibilité au projet. Comme dans *Dix pour cent*, mais aussi *Entourage*, série américaine sur le monde du cinéma qui a inspiré Yvan Le Mée, *Mercato* promet des guest-stars à chaque épisode, « dirigeants, entraîneurs, joueurs, journalistes ».

Pas de noms, mais des certitudes. « Vu qu'Yvan connaît beaucoup de monde, il a déjà dû préparer son coup », sourit Alessandrini. L'intéressé acquiesce. « Évidemment que j'en ai parlé à pas mal de joueurs, qui me demandent, depuis, quand ça commence, sourit Le Mée. Plein de gens ont trouvé l'idée géniale et m'ont déjà dit oui. » Il ne devrait avoir aucun mal à obtenir un autre oui, pour la bande son cette fois, dévolue à IAM, puisqu'il est associé au sein de son agence SportProfile à Éric Mazel alias Kheops, l'un des fondateurs du légendaire groupe de rap marseillais. Quant au premier rôle, Le Mée a réussi à nouer contact avec l'acteur rêvé pour incarner Vincent Berman, l'Italien Salvatore Esposito, vraie gueule de cinéma, révélation XXL de la série culte *Gomorra*. « C'est un Napolitain, dingue de ballon, qui appelle après chaque match pour signaler les joueurs qu'il a repérés ! On est entrés en contact car il est ami avec des agents avec lesquels je travaille. On a discuté, il aimerait le faire. » Romain Alessandrini a pensé à quelqu'un d'autre pour une apparition. L'un de ses anciens coéquipiers au Los Angeles Galaxy. « Je n'en ai pas encore parlé à Zlatan, ce n'était pas le moment. J'attends que ça devienne concret, mais je suis certain que ça pourrait l'intéresser. » Sûr que même Mino Raiola n'y trouvera rien à redire. **A. T.**

Félix Golesi/L'Équipe - DR

Offre spéciale France Football

-40%
par rapport au prix normal de vente

Offre sans engagement

9€ /mois seulement !

POURQUOI S'ABONNER

- Votre magazine livré chez vous.
- Un accès à la version numérique.
- Un tarif préférentiel garanti.
- Vous arrêtez quand vous voulez.

BULLETIN D'ABONNEMENT À FRANCE FOOTBALL

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à : France Football Libre Réponse 73 783 - 60 439 Noailles cedex

Oui, je m'abonne à France Football en bénéficiant d'un tarif exceptionnel.

☐ Je choisis **l'offre sans engagement***.
Je paie **9 € seulement par mois,** prélevés automatiquement sur mon compte bancaire. **Je garde la possibilité d'interrompre mon abonnement, à tout moment, par simple courrier.** J'indique ci-dessous les coordonnées de ma carte bancaire.

☐ Je préfère m'abonner **6 mois** (24 nos) au prix de **49 €** au lieu de ~~81 €~~. Je choisis mon mode de règlement ci-dessous.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

☐ Merci de m'informer par mail de la date de début de mon abonnement.

Mon e-mail (indispensable pour vous donner accès à la version numérique de votre abonnement et au programme de fidélité) :

.....@.....

J'accepte de recevoir les informations de France Football ☐oui ☐non et de ses partenaires ☐oui ☐non

☐ **Je règle par carte bancaire.**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_|_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football.**

Date et signature obligatoires.

France Football – Service Abonnements – 4 rue de Mouchy - 60 438 Noailles cedex - Tél : 01 76 49 33 33 - email : abo@francefootball.fr

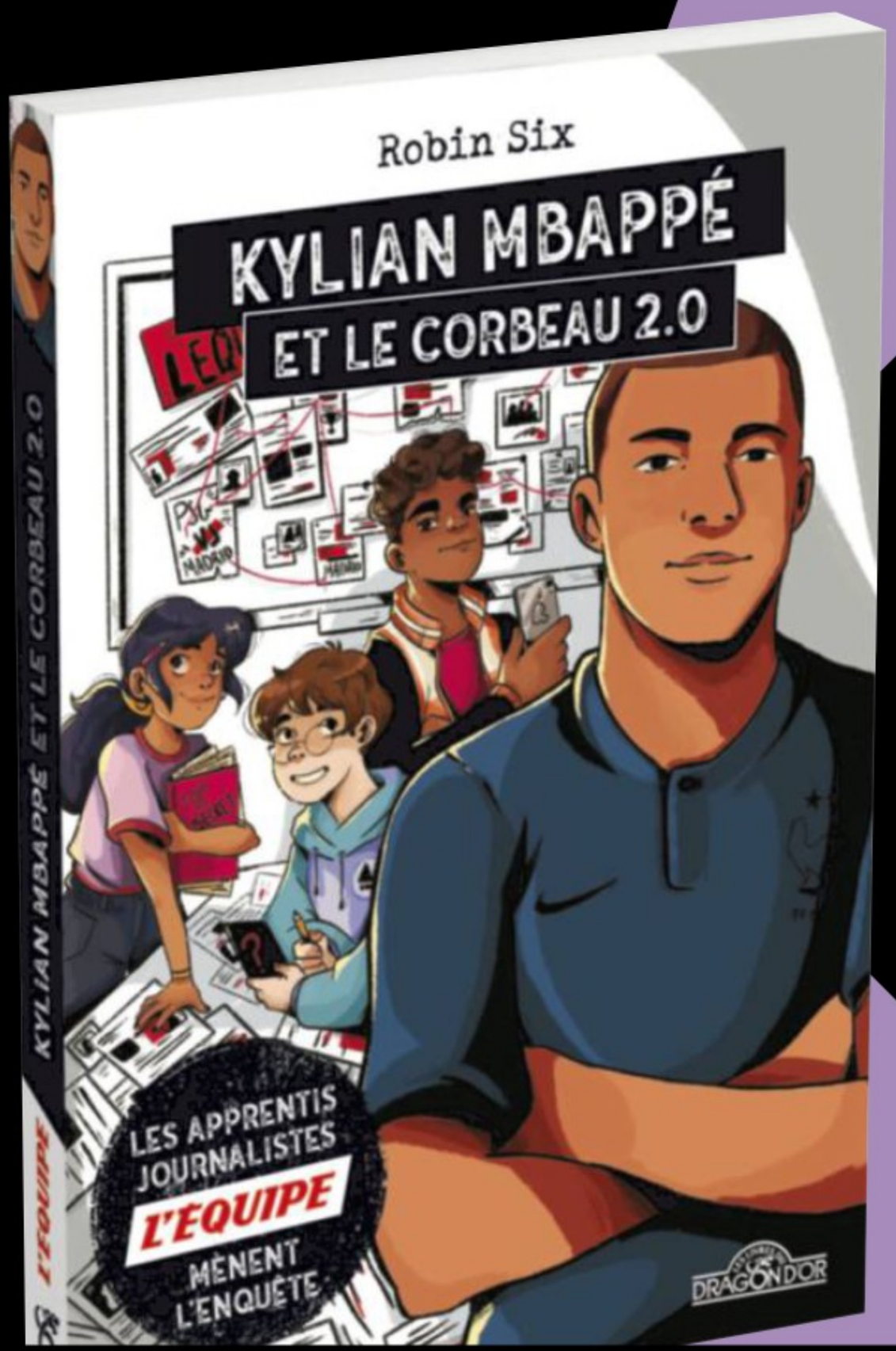
*Offre par prélèvement automatique de 9 € effectué directement sur votre compte bancaire chaque mois. Interruption de cette offre par simple courrier à adresser à : France Football – Service abonnements – 4, rue de Mouchy – 60438 Noailles cedex. Les prélèvements cesseront le mois qui suit la réception du courrier. Offre valable jusqu'au 31-07-2020 uniquement en France Métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés. Prix de vente de France Football : 3,50 € et 4,50 € pour les numéros spéciaux. L'Équipe SAS traite vos données susvisées pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir ses services, participer à des jeux-concours et réaliser des statistiques et ainsi permettre l'exécution du contrat qui nous lie. Vos données seront conservées pendant toute la durée de la relation contractuelle et 4 ans après la fin de ladite relation. Vos données sont destinées à L'Équipe et particulièrement au service abonnement. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, modifiée par la loi n°2018-493 du 20 juin 2018, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, de limitation du traitement et du droit à la portabilité de vos données que vous pouvez exercer en contactant le Délégué à la protection des données de L'Équipe à l'adresse e-mail dpo@amaury.com et par courrier à DPO Groupe-Amaury – 40-42, quai du Point-du-jour – 92100 Boulogne-Billancourt. Vous pouvez aussi laisser des directives à vos ayants-droits sur les traitements de vos données qui seront fait après votre décès. Vous disposez également du droit de saisir la CNIL si vous considérez que nous ne respectons pas vos droits. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.francefootball.fr/. Les informations susvisées que vous nous communiquez sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Les données collectées pourront-être cédées à des organismes extérieurs à moins que vous ne cochiez la case ci-contre ☐

SAS L'Équipe – 40-42, quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne-Billancourt – RCS Nanterre 332 978 485

AFF9PA

nouveau

roman jeunesse 8-12 ans



Kylian Mbappé

et le corbeau 2.0

L'ÉQUIPE

en librairie et sur www.lequipe.fr/editions

conso

Ballon à lire (3)

En attendant de retrouver le chemin des terrains, *FF* vous propose une sélection d'ouvrages téléchargeables, pour que le temps passe plus vite. La suite dans notre numéro du 21 avril.

Épicurien

Il a fait entrer le numéro 7 dans la légende des Red Devils. Brillant sur les terrains, amoureux de la vie et de ses plaisirs, George Best, Ballon d'Or 1968, est la première popstar du football mondial. En lisant l'ouvrage de notre confrère de *L'Équipe,* Vincent Duluc, on ne peut que tomber sous le charme.

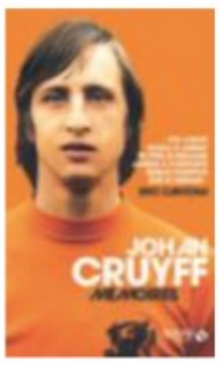
George Best, *le cinquième Beatles, par Vincent Duluc, éditions Stock.*

Affamé

Depuis dix-huit ans, Cristiano Ronaldo ne poursuit qu'une quête : celle de la perfection. Cette biographie retrace le parcours de l'enfant de Madère, quintuple Ballon d'Or, qui, à 35 ans, toujours pas rassasié de titres, fait aujourd'hui le bonheur de la Juventus Turin.

Ronaldo, *par Luca Caioli, éditions Marabout.*

Génial



L'irrésistible ascension d'un frêle garçon né à Amsterdam en 1947 qui a révolutionné le jeu. Emblème du foot total de l'Ajax des années 1970, il est devenu, passé sur le banc, LA référence de nombreux techniciens, dont le meilleur représentant se nomme Pep Guardiola. **L. Cr.**

Johan Cruyff, *Mémoires, par Johan Cruyff et David Walsh, Solar éditions.*

l'humeur de faro

le tacle à retardement de julien cazarre

Comptes vides-19

Si on enlève le Paris Saint-Germain, l'OM n'a pas perdu un Clasico depuis plus de dix ans selon Rudi Garcia et serait leader du Championnat selon Villas-Boas, mais ça n'est pas là où je voulais en venir. Si on enlève le PSG, je crois qu'on peut dire, sans se faire retourner dans leur tombe John Maynard Keynes et Milton Friedman, que les dix-neuf autres clubs de Ligue 1 sont économiquement dans une merde noire (la merde noire n'étant pas l'étendue d'eau dans le Caucase alimentée par le Danube mais un terme économique peu usité officiellement qui a le mérite d'être efficace).

Vous allez me dire : « Ben si, j'ai lu que le PSG lui aussi… blablabla. » Oui, enfin, vous êtes bien gentil, c'est pas la crise de 1929 là, et y'a peu de chance de voir Al-Thani sauter du haut de son building de désespoir (sauf si le quart de finale du PSG est annulé à cause du virus… Là, il saute avec Nasser, main dans la main).

La raison est simple : le diffuseur principal de la Ligue 1, Canal+, a décidé de ne pas casquer les derniers 110 millions d'euros si les ultimes journées de Championnat n'avaient pas lieu. « Quoi, mais c'est un scandale ! C'est dégueulasse ! On va où, là ? » Premier réflexe logique du mec qui s'attendait à trouver son chéquos avec les œufs de Pâques et une bise de la boulangère.

Seulement, il est bien gentil le gars, mais Maxime Saada, il paye déjà une blinde atomique pour un Championnat moisi plié à la 23e journée, un niveau de jeu de district et des vedettes de supermarché qui font les divas pour venir en plateau. Ce qui te donne des *CFC* avec Gradel ou Pajot. C'est donc pas pour qu'on lui explique qu'il doit s'asseoir sur un tiers des matchs ! Quand t'en es réduit à inviter le milieu offensif du dernier de Ligue 1, c'est comme si Laurent Weil interviewait sur les marches de Cannes un figurant du dernier film des frères Dardenne. « Bonsoir Bernard, cette entrée de champ où vous posez la chope sur la table avant de sortir du plan, c'est beaucoup de travail, non ? »

> Le foot français est le seul spectacle où l'on te fait payer le tarif du Cirque du Soleil pour aller voir un punk à chiens cracheur de feu.

Le foot français est le seul spectacle où l'on te fait payer le tarif du Cirque du Soleil pour aller voir un punk à chiens cracheur de feu devant la gare Matabiau, à Toulouse.

Le problème, c'est que comme notre Championnat est aussi sexy que miss camping La Grande-Motte en fin de soirée, les seules sources correctes de revenus des clubs sont les droits télé. Là où les Allemands, par exemple, s'en sont affranchis en créant une attractivité et un business plan moins dépendant des diffuseurs. Résultat des courses : nos charmants présidents sont prêts à tout pour finir la saison, matches à huis clos, en plein mois d'août, avec des joueurs confinés dans des camps pendant un mois et des rencontres tous les deux jours.

Je vous vois déjà hurler comme des loups : « Et la qualité du spectacle, alors ? » Ils vous répondraient avec la faconde de Cyrano : « Tu jugeais le spectacle en tout point affligeant, d'un niveau CFA indigne et indigent, je t'offre en plus de ça gratuitement à ta guise, une ambiance monacale, le silence d'une église. »

Franck Seguin/L'Équipe

nouveau

Offrez-vous les unes les plus mythiques de France Football !

rendez-vous sur

https://unes-et-photos.lequipe.fr

la boutique des unes L'ÉQUIPE

SOYEZ FIAT DE FOOT

GARANTIE(2) 10 ANS

NOUVELLE FIAT TIPO *ELYSIA*

À PARTIR DE 15990 €(1)

SOUS CONDITION

TABLETTE 7"
APPLE CARPLAY™
& ANDROID AUTO™

JANTES ALLIAGE 17"

SIGNATURE LED

PACK SÉCURITÉ :
FREINAGE D'URGENCE ET
RÉGULATEUR ADAPTATIF

(1) Pour la commande d'une Fiat Tipo 5 portes Elysia 1.4 95 ch MY20 neuve, incluant **1500 €** de remise Fiat **et 1500 €** de bonus €co Fiat pour la reprise d'un véhicule de plus de 7 ans. (2) Extension de Garantie constructeur *Maximum Care* (couverture maximum) « 2+8 ans » ou 100 000 km, au premier des deux termes échu. Offre réservée aux particuliers, cumulable avec le plan promotionnel en cours, pour la commande d'une Fiat VP neuve jusqu'au 30/04/2020, sous condition de signature du contrat d'extension de garantie Mopar 2+8 ans à la commande, dans le réseau Fiat participant. Offre incompatible avec les contrats Atout Services et toute autre extension de garantie optionnelle. **Modèle présenté** : Fiat Tipo 5 portes Elysia 1.4 95 ch MY20 avec options : **19 490 €**. Tarif conseillé au 02/01/2020. Offres non cumulables, réservées aux particuliers, **valables jusqu'au 30/04/2020**, dans le réseau Fiat participant. **Consommation cycle mixte WLTP (l/100 km) : de 4,5 à 7,9. Émissions de CO_2 WLTP (g/km) : de 115 à 168.**

FIAT

RCS Versailles 305 493 173.